This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

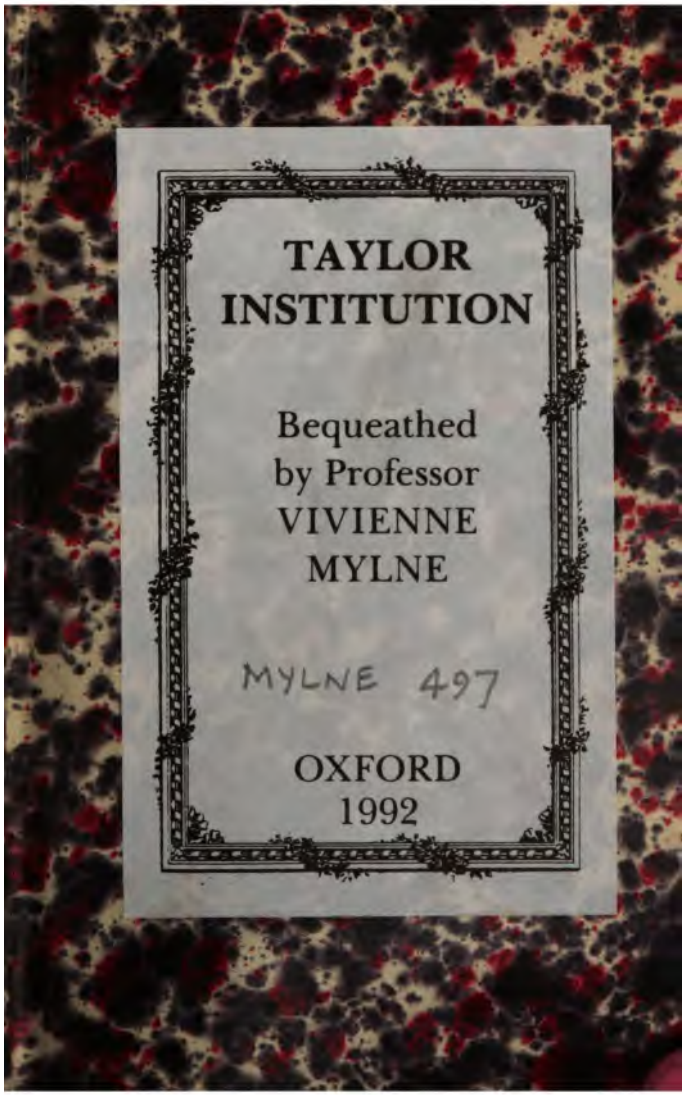
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Hitbizomány
sz.
1745

PÁPAI VÁR KÖNYVTÁRE


TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 497
OXFORD
1992

MMF 87.47

by Elizabeth Helmc

LOUISE,

OU

LA CHAUMIÈRE

DANS LES MARAIS.

LOUISE,

OU

LA CHAUMIÈRE DANS LES MARAIS;

PAR MISS....

Traduite de l'Anglois, à Londres.

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A LONDRES,

Et ſe trouve à Paris,

Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Meſgrigny, rue des Poitevins, N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS
DU TRADUCTEUR.

LE petit Ouvrage dont on offre ici la Traduction aux perſonnes qui ne pourroient en jouir dans l'original, a le double mérite d'être écrit par une femme, & d'être fondé ſur des faits récents, généralement connus dans le Comté de Cumberland. Si la peine que l'on a priſe à conſerver dans la Traduction, la noble & intéreſſante ſimplicité de ſtyle qui lui a fait une réputation ſi rapide dans Londres, produit l'effet que l'on oſe

en attendre, il n'y a rien à dire ſur le mérite de l'Ouvrage; il doit ſe recommander de lui-même. Les Papiers-nouvelles, les Journaux, tout retentit encore de ſes éloges; on en préfère la manière & *le faire* à ceux des Romans les plus modernes qui ont eu le plus de réputation. Il n'eſt donc pas douteux que ſi la Traduction ne faiſoit pas la même ſenſation, c'eſt la faute de l'Auteur de cet Avis. Il ne la prend cependant ſur lui qu'à la condition raiſonnable qu'en ouvrant le livre, on ne s'attendra pas à trouver un ſtyle peigné, corrigé par l'Académie dans toute la rigueur de

la phraſéologie Françoiſe, malheureuſement trop conſultée par la plupart des Traducteurs.

Ce qu'on va lire eſt de L'ANGLOIS, rendu intelligible pour quiconque n'entend que le François. On a précieuſement conſervé les expreſſions & les images qui, dans les circonſtances où elles ſont employées, diffèrent le plus de celles qu'employeroit un François. On regarde cette manière de traduire comme l'unique moyen de faire connoître à l'Etranger le vrai génie de la Langue Angloiſe.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

QUOIQU'AU premier coup-d'œil tout ce qui s'appelle Introduction ſoit aſſez généralement regardé comme de peu d'intérêt, le Lecteur intelligent, avec un peu de réflexion, en ſent la néceſſité; l'on peut même dire, d'après l'uſage général que l'on en fait dans le monde, que l'*Introduction* eſt abſolument eſſentielle. Pour le prouver au ſens figuré, ſuppoſons une perſonne timide, qui, faiſant ſa première viſite, tombe dans un groupe nombreux de femmes & d'hommes du bel air, qui,

ſans lui tenir compte de ce que ſon extérieur annonce de décent & de modeſte, ſe réuniſſent pour la cenſurer, parce qu'elle a le malheur de ſe trouver dans la poſition de ces gens dont on dit : « Cela n'eſt connu de perſonne. » Il en eſt de même de l'Auteur qui débute. Un Écrivain eſtimé a dit : « Tout Ouvrage qui entre dans le monde, dans la vue de l'amuſer ou de l'inſtruire, a des droits à toute notre indulgence, quand même il ne rempliroit pas ſon objet. »

On pourroit recueillir d'autres autorités ſur ce ſujet; mais ſi l'on en croit ceux des Libraires qui produiſent le plus de nouveautés au jour, le genre

des *eſſais* eſt totalement paſſé de mode; la fureur du jour eſt pour les portraits, ou plutôt pour les caricatures.

Quant à moi, je ne ſuis pas aſſez eſclave de la mode pour me faire une jouiſſance des caractères outrés dont mon imagination ſeule me fourniroit le modèle; je me bornerai à expoſer le vice tel qu'il eſt.

Dans le nombre des perſonnes qui jètteront un coup-d'œil ſur mon édifice champêtre, je ne doute pas qu'il ne s'en trouve beaucoup qui préféreroient la ſomptuoſité des palais. Dirai-je à ces perſonnes que les chaumières ont exiſté avant les palais? que la beauté & la régularité de l'architecture n'ont pas

été l'ouvrage d'un jour? Si l'on fait attention à cette remarque, l'eſprit de critique ſe relâchera peut-être un peu de ſa ſévérité, en faveur d'une femme débutante, dont les erreurs fourmillent peut-être dans ſa tête, mais n'émanent jamais du cœur.

Aigles littéraires! ayez des ménagemens; que le torrent de votre cenſure n'entraîne pas ma pauvre petite Chaumière; n'expoſez pas avec trop de ſévérité les imperfections de mon Ouvrage à des yeux qui ne les diſcerneront pas comme vous.

J'ai peu de choſes à dire à mon ſexe; le ſein de la femme eſt le terrein fécond où germent & fleuriſſent naturellement la vertu & l'humanité. Certaine

que ma *Louiſe* ne peut ternir le luſtre d'aucun de ſes attributs céleſtes, j'oſe compter ſur la bienveillance des femmes; ſi ma Héroïne en obtient une ſeule larme de ſenſibilité, je ſerai parfaitement ſatisfaite.

Il me reſte à obſerver que ſi l'ingénieuſe fiction, judicieuſement unie à la variété, forme le caractère le plus agréable du Roman, on doit ſe promettre un double plaiſir d'une relation dont le canevas eſt fondé ſur des Faits, lorſqu'on peut lever les yeux, pour-ainſi-dire, ſur des exemples vivans de la vertu, éprouvée par des peines paſſagères, mais récompenſée à la fin.

LOUISE,

OU

LA CHAUMIÈRE

DANS LES MARAIS.

AU pied d'une haute montagne, dans une grande étendue de landes, connues ſous le nom de *Stanmore*, à ſept milles de *Kendale*, dans le Comté de *Weſtmorland*, eſt une petite Chaumière, dont le toît de paille n'invite pas le voleur, mais dont l'apparence cependant n'a pas l'air aſſez miſérable pour ôter au Voyageur l'eſpoir d'y trouver du ſecours.

Dans une de ces nuits froides de la fin de Décembre, où l'éclat de la lune

pouvoit même faire paroître ce désert délicieux à une ame à son aise, — les Habitans de la Chaumière furent allarmés en entendant frapper fortement à la porte. Une voix femelle demanda, d'une fenêtre d'en-haut, d'où pouvoit venir cette interruption à pareille heure? Des accents qui, à la fois, excitoient la pitié, & demandoient un prompt secours à l'ame compatissante, répondirent ainsi à cette interrogation : — Hélas! si vous refusez de me recevoir, il faut que je périsse; je me suis égarée dans ce désert, & le froid m'a presque ôté le mouvement. — L'Etrangère cessa de parler; la porte s'ouvrit à l'instant, & fit voir à la Portière compatissante une femme succombant de fatigues. *Marie*, c'est ainsi qu'elle s'appelloit, offrit son bras à l'Etrangère, en lui

disant : — « Ne craignez rien, Ma-
» dame, appuyez-vous sur moi, je
» vais vous conduire à ma Maîtresse,
» qui vous donnera tous les secours
» qui sont en son pouvoir. » D'un pas foible & lent, l'Etrangère gagna l'appartement de la Maîtresse de cette humble demeure, qui se leva pour recevoir son Hôtesse inattendue. Elle ordonna à *Marie* d'apporter du vin chaud, & de raccommoder le feu qui étoit presque éteint. Le cœur de *Marie* n'avoit pas besoin d'être prêché pour faire un acte d'humanité; en conséquence les ordres de sa Maîtresse furent exécutés avec joie.

Quand l'Etrangère eut pris quelques rafraîchissemens, & que la chaleur eut ranimé peu-à-peu ses membres, elle remercia mistris *Rivers*, (Maîtresse de la Chaumière) de manière à lui

prouver que le préjugé favorable qu'elle avoit conçu de sa nouvelle connoissance, n'étoit pas mal fondé. Ces deux Dames eurent alors le tems de s'examiner, non de cet œil envieux dont nos *Belles* modernes observent réciproquement leur manière d'être mises. Ici chaque coup d'œil découvroit une nouvelle grace, ou une vertu de plus : tel est le pouvoir de la sympathie sur des ames qui ne sont pas corrompues. L'Etrangère trouva que celle qui l'avoit accueillie avoit de la beauté, quoiqu'elle eût trente-six ans, & que son habit noir fut de la plus grande simplicité ; l'air de dignité innée brilloit sur sa figure, quoique l'empreinte du chagrin eût marqué fortement ses traits aimables.

La belle Voyageuse (qui s'appelloit Louise) parut à mistriss *Rivers*

avoir à-peu-près dix-sept ans; elle étoit grande & élégamment faite; son teint, de la blancheur la plus éblouissante; ses beaux yeux baissés peignoient l'innocence & la vertu de son ame; le rouge pâle de ses joues contrastoit admirablement bien avec le vermillon de ses lèvres, qui laissoient voir deux rangs de perles; ses cheveux, châtain clair, n'avoient pas besoin du secours de l'art pour former des boucles qui tomboient négligemment sur son cou d'albâtre; enfin c'étoit l'Amour même, sans avoir besoin d'ornemens.

Pendant quelques momens mistris *Rivers* regarda l'aimable affligée avec le silence de la douleur; son ame surchargée lui fit répandre des larmes, en pensant qu'une créature aussi délicate avoit été exposée aux dangers de la nuit & a l'inclémence de la

saison. La curiosité, qui a tant d'empire sur les cœurs femelles, fut absorbée en cette occasion par la pitié compatissante. Ce tendre sentiment fut suivi d'un tressaillement soudain, & d'un regard où se peignoit l'horreur, en apperçevant des gouttes de sang sur l'habillement de la belle Etrangère; son œil inquisitif sembloit demander l'explication de ce qu'elle craignoit d'entendre. — L'émotion de mistris *Rivers* n'échappa pas à *Louise*, qui, regardant autour d'elle, s'apperçut de la cause. « Vous avez vu, Madame, dit-elle, ce dont je ne m'apperçois que dans cet instant; ne pensez pas désavantageusement de ma confusion, elle ne provient point du sentiment intérieur qui nous reproche nos fautes, elle est l'effet du ressouvenir des dangers que j'ai courus cette nuit, &

auxquels j'ai échappé ; ce sang a été versé dans un moment de désespoir, pour préserver à une malheureuse fille tout ce qu'elle possède au monde. « Hélas ! s'écria mistris *Rivers*, rien » peut-il autoriser un acte si contraire » à l'humanité ? » — Oui, Madame, répondit *Louise*, la défense de l'honneur & de la vertu ; sans cette blessure qui, j'espère, n'est que légère, j'aurois été privée de l'un & de l'autre : si je n'ai pas déjà trop abusé de vos bontés, je vais vous raconter ce qui m'a fait paroître devant vous dans une situation si étrange, & à une heure si indue. »

Les manières innocentes de *Louise*, & son empressement à satisfaire les doutes qui s'élevoient contr'elle, plaidèrent fortement en sa faveur auprès de mistris *Rivers*, (dans le sein de laquelle elle avoit un avocat puissant

dès le premier moment qu'elles s'étoient apperçues.) Non pas cette nuit, dit-elle; vos forces épuisées & votre ame ont besoin de repos : si vous pouvez me ménager un peu de votre tems, je serai enchantée de vous posséder dans mon asyle, & nous ferons une connoissance plus particulière. *Louise* leva ses yeux au ciel, soupira profondément, fit une révérence de remercimens, & se retira avec *Marie*, qui la conduisit à sa chambre.

Marie, en rentrant, trouva sa Maîtresse absorbée dans ses réflexions, qu'elle interrompit en s'écriant : « Bon Dieu, Madame! vous souvenez-vous d'avoir vu quelqu'un qui ressemble à cette jeune personne? » Non, répondit mistris *Rivers*. « Eh bien! Madame, dit *Marie*, vous vous êtes donc oubliée vous-même quand vous étiez

à son âge? son regard & ses manières me retracent cette première partie de votre existence. » *Marie* renouvella une sensation pénible, & la douleur qui se retraçoit paya son tribut ordinaire, — une larme. « Espérons, *Marie*, dit la bonne Dame, qu'un sort plus heureux que le mien l'attend, quelle que puisse être la ressemblance de nos personnes. *Marie*, quoique d'un état inférieur à celui de mistris *Rivers*, n'en avoit pas moins le cœur rempli de bonté; elle joignit ses vœux à ceux de sa Maîtresse pour le bonheur de la belle Etrangère, & elles ne l'oublièrent pas dans leurs prières, adressées à ce pouvoir suprême, qui quelquefois dans sa sagesse punit, mais ne ferme jamais l'oreille aux prières des êtres vertueux.

Les habitans de ce *Cotage* (chau-

mière) isolé furent pour quelques heures en silence, quoique le sommeil refusât de répandre ses douceurs sur mistris *Rivers* & sur la belle Inconnue. La première réfléchissoit avec étonnement à l'aventure étrange qui lui avoit fait connoître une si charmante fille; & si, pour quelques momens, elle perdoit cette idée, un profond soupir de l'Etrangère (qui n'étoit séparée d'elle que par une cloison) la lui retraçoit dans toute sa force. Sur le matin, leurs ames accablées oublièrent leurs chagrins, un léger assoupissement vint à leurs secours. *Louise* ne jouit pas long-tems de ce repos; elle se leva à la hâte, craignant de faire attendre sa généreuse Hôtesse, & descendit dans l'appartement où on l'avoit accueillie la veille. Comme mistris *Rivers* n'avoit pas encore paru, elle eut

le tems d'examiner le *Cotage*, ce que la confusion de ses idées ne lui avoit pas permis de faire la veille ; il étoit très-simple, & n'étoit distingué des autres habitations de la même espèce, que par l'excessive propreté : un petit clavecin, & deux tablettes chargées de livres choisis des meilleurs Théologiens, & des poésies les mieux estimées. Cet examen fut interrompu par l'arrivée de mistris *Rivers*. Après les complimens d'usage, *Louise* offrit de remplir la promesse qu'elle avoit faite la veille de se faire mieux connoître. « Vous m'avez promis votre attention hier au soir, Madame ; n'en abuserai-je pas en prenant ce moment ? — J'aime mieux, dit mistris *Rivers*, que vous différiez de quelques jours, qui seront employés à calmer votre ame, dont l'agitation

est visible; le récit de ce qui s'est passé si récemment ne serviroit qu'à renouveller vos douleurs, soyez sûre que je suis parfaitement persuadée de votre innocence, & que je ne voudrois pas pour tout au monde croire le contraire : si vous pouvez préférer cette solitude au tourbillon du monde, (qui, à votre âge, peut avoir des charmes) vous me ferez grand plaisir. Point de remercimens, c'est moi qui suis l'obligée; je me sens attachée à vous par un pouvoir que je ne cherche ni à éloigner, ni à distraire. » Le cœur de *Louise* étoit trop plein pour qu'elle pût répondre; elle ne le fit que par ses larmes. Mistris *Rivers*, qui s'en apperçut, changea de sujet, en disant que c'étoit le tems destiné aux dévotions du matin. « L'église la plus près, continua-t-elle, est distante de sept

milles; pour moi, je ne crois pas que les prières faites dans l'humble chaumière ſont moins agréables à l'Etre ſuprême. » Après une heure paſſée en méditations, *Marie* ſe retira pour vaquer aux ſoins du ménage, & miſtriſs *Rivers* pour faire changer d'habillemens à *Louiſe*.

Le reſte de la journée ſe paſſa en converſation, & l'amitié, rapide comme le tems qui vole, s'accrut dans leurs ames ſympathiques. Quoique *Louiſe* en ſentit le pouvoir adouciſſant, elle ne put retenir une larme, & ſon agitation augmenta conſidérablement, en entendant une petite pendule, qui étoit ſur la table, ſonner ſix heures. « Préciſément le moment, dit-elle, où j'ai commencé hier au ſoir ma marche incertaine, — après quelle ſcène! — la bleſſure que j'ai faite, — ciel! par-

donnez-moi, — le coup étoit destiné pour mon propre sein; mais ton œil, qui voit tout, dirigea ma main tremblante; & le fit porter dans le bras de cet homme vicieux. » Ce ressouvenir douloureux prit tant d'empire sur ses sens, qu'elle cessa de parler, & s'évanouit. Mistriss *Rivers* courut à son secours, &, à l'aide de *Marie*, elle revint bientôt à elle, & fit ses excuses à sa bienfaitrice; qui, quoiqu'affligée de sa situation, n'apprit pas sans plaisir que la blessure en question n'étoit qu'au bras, ce qui lui donnoit l'espoir qu'elle seroit de peu de conséquence. Quoiqu'elle désirât vivement d'être au fait de cette aventure mystérieuse, la bonté de son cœur ne lui permit pas de souffrir que *Louise* renouvellât ses douleurs, en lui en faisant le récit.

Les larmes de *Louise* firent place à une rêverie calme. Mistriss *Rivers*, pour l'en distraire, lui parla ainsi : « Ma chère *Louise*, pardonnez cette familiarité, mais l'amitié est ennemie des cérémonies ; je veux vous informer de ce qui m'a fait prendre ma résidence dans un endroit aussi désert, & où il n'y a aucun habitant : je me flatte que vous jouirez dans la suite de beaucoup d'heures heureuses ; pour moi, mes infortunes sont irréparables ; ici j'ai passé mes quinze dernières années, & ici je finirai mon douloureux pélérinage. » — Un soupir à demi étouffé souleva le sein de l'aimable narratrice, en racontant des évènemens qui, quoique passés depuis long-tems, étoient encore douloureux. Les beaux yeux de *Louise* lui payèrent leur tribut de compassion,

& elle oublia un moment ſes chagrins, pour s'occuper de ceux de ſon amie. Un inſtant de ſilence ſuccéda; il fut interrompu par miſtriſs *Rivers*, qui demanda à *Marie* de mettre à ſa portée un verre d'eau; enſuite elle conta ſon hiſtoire dans les termes ſuivans :

« Mon père étoit fils d'un Gentilhomme, qui avoit peu de fortune; il avoit une place dans un Office public, qui lui rapportoit quatre cens louis par an. Dépenſant tous les ans ſon revenu, tout ce qu'il put faire pour mon père fut de lui acheter une Enſeigne. Il ne reſta pas long-tems dans cet état; ſa bravoure le diſtingua, & pluſieurs Officiers du premier rang ayant perdu la vie au ſervice de leur pays, il obtint une Compagnie. Le Régiment dans lequel il ſervoit ayant

beaucoup ſouffert, fut renvoyé dans ſon pays, où au bout de deux ans, mon père ferma les yeux du ſeul parent qui lui reſtoit, (ſa mère ayant péri en lui donnant le jour.) Se trouvant ſans amis & ſans parens, il deſiroit ardemment d'être renvoyé en Flandres, ce qui arriva peu de tems après. Il épouſa dans ce pays la fille d'un Officier, mort depuis peu, qui lui apporta quatre mille huit cens livres ſterlings, placés dans les fonds Britanniques. Je naquis un an après ce mariage, & l'année ſuivante mon père eut ordre de retourner en Angleterre, au grand contentement de ma mère. Pour abréger, & ne vous pas ennuyer, je vous dirai ſeulement que nous revînmes dans notre pays, où nous paſsâmes cinq ans dans la plus grande félicité. Mon père rece-

voit paie entière, & comme ma mère étoit excellente économe, ſa petite fortune reſta dans les fonds; elle n'en touchoit que le revenu. Cet état étoit trop heureux pour durer; mon père fut envoyé en Allemagne: rien ne put déterminer ma mère à ne pas l'accompagner. Après bien des larmes répandues de part & d'autre, je fus placée dans une penſion, & recommandée aux ſoins d'un Gentilhomme nommé *Rivers*, qui avoit beaucoup contribué à l'avancement de mon père.

Je reſtai dans cette penſion plus de trois ans, recevant ſouvent des lettres de mes parens. Quoique mon chagrin fût violent dans les premiers momens, la compagnie de mes jeunes compagnes le changea bientôt en ſimple deſir de les voir retourner promptement.

M. *Rivers* (mon Tuteur) avoit épousé une femme très-aimable, qui lui avoit apporté une fortune considérable; elle alloit au-devant de tous mes petits besoins, je la regardois comme ma mère; & sa conduite, soutenue à mon égard, m'a prouvé évidemment que notre affection étoit réciproque.

Dans des vacances, (que je passois toujours auprès d'elle,) elle me parut sombre & mélancolique; & si, par mes caresses, j'essayois d'en savoir la cause, elle se détournoit pour essuyer une larme. A la fin, craignant que je n'apprisse de quelqu'autre, d'une manière moins tendre, ce qui l'affligeoit, elle m'apprit la mort de mon père, & le retour de ma mère. Ma douleur fut excessive; elle ne diminua pas lorsque je vis arriver ma mère avec

le cercueil de mon père; elle étoit si changée, qu'il étoit impossible de la reconnoître; son chagrin ne se répandoit pas en éclats, c'étoit la douleur muette du désespoir; elle me regardoit souvent, jusqu'à ce que les pleurs dont son ame étoit surchargée se fussent ouvert un passage; elle me prenoit ensuite dans ses bras, & s'écrioit : — Je veux surmonter ce chagrin irréparable, & vivre pour protéger tout ce qui reste du meilleur des hommes!

Mistriss *Rivers* essaya tous les moyens de consolation que suggère l'amitié, & ce ne fut pas sans peine qu'elle la détermina à souffrir que les cendres chéries qu'elle avoit apportées de si loin, fussent déposées dans la sépulture de la famille des *Rivers*. Ma mère m'a dit depuis, que le jour

avant celui où mon père ceſſa d'être, la voyant fondre en larmes, il la conjura de ne pas ſe livrer à la douleur, &, quel que fût l'évènement du lendemain, de vivre pour moi.

Hélas ! — les preſſentimens de ma mère ne furent que trop réels. Mon père, après l'avoir tendrement embraſſée, la quitta le matin; elle reſta dans un état d'inſenſibilité, dont elle ne fut tirée que par l'arrivée d'un ſoldat qui lui apprit que ſon Capitaine étoit bleſſé, & que, dans la crainte qu'elle ne fût trop allarmée en le voyant dans cet état, il lui avoit fait prendre le devant, pour la prévenir de cet accident. — Ils l'ont tué, s'écria-t-elle, avec un regard qui exprimoit l'horreur qui s'emparoit de ſon ame. — Non, Madame, il n'eſt pas mort; ſes ſoldats affligés l'appor-

tent à la maison. A peine eut-il cessé de parler, que les soldats entrèrent, tenant mon père dans leurs bras. Il avoit reçu une balle de mousquet dans la poitrine. Ma malheureuse mère resta comme fixée à la place où elle se trouvoit, les yeux levés au ciel, & dans une agonie inexprimable. Mon père étendit sa main, & lui dit : — Ma chère *Emilie*, pourquoi vous affliger si profondément? j'ai payé la dette que tous les hommes doivent à leur Dieu & à leur pays; j'ai la satisfaction de pouvoir rendre mon dernier soupir entre tes bras, de te bénir, ainsi que notre petite; si je fusses mort sans la douceur de te dire adieu, tes regrets auroient plus de fondemens. Hélas! répondit ma mère, pourquoi vous efforcer de donner des consolations à une malheureuse, privée

même de l'espoir ? « Laissez-moi vous conjurer encore, dit-il, de ne pas perdre le peu d'instans qui me restent en regrets inutiles ; voulez-vous priver notre chère enfant du seul appui qui lui reste ? A présent, *Emilie*, elle n'a que vous pour protéger sa jeunesse. — L'arrivée du Chirurgien l'empêcha d'en dire davantage. Après avoir engagé ma mère à se retirer, il examina la blessure, & la déclara mortelle. Mon père lui répondit tranquillement : « Je le savois au moment où je l'ai reçue ; ce n'est pas pour moi que je souffre, mais pour cette aimable femme qui nous quitte à l'instant ; je la recommande à vos soins, engagez-la à retourner en Angleterre le plutôt possible ; hélas ! elle n'a personne ici pour adoucir son chagrin ; je m'adresse à vous, Monsieur, ayant

eu des preuves convainquantes de votre humanité, par l'attention avec laquelle vous avez traité une bleſſure légère que je reçus dans la première rencontre où je me ſuis trouvé; je vous conjure d'accepter cette bague, & de la porter en mémoire de mon amitié pour vous. Le Chirurgien la reçut, & lui promit d'exécuter fidèlement ce dont il le chargeoit. Ma mère rentra; le Chirurgien parut vouloir ſe retirer. Ne vous en allez pas, dit mon père, je me trouve un peu foible; *Emilie*, donnez-moi votre main: au nom de Dieu, prenez courage. La nature étant preſque épuiſée, il s'évanouit. — Ma mère, le croyant mort, tourna ſur lui les yeux du déſeſpoir, les leva enſuite vers le ciel, & tomba ſans mouvement à côté de lui. Le Chirurgien appella du ſecours;

mon

mon père revint le premier, & ma mère, au moyen de quelques gouttes, fut bientôt rendue à la ſcène douloureuſe qui étoit devant elle.

Ma chère *Emilie*, dit ce tendre mari, ne retenez pas plus long-tems, par votre émotion violente, mon ame dans ſon aſyle pénible; mettez-vous à genoux, & joignez-vous à moi pour demander au Très-Haut ſa protection pour vous, & le pardon de mes offenſes. Elle tomba ſur ſes genoux tremblans; mon père eut l'air d'être en prières un quart-d'heure, puis, preſſant foiblement la main de ma mère, il prononça avec peine: — Dieu tout-puiſſant, protège-la! — Il pencha la tête ſur ſon ſein, & expira. »

Miſtriſs *Rivers* ceſſa, & verſa une larme de piété filiale. *Louiſe*, qui ſe

retenoit depuis long-tems, fondit en pleurs. L'aînée de ces dames se leva, & dit : ma chère *Louise*, je tiens ce récit de M. Bennet, le même Chirurgien qui assista aux derniers momens de mon père ; mais ne parlons plus ce soir de ces tristes sujets, nous les reprendrons demain, il est bientôt l'heure du souper ; en attendant faisons de la musique. Elle s'assit au clavecin, & convainquit bientôt son hôtesse que, quoiqu'actuellement ensouie sous un toît de chaume, l'harmonie de sa voix, & sa brillante exécution auroient fait honneur à l'assemblée la mieux composée. Lorsqu'elle eut fini, *Louise* la surprit agréablement en se mettant au clavecin à son tour, & accompagnant une voix dont la mélodie surpassoit la flûte la plus douce.

Marie apporta le souper, qui consistoit en végétaux & quelques œufs. Mistriss *Rogers* en fit des excuses à *Louise*, en lui disant que le Boucher ne passoit qu'une fois la semaine; pour les autres besoins, ajouta-t-elle, *Marie* va à Kendal deux ou trois fois l'année faire nos provisions; nous cuisons le pain à la maison, & le petit jardin, aidé de l'industrie d'un vieux homme qui le cultive, nous fournit le nécessaire. Lorsque je me retirai ici, *Marie* acheta une quantité de poules; mais je devins bientôt si attachée à mes compagnes emplumées, que je ne permis pas qu'on leur fît le moindre mal; elles me récompensent amplement de mon humanité, & nous donnent une quantité d'œufs qui nous sont de la plus grande utilité.

Le souper fini, nos aimables Co-

tagères se retirèrent ; le doux sommeil leur fut plus favorable que la nuit précédente ; il changea bientôt leurs maux en songes légers de bonheur idéal.

Aussi-tôt que le jour parut, *Louise* se leva, après s'être recommandée à l'Etre suprême, devoir que ni la prospérité ni l'adversité ne pouvoient lui faire négliger. Elle descendit dans le *parloir*, &, en attendant mistris *Rivers*, elle s'amusa à jetter, par la fenêtre, des mies de pain à un nombre considérable d'oiseaux, que l'inclémence du tems force à s'approcher la nuit de l'habitation de l'homme inhumain, qui, loin d'être touché du gazouillement de ces innocentes créatures, qui semblent demander sa protection, les tue sans miséricorde, &, pour les délivrer de leurs besoins, les

fait tomber sans vie sur la terre glacée; d'autres, ne comptant pour rien les plaisirs que procurent l'abondance, une aimable compagne, de charmans enfans, dont le sourire semble les inviter à rester, se lèvent au point du jour, &, franchissant les haies & les fossés, poursuivent avec une ardeur infatigable le lièvre tremblant, à qui l'agitation des feuilles suffit pour fuir. Plaisir peu digne de l'homme! si vous vous plaisez à la destruction, ne cherchez pas un ennemi timide, dont la conquête ne peut vous faire honneur. Telles étoient les réflexions qui occupèrent l'ame douce de *Louise* jusqu'à l'arrivée de mistris *Rivers*. On servit le déjeûner, & la journée des deux nouvelles amies se passa à-peu près comme la précédente. Sur le soir mistris *Rivers*

reprit sa narration : « Pendant les premiers quinze jours qui suivirent la mort de mon père, ma mère infortunée fut dans un état d'insensibilité ; elle eut certainement succombé à son excessive douleur sans les soins doux et interrompus de M. *Bennet*, qui n'épargna aucun des moyens que l'art & l'amitié pouvoient suggérer pour sauver sa vie, & la rendre à la pénible jouissance de ses facultés. Un jour trouvant un jour moins indisposée qu'à l'ordinaire, il lui fit part du désir que mon père avoit exprimé en mourant, qu'elle retournât promptement en Angleterre. Hélas ! dit-elle, je souhaite vivement de presser mon enfant contre mon sein ; mais puis-je laisser les cendres de mon meilleur des époux dans un pays où on l'a tué ; où on l'a rendue la plus malheureuse des

créatures ! J'ai prévu cette difficulté, dit M. Bennet, elle n'existe plus ; le corps de M. Clairville est enfermé dans un cercueil de plomb, qui peut se transporter aisément ; ainsi je vous conjure d'obéir à ses dernières volontés, & de quitter un pays dont le séjour, au lieu de diminuer votre douleur, ne pourroit que l'augmenter. Elle remercia en pleurant, ce digne homme, qu'elle pria d'écrire à M. *Rivers*, pour l'informer de son malheur ; & comme les restes de son bien-aimé devoient l'accompagner, elle n'eut plus besoin d'être pressée pour son départ.

Elle arriva en Angleterre trois semaines après que M. *Rivers* eut reçu la lettre qu'elle annonçoit ; elle trouva dans mistriss *Rivers* une amie compatissante ; pour lui, quoiqu'il estimât

mon père, & qu'il lui eut prouvé en lui rendant des services, il étoit si adonné à ses plaisirs, qu'il n'eût pas le tems de s'occuper d'autre chose, & se borna aux complimens de condoléance d'usage.

Après quelque tems, ma mère & moi nous retirâmes dans une petite maison en *Berkshire*, où elle s'occupoit à me perfectionner dans ce que je savois déjà, & à m'apprendre la musique; mistriss *Rivers* nous honoroit souvent de sa compagnie, elle adoucissoit l'inquiétude que ma mère avoit de me laisser sans amis (sa santé déclinant visiblement), en lui promettant pour moi sa protection & sa tendresse.

Un peu plus de trois ans après la mort de mon père, je devins tout-à-fait orpheline; ma mère, sentant que

sa dissolution approchoit, écrivit à M. *Rivers*, pour me recommander à lui; sa réponse fut qu'il lui promettoit, sur l'honneur, d'exécuter sa demande. Ce fut le premier moment de sérénité dont elle jouît depuis la mort de son mari. Comme j'étois à genoux pleurant à ses cotés : —*Marie*, mon amour, me dit-elle, ne pleurez pas! si vous pouviez concevoir la vie douloureuse que je traîne depuis longtems, vous vous réjouiriez plutôt que de vous affliger de me voir quitter le séjour de mes peines, pour jouir d'un bonheur sans interruption; mistriss *Rivers* me remplacera, vous trouverez en elle la tendresse d'une mère; obéissez-lui, regardez-la comme ma représentante, & puissiez-vous jamais ne connoître de chagrins aussi excessifs que ceux sous lesquels suc-

combe votre malheureuse mère. »

Ici miſtriſs *Rivers* ceſſa, & eut recours au verre d'eau qui étoit près d'elle; puis, levant les yeux au ciel : — Hélas! ſainte expirante, s'écria-t-elle, ton infortunée fille étoit condamnée à éprouver ton ſort dans toute l'étendue de ſon amertume! Veuve, — ſans enfans, — ſans amis, &, pour combler la meſure du malheur, ſurvivre depuis tant d'années! Mais, ma chère *Louiſe*, je vous afflige; ce n'étoit pas mon intention; dans un moment je me hâterai d'achever ce récit pénible.

Le ſoir d'après l'arrivée de la lettre de M. *Rivers*, ma mère dormit quelques heures; en ſe réveillant elle me tendit la main, & dit en ſouriant : — *Marie*, les heures de peine ſont paſſées; il me ſembloit dans ce ſom-

nieil ; que je bénis, que mon ame avoit quitté sa demeure terrestre pour s'enlever dans la région du bonheur; le premier esprit de lumière que j'ai rencontré est votre père : — « A présent, *Emilie*, m'a-t-il dit, le chagrin est changé en joie, nous nous réunissons pour ne jamais nous séparer. Quoique j'éprouvasse un délice inexprimable, je ne pus m'empêcher de dire : Hélas ! *Marie* reste sur la terre. Ne craignez rien, répliqua-t-il, quoique plusieurs dangers l'environnent, elle arrivera doucement à la fin de sa carrière : il me reconduisit, & j'étois transportée. Ma mère cessa de parler; à en juger par le mouvement de ses lèvres, elle passa une heure en prières, ensuite pressant ma main, qui étoit restée dans les siennes, elle articula intelligiblement : « *Clairville*, je

viens.... », & ſans pouſſer un ſoupir, elle rendit ſon ame à celui qui l'avoit créée.

Je ne m'étendrai pas ſur ce qui ſuivit; il ſuffira de vous dire que miſtriſs *Rivers* vint me chercher deux jours après, & laiſſa ſes ordres pour les funérailles de ma mère, qui fut enterrée à côté de mon père.

M. *Rivers* me reçut avec tendreſſe, &, au bout de quelque tems, je devins tolérablement tranquille; je m'efforçai, par mes attentions, à plaire aux ſeuls amis qui me reſtoient; mes ſoins eurent du ſuccès; M. *Rivers* paroiſſoit m'aimer, & ſon épouſe étoit réellement pour moi une ſeconde mère.

J'avois vécu près de trois ans chez M. *Rivers*, lorſque ſon neveu, fils du ſeul frère qu'il eût, arriva en Angleterre; il avoit à-peu-près vingt ans,

il avoit passé ses six dernières années dans les Indes avec son père, qui, n'ayant que la fortune d'un Cadet, avoit cherché à l'augmenter dans ce pays. Au bout de ce tems, son patrimoine qui étoit de cinq mille livres sterlings, ne se montoit qu'à huit, qu'il laissa à son fils, sous la tutele de son frère *Rivers*, jusqu'à ce que *Henri* eût atteint l'âge de vingt-quatre ans. Ce jeune homme joignoit à une figure agréable un esprit cultivé & un cœur exempt de vices; il étoit héritier présomptif de M. *Rivers*, qui n'avoit point d'enfans. Il n'est pas étonnant qu'*Henri*, possédant tant de qualités aimables, fit de l'impression sur mon cœur sans expérience, impression qui, quoique reçue bien jeune, ne cessera que quand mon ame agonisante cessera de donner un soupir à sa mé-

moire chérie. Notre partialité fut réciproque; de mon côté je la cachois dans mon sein, & du sien elle se dévoiloit par mille petites attentions, qui, pour un œil indifférent, pouvoient passer pour de l'amitié, mais qui ne trompèrent pas un homme qui avoit autant d'usage du monde que M. *Rivers*.

Jeune, sans expérience, quelle fut ma surprise de voir qu'un autre avoit découvert ce qui n'étoit pas encore bien connu de mon propre cœur! Mistriss *Rivers*, toujours prompte à écouter la voix de l'humanité, fut obligée de se rendre auprès d'une amie expirante, qui demeuroit à quelques milles de Londres; elle comptoit n'être absente qu'une seule nuit; un petit rhume m'empêcha de l'accompagner, le médecin l'ayant défendu.

Je dînai avec M. *Rivers* & *Henri*. Après le repas, l'oncle dit au neveu: « *Henri*, voulez-vous m'accompagner ce soir? » *Henri* obéit, & je me retirai dans le cabinet de miſtriſs *Rivers*, où je continuai de lire juſqu'au moment où je fus interrompue en entendant frapper doucement à la porte, & vis entrer M. *Rivers*. « *Marie*, dit-il, vous paroiſſez ſurpriſe; j'ai beſoin de prendre du thé, voulez-vous me faire la grace d'en préparer? » Je fis une révérence; mais mes yeux étoient fixés ſur la porte, eſpérant voir entrer *Henri*. M. *Rivers* remarqua mon inquiétude, & en devina la cauſe. « J'ai laiſſé *Henri*, dit-il, à l'aſſemblée de miſtriſs *Selby*; il avoit l'air de s'amuſer, & je n'ai pas voulu interrompre ſes plaiſirs; je me ſuis échappé, ayant ce ſoir des affaires

indiſpenſables. La rougeur me monta au viſage, en voyant combien aiſément il devinoit ma penſée. « Ne rougiſſez pas, *Marie*, continua-t-il, de me trouver ſi au fait de l'état de votre cœur; il y a quelque tems qu'il m'eſt connu: l'œil de la véritable amitié lit les penſées de ceux qu'on eſtime; mais je vous conjure, ma chère enfant (en me prenant la main), de ne pas ſouffrir qu'une vaine paſſion d'enfant prenne de l'empire ſur une ame dont je fais tant de cas: *Henri* ne vous mérite pas; il ne ſait pas ce que vous valez, il eſt trop jeune, & je ſuis fâché d'ajouter, trop diſſipé, pour penſer au mariage. N'imaginez pas, charmante *Marie*, que cet avis provienne de vues intéreſſées; non, ſur l'honneur, votre bonheur eſt la ſeule choſe qui m'occupe. Loin de

croire votre alliance au-deſſous de ma famille, je vous en regarderois comme le plus brillant ornement. » « En vérité, Monſieur, lui dis-je, n'oſant lever les yeux, jamais mon cœur, où la reconnoiſſance prédomine, ne voudroit reconnoître auſſi mal vos bontés; quand même Monſieur votre neveu auroit de l'inclination pour moi, ce que je ne ſuis pas aſſez vaine pour croire, je ne voudrois pas conſentir à diminuer la bonne opinion que ſa famille a de lui, ni le priver de l'amitié de ceux que je préfère à mon exiſtence. J'eſtime, je vénère les vertus d'*Henri*; inſtruit par l'exemple de miſtriſs *Rivers* & le vôtre, il a peut-être marqué trop d'égards à une infortunée qui, gâtée par les bontés, oublie quelquefois ſon devoir. « A préſent vous devenez trop ſérieuſe, dit-il, & exagérez

trop le peu qu'on a fait pour vous ; vous méritez dix fois davantage ; mais, dites-moi, aimable enfant, quelle eſt cette perſonne que vous *préférez à votre exiſtence ?* « Miſtriſs *Rivers*, Monſieur, & je me trouverois heureuſe qu'elle daignât accepter, juſqu'au dernier moment de ma vie, les efforts que je ferois pour me rendre utile ; je ne demande pas une autre ſituation, & je n'en puis concevoir de plus analogue à mes vœux. » Si je vois, *Marie*, que vous me comptez pour rien. » — Pardonnez-moi, Monſieur, je vous eſtime, je vous reſpecte, je ne crains rien tant que de vous déplaire, malheur que je me flatte ne jamais mériter. « De quels termes froids vous vous ſervez, dit-il ; eſtime, reſpect, & peur ! Vous vous ſeriez exprimée bien plus agréable-

ment pour moi, si vous eussiez substitué à tous ces mots glaçans une seule expression dont je vais faire usage; je vous aime, je prendrai soin de votre fortune; ainsi, je vous prie de ne plus vous servir de ces phrases humiliantes pour quelqu'un qui se regarde comme la partie obligée. »

Un domestique lui ayant apporté une lettre, il me souhaita une bonne nuit, & se retira.

A sitôt qu'il fut parti je fondis en larmes. Hélas! m'écriai-je, il n'est que trop vrai, les soupçons de M. *Rivers* ne sont pas mal fondés, j'ai peur d'aimer trop *Henri* pour mon repos; mais, quand cet amour seroit mille fois plus fort, & que le sien y répondroit, je ne lui permettrois jamais d'épouser une fille qui lui est si inférieure, quoique mon cœur puisse souf-

fir, il ne fera rien de contraire à ce que je dois à la généreuse miſtriſs *Rivers*; non, ma bien-aimée ſeconde mère, je n'aime rien autant que vous.

L'arrivée inattendue de miſtriſs *Rivers* m'empêcha d'en dire davantage; elle me preſſa contre ſon ſein, en s'écriant: « Sèche tes larmes, mon enfant, repouſſe ce chagrin naiſſant; ton ame eſt le trône de l'innocence: que ſes brillans rayons règnent ſur tous tes traits! » « Ah! Madame, répondis-je, M. *Rivers* a découvert que j'étois indigne de vos bontés; mais il m'a traitée avec une tendreſſe qui me peine plus que n'auroit fait un traitement moins doux; en vérité je ne connoiſſois pas mon propre cœur juſqu'au moment où il l'a dévoilé à mes yeux. « Point d'explications ce ſoir, mon amour, dit-elle en m'inter-

rompant, demain il ſera tems. Sans attendre ma réponſe, elle ſonna pour appeller *Marie*, que vous voyez actuellement avec moi, & qui ne m'a pas quittée depuis la mort de ma mère; comme elle ſortoit, voyant mes larmes couler, elle m'embraſſa affectueuſement, — « Bonne nuit, me dit-elle, vous m'avez appellée votre mère, croyez que vous en trouverez toujours une en moi. » Des pleurs furent toute ma réponſe, mon ame étoit remplie d'amour & de reconnoiſſance; je paſſai une nuit pénible, ſouhaitant d'arriver au matin, dont je ne vis pas plutôt l'approche, que je deſirai le retour de la nuit, craignant l'œil curieux de M. *Rivers*. Il n'en étoit pas de même à l'égard de ſon épouſe, j'avois la plus grande envie de la revoir, déterminée à ne lui rien cacher de ce

qui ſe paſſoit dans mon intérieur ; je comptois ſur ſon amitié & ſes conſeils pour guérir mes foibleſſes. Je me levai avec le jour, faiſant des efforts inutiles, en attendant l'heure du déjeûner pour calmer mes ſens qui étoient dans la plus grande agitation ; j'eſſuyai mes yeux vingt fois, & les remouillai autant. Enfin la cloche ſonna, je gagnai le parloir en tremblant, & je trouvai que mes alarmes étoient vaines, l'objet qui les cauſoit n'étant pas encore levé. Miſtriſs *Rivers* étoit ſeule avec *Henri* ; le dernier me regarda avec une tendre inquiétude, & la première s'informa de ma ſanté. « Ah ! Madame, dit *Henri*, regardez-là, & vous verrez qu'elle eſt plus mal ; mais, ma chère ſœur, (nom qu'il me donnoit ſouvent) pourquoi vous êtes-vous haſardée à

quitter votre appartement ? ». « Plût au ciel, m'écriai-je involontairement, que je fusse réellement votre sœur, alors j'aurois quelques prétentions à l'amitié de vos excellens parens ; mais je suis une pauvre orpheline, qui n'a que des remercîmens à offrir. » « Eh bien ! *Marie*, je suis doublement votre frère, car je suis orphelin aussi ; privé de ma mère avant que je pusse connoître l'étendue de ma perte, mon père mourant à l'instant où je commençois à apprécier ce qu'il valoit. » En vérité, dit mistriss *Rivers*, affectant de sourire, vous êtes des jeunes gens très-amusans ; croyez-moi, vous avez tous deux une portion trop forte de sensibilité pour votre repos. Je pense avec plaisir qu'*Henri* est l'héritier de M. *Rivers*, en conséquence il est mon fils, & je n'en desire pas

un meilleur ; pour vous, ma chère enfant, vous avez un droit de plus, une promeſſe faite à une amie mourante : oſerois-je violer une promeſſe que le Tout-Puiſſant a entendue, & qui eſt écrite dans le greffe du ciel ! Vous êtes à moi, *Marie*, par devoir & par inclination ; ainſi vous m'obligerez en ne diſant plus que vous êtes orpheline, ou vous me feriez croire que vous ne retrouvez pas une mere en moi. » Mon ame étoit trop pleine pour pouvoir articuler mes remercîmens ; je ne pus que preſſer de mes lèvres la main de ma bienfaitrice, « Vous ne demandez pas, *Marie*, me dit-elle, la cauſe de mon retour inattendu hier ſoir ? » J'en ai été ſi contente, Madame, que peu m'importe ce qui l'a occaſionné. « Vous êtes bien obligeante, me dit-elle ; j'ai

trouvé

trouvé mon amie délivrée de tous ses maux, par conséquent il étoit inutile que je restasse davantage. »

Après le déjeûné mistris *Rivers* dit : « *Marie*, notre jeune ami nous excusera. » Je la suivis dans son cabinet de toilette, où me voyant prête à parler : « Paix, dit-elle, *Marie*, écoutez-moi seulement, je vous ai déjà informé de ce qui a occasionné mon retour d'hier soir. En passant dans *Duke-Street*, un petit accident arrivé aux roues de ma voiture, qui fut accrochée à une autre, me força d'entrer chez mistris *Selby*, dont la maison étoit tout près. Après l'avoir saluée, je traversai les appartemens, qui étoient pleins de monde; mistris *Modely*, veuve remarquable pour sa gaieté, faisoit une partie; mais m'appercevant, elle m'appella & me dit :

« Ma chère miſtriſs *Rivers*, arrêtez-vous un moment. » — Je me retournai, & fus très-ſurpriſe de voir *Henri*, dont j'ignorois les liaiſons dans cette maiſon. — « Il faut que vous ſachiez, continua-t-elle, que je ſuis preſque folle de votre beau-neveu; — on dit qu'il vient des Indes : en vérité, il me paroît beaucoup plus probable qu'il arrive de Norvège, car il regarde toutes les jolies femmes qui ſont ici avec une indifférence révoltante, ſans ſe donner même la peine de nous faire un compliment. » Je croirois, dit *Henri*, qu'une des plus grandes marques d'admiration étoit le ſilence; peu accoutumé à voir raſſemblé un ſi grand nombre de beautés, il n'eſt pas étonnant que la ſurpriſe me rende muet; — puis, ſe tournant de mon côté : « — Dites-moi, ma chère Dame,

ce qui nous procure l'avantage de votre compagnie ce soir? » Je lui fis part du petit accident arrivé à ma voiture; je n'avois pas cessé de parler, que mon laquais entra pour me dire qu'il étoit réparé; les regards d'*Henri* sembloient me dire que je l'obligerois en acceptant sa compagnie. Nous prîmes congé, & montâmes en voiture : alors *Henri* m'apprit qu'il avoit accompagné son oncle chez mistris *Selby*, où il n'étoit resté qu'un moment. « *Henri*, lui dis-je, est-il possible que vous soyez insensible pour toutes les beautés que vous avez vues ce soir à l'assemblée? » Réellement, Madame, je le suis absolument; elles ont l'air si assurées du pouvoir de leurs charmes, que j'étois déterminé à leur prouver qu'un stupide individu pouvoit les regarder avec indifférence; si jamais

je fais ma cour à une femme, ce sera à celle que l'innocence de ses manières, la pureté de son ame & son humanité, porteront à assister les malheureux de l'argent qu'elle perdroit aux cartes, comme les belles que nous quittons; lorsque je trouverai une pareille femme, & qu'elle daignera partager ma petite fortune, je la mettrai volontiers à ses pieds, pourvu que j'aie votre consentement. »

« Mon consentement, dis-je, ne sera pas difficile à obtenir, pourvu que l'objet le mérite; mais je doute que M. *Rivers* pense comme moi, & j'ai peur qu'il ne préfère la fortune au mérite. » Ah! Madame, se peut-il qu'une pupille de mistriss *Rivers* n'ait pas toutes les qualités possibles! vous voilà maîtresse de mon secret, ce n'est qu'avec miss *Clairville* que je puis

trouvez le bonheur; avec ſa poſſeſſion, huit mille livres ſterlings ſeroient une fortune ſuffiſante pour un Monarque. » — Vous parlez comme un jeune homme amoureux pour la première fois, lui répondis-je, vous êtes tous deux beaucoup trop jeunes pour penſer à un engagement ſérieux; d'ailleurs le conſentement de votre oncle eſt indiſpenſable, & je vous préviens que vous aurez de la peine à l'obtenir. »

La voiture s'arrêta, & mon premier ſoin fut de demander où vous étiez. Jean me répondit que vous étiez dans mon cabinet, mais ne fit aucune mention de ſon maître. Je montai rapidement l'eſcalier, diſant à *Henri* qu'il vînt nous trouver dans une demi-heure. Ma femme-de-chambre étant ſortie, j'entrai dans mon cabinet de

toilette, pour me débarraſſer de mon mantelet & de mes gants. Comme la cloiſon qui ſépare cette piéce de celle où vous étiez eſt très-mince, je reſtai un moment; car, vous entendant parler, je crus que vous aviez la compagnie de quelqu'étranger. Quelle fut ma ſurpriſe d'entendre M. *Rivers* parler d'*Henri* en termes que je ſuis sûre qu'il ne mérite pas! enfin tout ce que j'entendis me parut ſi extraordinaire, que je fus tentée de reſter juſqu'à la fin de cette converſation, & ce ne fut pas ſans plaiſir que je jugeai, au mouvement de la porte, qu'elle étoit terminée. Vous voyez, ma chère enfant, que je n'avois pas beſoin que vous m'informiez de toutes ces circonſtances, auxquelles je ne puis penſer ſans rougir. »

La certitude d'être aimée d'*Henri*,

& les bontés de miſtriſs *Rivers* firent une telle impreſſion ſur mes eſprits affaiſſés, que, ſans les larmes qui vinrent à mon ſecours, je me ſerois évanouie. Cette aimable amie fit ce qu'elle put pour me calmer, & m'embraſſant tendrement, me dit : « *Marie*, votre mère n'avoit pas votre bonheur plus à cœur que moi ; quoique ne ſachant pas comment je pourrai ſupporter votre abſence, je dois vous conſeiller d'épouſer *Henri* ; ce que je lui ai dit ſur votre extrême jeuneſſe ne doit pas vous arrêter, ne pouvant y avoir de plus forte ſauve-garde de la jeuneſſe & de la beauté, qu'un mari vertueux & aimé. » Peu accoutumée à me déguiſer, ma ſeule réponſe fut ; « M. *Rivers* regardera avec horreur l'objet qu'il croira avoir ſéduit ſon neveu. » — C'eſt mon affaire, dit-elle,

à Dieu ne plaiſe que je me ſerve de mon pouvoir, ſur-tout contre mon mari, dans une autre occaſion que celle-ci, où je défends la cauſe de la vertu; vous étiez trop enfant, *Marie*, pour que je puſſe vous entretenir plutôt de ce qui me regarde; il faut à préſent que vous ſachiez que mon mariage avec M. *Rivers* s'eſt fait par l'interceſſion d'un oncle, mon tuteur; il étoit garçon. Le jour de mes nôces il me remit ma fortune paternelle, qui conſiſtoit en vingt mille livres ſterlings, & y en ajouta dix mille, dont il me fit préſent. — Hélas! je crains bien que l'argent ne fut l'objet principal de la recherche de M. *Rivers!* je ne ſais comment mes parens furent inſtruits de quelques écarts de ſa jeuneſſe; mais mon vieux oncle venant à mourir dans ces entrefaites,

me laiſſa à-peu-près autant d'argent que j'en avois déjà reçu, & une Terre rapportant deux mille livres ſterlings par an, dont perſonne ne peut recevoir les rentes que moi, & dont je puis diſpoſer à ma mort comme je le jugerai à propos; les ſommes en argent, je les ai données à M. *Rivers*, me réſervant le revenu annuel pour l'employer en actes de bienfaiſance. Vous voyez actuellement, ma chère enfant, les moyens que j'ai de vous être utile, & M. *Rivers* n'oſera pas marquer ouvertement ſon déplaiſir d'un acte autoriſé par moi. Vous me direz peut-être que je vas bien vîte en beſogne; mais épargnez-moi la peine de vous en donner la raiſon; j'ai promis de protéger votre innocence, & je ne vois pas d'autres moyens de la mettre à l'abri.

— En disant ces derniers mots, elle se leva à la hâte, les larmes rouloient dans ses yeux, & elle sortit.

Quand elle fut partie, je réfléchis sur ses dernières paroles, qui, pour moi, étoient mystérieuses. Mon innocence en danger, m'écriai-je! impossible! — à peine connois-je d'autres hommes que M. *Rivers & Henri;* le dernier est si vertueux, & comment oserois-je soupçonner le premier? Cependant, sans quelque raison secrette, elle ne consentiroit pas à un mariage clandestin, & ne courroit pas le risque de déplaire à un mari dont les desirs sont des loix pour elle. J'essayai de me rappeller toutes les syllabes qu'il m'avoit dites la veille, & cet examen ne servit qu'à confirmer mes soupçons. Hélás! il demandoit plus que de la révérence & de l'es-

time ; je crois qu'il a même parlé d'amour : Ciel miséricordieux ! suis-je donc dans cette maison pour en troubler la paix, moi qui regarderois le sacrifice de ma vie comme rien, s'il pouvoit assurer le repos de mistris *Rivers* ! Ces désagréables réflexions furent interrompues par *Marie*, qui vint me dire que mistris *Rivers* me demandoit ; elle ajouta : « En vérité, Miss, elle est avec l'homme le plus agréable que j'aye vu de ma vie. » Lorsque j'entrai dans le sallon, mistris *Rivers* lui ayant dit que je vivois avec votre maman, & que je vous étois très-attachée, il me prit par la main, & répondit qu'il étoit sûr que j'étois une bonne fille. J'étois si honteuse, qu'à peine eus-je le tems de recevoir mon message, & je me hâtai de venir vous trouver ; je composai

TAYLOR INST. OXFORD

mon visage le mieux qu'il me fut possible, pour cacher le conflit des passions qui régnoient dans mon ame, & je me rendis dans le sallon, où j'éprouvai la même prévention que *Marie* en faveur de l'Etranger. Il me parut bien défiguré, & être âgé de trente-huit ans; il se leva en m'appercevant : Ah! Madame, dit-il, c'est bien réellement la fille de mon ami, la vivante image de son angélique mère. Il m'embrassa avec une affection vraiment paternelle. Mistris *Rivers* m'apprit qu'il s'appelloit *Bennet*; c'étoit le Chirurgien dont je vous ai parlé précédemment. Ma timidité naturelle s'évanouit en entendant ce nom si cher à ma mémoire : « Où vous êtes-vous caché si long-tems, lui dis-je, combien de fois maman a desiré vous voir une fois de plus, pour vous renou-

veller ſes remercîmens! » Des larmes de reſſouvenir rouloient dans mes yeux; les ſiennes y répondirent. « — Il n'y a que quatre mois, dit-il, que j'ai quitté l'Allemagne; en arrivant en Angleterre mon premier ſoin a été de m'informer de miſtriſs *Clairville*; je n'ai rien pu apprendre de relatif à elle juſqu'au moment où j'ai eu l'honneur de voir Madame, dont j'ai ſu l'événement fâcheux que je redoutois. » Pour abréger, & ne pas abuſer de votre patience, je vous dirai ſeulement que ce digne homme nous faiſoit des viſites aſſidues, & qu'il finit par offrir ſa main à *Marie*, qui eut beſoin d'être preſſée fortement par miſtriſs *Rivers* avant de l'accepter. Cette bonne amie lui fit préſent de cinq cens livres ſterlings, le jour de ſes nôces. Pour moi, j'avois trop de

peine à m'en ſéparer, pour me mêler de ces arrangemens. Pendant ce laps de tems, j'évitai de me trouver ſeule avec M. *Rivers*. A l'égard d'*Henri*, il m'offrit ſon cœur; je n'étois pas aſſez coquette alors, je ne ſuis pas aſſez prude actuellement, pour nier que je l'acceptai avec plaiſir; d'ailleurs, quoiqu'il n'en eût pas beſoin pour me toucher, il avoit une puiſſante avocate dans miſtriſs *Rivers*.

L'été s'avançant, nous nous rendîmes à une campagne de M. *Rivers*, dans le Nottingham-Shire. Malgré la grande diſtance où nous étions de la Capitale, M. *Rivers* la viſitoit ſouvent. Pendant une de ſes excurſions, me promenant un ſoir dans un chemin peu fréquenté qui menoit au village, j'apperçus une lettre, que je ramaſſai; elle avoit l'air d'être fraîchement dé-

cachetée, n'étoit point chiffonnée, enfin il étoit clair qu'elle venoit d'être perdue récemment. La curiosité m'engagea à la parcourir; jugez de mon étonnement quand je lus ce qui suit :

GEORGE,

« Tenez la chaise prête demain au soir, précisément à minuit; le jeune *Rivers* sera obligé, pour affaires, d'accompagner son oncle à *Nottingham*, ainsi vous n'avez rien à craindre de ce côté. S'il est possible, que tout se passe sans alarmer mistriss *Rivers*, chose qui n'est pas très-à craindre, la chambre de miss *Clairville* étant éloignée de son appartement. — Soyez exact, & comptez sur une récompense proportionnée au service que vous nous rendrez. »

Je ne sais comment j'eus la force de lire cette horrible lettre; je ne fus pas plutôt à la fin, que je me hâtai de regagner la maison. Ma fuite fut si rapide, que j'aurois éludé la vigilance de mes persécuteurs s'ils m'eussent poursuivis; la peur s'étoit si fort emparée de mes sens, que je n'arrêtai ma course qu'en entrant dans le parloir, où mistris *Rivers* & *Henri* m'attendoient pour prendre le thé. — « Oh! Madame, m'écriai-je, protégez-moi, ou ma ruine est certaine. » L'excès de mon agitation m'empêcha d'en dire davantage, & je tombai sans connoissance sur le parquet. *Henri* me releva, & avec l'assistance de mon aimable bienfaitrice, je revins bientôt à moi. Ils me placèrent entr'eux sur le sopha, tenant chacun une de mes mains. *Henri* ouvrit celle dans la-

quelle je tenois encore la lettre fatale; — peut-être, Madame, dit-il, apprendrons-nous là la cauſe de ſon trouble. Miſtriſs *Rivers* la lut avec une grande émotion, & la rendit à *Henri*, qui ne l'eut pas plutôt finie qu'il s'écria : « Ma *Marie* n'étoit pas faite pour être la proie d'un barbare! le protecteur de l'innocence lui a fait découvrir le danger, afin qu'elle y échappât. — Ah! Madame, nous avons votre conſentement; ainſi, *Marie*, donnez-moi un droit légal, le droit d'un mari : qui oſeroit le violer? » La honte qui s'empara de moi me fit cacher mon viſage dans le ſein de miſtriſs *Rivers*. — « Levez la tête, ma chère enfant, me dit-elle, & écoutez-moi; je ne vois d'autre ſûreté pour vous que de ſuivre le plan qu'*Henri* a formé ſi ſoudainement; ſi

vous échappez cette fois-ci au piège qu'on vous a tendu, ne doutez pas que vos perſécuteurs n'en forment de nouveaux, dont vous n'aurez pas le bonheur d'être prévenue une ſeconde fois : vous vous aimez; la différence des formes, ou quelques mois de plus ou de moins, ne doivent pas vous arrêter; d'ailleurs, ſi vous différiez, le conſentement de M. *Rivers* n'en ſeroit pas plus facile à obtenir. Je ſuis d'avis que vous & *Henri* montiez à cheval, accompagnés d'un poſtillon, dont il vous ſera facile de vous débarraſſer, ſous prétexte d'une commiſſion; alors vous prendrez le chemin de traverſe qui conduit à *Mansfield*, où vous trouverez une chaiſe-de-poſte; vous recommanderez à l'hôte de renvoyer les chevaux de main le jour d'après, & vous vous rendrez en

Ecoſſe le plus promptement poſſible; comme il s'en faut encore de quatre ans que *Marie* ne ſoit majeure, mariez-vous au premier endroit où vous le pourrez légalement; pendant ce tems je m'occuperai des moyens de vous réconcilier avec M. *Rivers*; ſi je ne réuſſis pas, le Tout-puiſſant, qui connoît la droiture de mes intentions, m'a donné le pouvoir de vous faire un ſort. »

L'extrême confuſion m'empêcha de répondre; quant à *Henri*, il étoit tombé aux genoux de miſtriſs *Rivers*, & la remercioit avec tranſport; mais voyant couler mes larmes : — « Ah! Madame, dit-il, votre généreuſe propoſition n'a pas l'approbation de *Marie*; j'aime mieux la protéger d'une autre manière que de la voir victime de ſon exceſſive reconnoiſſance. » —

Pourquoi m'affliger, lui répondis-je, par un ſoupçon injuſte, & déchirer de plus en plus mon ame; — hélas! en vous donnant ma main, je donne tout ce que je poſſéde; il y a long-tems que vous êtes le maître de mon cœur.

« Je voudrois, dit miſtriſs *Rivets* à *Henri*, que vous vous abſentaſſiez pour une heure, je paſſerois ce tems à compoſer les eſprits de *Marie*, afin qu'on ne puiſſe rien ſoupçonner. » Il obéit, après avoir tendrement preſſé & baiſé nos mains.

Cette aimable femme employa tous les raiſonnemens que l'amitié peut ſuggérer pour me tranquilliſer. Lorſqu'elle eut à-peu-près réuſſi, & que je fus en état d'exprimer ma reconnoiſſance, elle m'arrêta. — « Vous ne m'avez pas d'obligations, me dit-

elle, qu'une seule promesse de vous ne puisse me payer; faites-la moi, & je serai votre redevable. — « Ah! Madame, quelle promesse pourriez-vous me demander que je ne m'empressasse de remplir, au hasard même de ma vie? « — Eh bien! ma chère enfant, quoique je sois loin de désirer que vous ayez rien de caché pour *Henri*, & qu'au contraire je vous recommande de faire régner dans toutes vos actions la candeur ingénue, (car sans la confiance mutuelle il ne peut y avoir de bonheur dans le lien conjugal); cependant, par pitié pour mon mari, & par compassion pour mon repos, gardez dans le silence vos soupçons sur M. *Rivers*; nous n'avons point de preuves; si nos doutes étoient connus, ils produiroient une rupture éternelle entre l'oncle & le neveu:

d'ailleurs, ſi ſes intentions étoient auſſi mauvaiſes que nous le craignons, il ne nous en croit pas inſtruites ; ainſi, ma chère enfant, cachons ce ſecret dans nos ſeins ; ſi vous ſurvivez à M. *Rivers* & à moi, vous ſerez libre alors de le révéler à votre mari, à qui vous donnerez pour excuſe de ne l'avoir pas fait plutôt, la promeſſe que vous m'avez faite à moi, à qui votre honneur eſt auſſi cher que le mien propre. »

Elle ceſſa de parler, & je lui promis ce qu'elle deſiroit. Peu après *Henri* vint nous joindre, & nous paſſâmes la ſoirée auſſi tranquillement que les circonſtances où nous nous trouvions purent nous le permettre ; cependant, la peur que mes perſécuteurs ne vinſſent plutôt que la lettre ne l'annonçoit, m'agita ſi fort, que

je fis part de mes frayeurs à miſtriſs *Rivers*. — « Ne craignez rien, *Marie*, me dit *Henri*, je ne ſuis pas plus raſſuré que vous, & certainement je ne me coucherai pas. » — Pour plus de précautions, ma bienfaitrice m'engagea à renvoyer ma femme-de-chambre, auſſi-tôt que je ſerois dans mon appartement, ſous le prétexte d'avoir envie de lire, & de revenir paſſer la nuit dans ſa chambre ; ce que j'exécutai. Je me levai de bonne heure, & retournai chez moi, afin que les domeſtiques ne s'apperçuſſent de rien.

J'aurois deſiré vivement avoir *Marie* pour compagne de ma fuite, qui, dans ce cas, eût été beaucoup plus agréable. Souhait inutile ! elle étoit établie à Londres avec ſon mari. Je ne pris avec moi que ce qui m'étoit

néceſſaire pour changer de linge, & mis ce petit paquet dans ma poche.

Nous déjeûnâmes à l'ordinaire tous les trois. Quand les domeſtiques furent retirés, miſtriſs *Rivers* dit à *Henri* : — Je n'ai pas beſoin, mon cher neveu, de vous recommander *Marie*, je n'ai aucun doute de votre prudence. « — Quand je perdrai votre bonne opinion, répondit-il, puiſſé-je devenir le dernier des humains. » — Je n'en ai aucune inquiétude, ajouta-t-elle; écrivez-moi, à votre arrivée en Ecoſſe, une lettre que je puiſſe montrer à M. *Rivers*, ne voulant pas qu'il croie que j'agis ouvertement en oppoſition de ſes volontés.

Après quelque tems, elle ſonna pour ordonner de préparer les chevaux. « Je vois qu'il faut que je vous preſſe, dit-elle, affectant un air de gaieté : —

Ne

Ne craignez rien, *Marie*, j'eſpère qu'il nous reſte bien des heures agréables à paſſer enſemble; auſſi-tôt la réception de votre lettre j'y répondrai, & vous manderai de vous rendre à ma maiſon de *Kent*, où je ne tarderai pas de vous joindre. La peine que j'avois à quitter cette aimable femme ne fut adoucie ni par les paroles, ni par les larmes; je l'embraſſai dans une agonie inconcevable: elle ſe retira dans ſa chambre pour me dérober ſa ſenſibilité, qui n'étoit pas moindre que la mienne.

Henri pouvoit à peine cacher ſa joie: je la lui reprochai. Puis-je être autrement, dit il; ne vais-je pas être uni à vous par le plus tendre des liens, que la mort ſeule peut rompre; pouvez-vous blâmer mes tranſports?

je bénis preſque la lettre qui a amené ce bienheureux moment.

On vint nous avertir que les chevaux étoient prêts ; *Henri* m'aida à monter ; levant les yeux pour prendre congé de la maiſon, j'en apperçus l'aimable maîtreſſe à une des fenêtres, s'efforçant de ſourire : elle baiſa ſa main en ſigne d'adieu.

Nous partîmes. Au bout de trois milles, *Henri* appella le poſtillon, en lui diſant de retourner, & de dire à miſtriſs *Rivers* que nous allions chez ſir Thomas *Thornton*, dont je ne connoiſſois pas les jardins, & que vraiſemblablement nous y dînerions. Le domeſtique obéit, & nous gagnâmes *Mansfield*. Une chaiſe fut prête en un moment ; nous voyageâmes le reſte du jour, la nuit & le jour ſui-

vant ſans nous arrêter; enfin nous arrivâmes ſans accident au lieu de notre deſtination, qui étoit un petit village à l'entrée de l'Ecoſſe. Nous ne fûmes pas plutôt unis, & munis des certificats néceſſaires, que nous retournâmes à *Penrith*, où *Henri* étoit décidé d'attendre la réponſe à la lettre qu'il écrivit au même moment à miſtriſs *Rivers*. Nous reſtâmes à *Penrith* pluſieurs jours, que nous employâmes à parcourir les campagnes des environs. Dans une de ces excurſions, nous découvrîmes une partie de ce déſert marécageux, dans lequel j'ai fixé depuis mon habitation. Cet endroit nous plut à l'un & à l'autre, nous y revînmes trois jours de ſuite, & le parcourûmes en entier : mon *Henri* étoit ſi enchanté de cette ſituation, que nous y faiſions apporter

de l'auberge un dîner froid. A la même place où eſt actuellement mon *Cotage*, un jour mon mari adoré me prit dans ſes bras. — « Ici, mon amour, dit-il, ſi tout le monde nous abandonne, une partie de notre petite fortune ſervira à nous bâtir un *Cotage*, le reſte ſera employé à ſupporter une vie de délices, que les plus Grands pourroient envier; te poſſédant, ma *Marie*, je ne demande rien de plus. » Pardon, *Louiſe*, il faut que je m'arrête, pour le moment ce reſſouvenir eſt pénible, & quoique la religion m'ait inſtruite à quelques égards à me plier à mes infortunes, cependant je ne puis oublier le bonheur paſſé. — Non, mon mari bien-aimé, ton image ne ſortira jamais de ma mémoire.

Les pleurs de *Louiſe* couloient auſſi :

rapidement que celles de miſtriſs *Rivers*. Hélas ! dit-elle, faut-il que je ſois la cauſe qui vous a engagé à faire ce récit douloureux, qui renouvelle des bleſſures que la main adouciſſante du tems avoit preſque fermées, & qui ſe rouvrent de nouveau ! « Non, mon ange, me dit miſtriſs *Rivers*, ſi des larmes journalières ne ſoulageoient mon ame oppreſſée, il y a long-tems que j'aurois pris congé de ce monde, qui a été pour moi un ſéjour d'amertume. Je m'apperçois, *Louiſe*, que je vous fais partager ma mélancolie; prenez un livre, & liſez une demi-heure. » Elle obéit, & lut le *Meſſie*, de Pope, de manière à faire oublier à ſes auditeurs tout autre ſentiment que celui que faiſoit naître ce divin ſujet.

Marie parut avec le ſouper; après

qu'elle l'eut posé sur la table, elle voulut se retirer. « Restez, lui dit sa maîtresse, prenez votre place ordinaire; je ne veux pas souffrir plus long-tems que la cérémonie me prive de ma compagne; je suis sûre que *Louise* sera aussi aise que moi d'avoir votre compagnie. *Louise*, qui étoit l'affabilité même, se leva en disant : « Vous ne sauriez croire combien je souffre de cette cérémonie mal placée; ce seroit à moi, qui suis si récemment ici, à vous céder ma place. » *Marie* ne put se refuser à ses sollicitations; elle accepta la chaise qu'elle lui avoit avancée. Elles prirent un repas frugal, mais assaisonné de cette paix intérieure qui préside rarement aux tables somptueuses; ensuite elles se retirèrent pour se livrer au repos de la nuit, que l'innocence de leurs

âmes rendit si doux pour elles, que, si de ce sommeil passager elles eussent passé à celui de l'éternité, ni l'envie, ni la malignité, ni toutes les passions discordantes qui désolent l'espèce humaine, n'eussent pu, à leur réveil, les priver des biens attachés à l'immortalité.

Louise fut très-surprise le matin, en voyant une figure étrangère; elle demanda à *Marie* si elle habitoit le *Cotage*. « Non, répondit-elle, elle vit à un demi-mille d'ici; elle est veuve, &, comme elle étoit dans l'indigence, mistris *Rivers* lui a fait bâtir un petit *Cotage*, où elle vit, avec son père & trois enfans, des secours que lui donne ma maîtresse, & du produit de quelques moutons qu'elle nourrit dans ces pâturages: elle vit même décemment; elle vient

trois ou quatre fois la ſemaine pour cuire notre pain, & faire d'autres ouvrages domeſtiques qui ſont au-deſſus de mes forces; ſon père cultive notre petit jardin : ce ſont les ſeuls voiſins que nous ayons.

Miſtriſs *Rivers* entra, demanda affectueuſement à la mère des nouvelles de ſes enfans, & ajouta : « Il fait un beau jour de gelée, *Louiſe*, voulez-vous que nous faiſions une promenade ? » *Louiſe* y ayant conſenti, elles ſortirent après les occupations du matin. Miſtriſs *Rivers* & ſa jeune amie, accompagnées de *Marie*, dirigèrent leur marche entre deux montagnes, dont la hauteur les mettoit à l'abri du vent. « Je crois, dit miſtriſs *Rivers*, que je ne puis choiſir un moment plus favorable pour conclure ma triſte hiſtoire, d'autant plus que

mes esprits sont tolérablement tranquilles. *Louise* s'inclina, & mistriss *Rivers* commença en ces termes :

Henri reçut au bout de huit jours la réponse de son aimable tante ; elle nous mandoit de venir la trouver dans sa maison de *Kent*, & ajoutoit que M. *Rivers* avoit reçu, mieux qu'elle ne l'espéroit, la nouvelle du mariage d'*Henri*.

Nous partîmes le lendemain, & la troisième nuit nous arrivâmes à cette campagne, qui n'étoit qu'à douze milles de *Londres*. Le matin j'eus le bonheur de presser dans mes bras ma bienfaitrice ; elle m'informa que, dans la soirée du jour de mon départ, ma femme-de-chambre avoit paru très-curieuse de connoître la raison qui m'empêchoit de revenir, qu'elle étoit sortie & restée dehors un tems con-

sidérable. « Quoique je sois restée toute la nuit sur pied, ajouta-t-elle, je n'ai pas entendu le moindre bruit, d'où j'ai jugé qu'elle étoit dans le secret, & qu'elle avoit averti de votre absence ; en conséquence je lui ai donné son congé. Il faut, *Henri*, que vous partiez tout de suite pour *Londres*, pour rendre vos devoirs à votre oncle ; je resterai quelques-jours ici avec *Marie*, comme je l'en ai prévenue. »

Après le départ d'*Henri*, j'appris à mistriss *Rivers* que, pendant notre route en Ecosse, il m'avoit demandé si je ne soupçonnois pas quelqu'un, qui m'eût fait la cour, d'être auteur de la lettre : je lui répondis que non, lui disant que je n'avois jamais parlé à personne qu'en présence de sa famille ; elle me remercia de l'égard

que je marquois pour ſon repos. M. *Rivers*, dit-elle, arriva trois jours après votre fuite, il ne donna aucun ſigne de colère, mais paroiſſoit ſombre & rêveur : j'eſpère que tout cela ſe paſſera, & que tout ira bien.

Henri revint le même ſoir ; ce qu'il nous dit de ſon oncle s'accordoit parfaitement avec le compte que m'en avoit rendu miſtriſs *Rivers*. Lorſqu'il entra dans le parloir, M. *Rivers* treſſaillit : « Eh bien ! Monſieur, lui dit-il, vous croyez donc que je ſuis votre dupe ; ſortez d'ici, & craignez ma vengeance. — Cependant, après quelques momens de réflexions, il reçut les excuſes d'*Henri*, parut ſe réconcilier avec lui, mais reſta abſorbé dans ſes penſées.

Enfin, pour arriver à l'heure fatale qui m'a privé à jamais de tout bonheur

ſur la terre, je paſſerai ſous ſilence les dix mois que j'ai vécu avec mon mari dans une félicité qui ne peut s'exprimer ; cette félicité s'accroiſſoit ſouvent encore par la préſence de miſtriſs *Rivers*. Hélas ! combien d'années de douleurs ont ſuccédé à ces momens qui m'ont paru ſi rapides ! Je reſtai en *Kent* ce tems-là ; M. *Rivers* n'ayant pas paru deſirer de me voir, j'évitois avec ſoin ſa préſence, & ne vouhis pas même paſſer un jour à *Londres*, où il faiſoit ſa réſidence.

Un jour mon cher *Henri* revint très-triſte de chez ſon oncle. Après des inſtances réitérées il m'en dit la cauſe : M. *Rivers* avoit reçu des lettres de l'Inde, qui lui apprenoient que la perſonne à qui il avoit confié la fortune d'*Henri* étoit morte, que les Exécuteurs teſtamentaires du dé-

sunt se disputoient ce bien, & que si le véritable propriétaire ne paroissoit pas pour faire valoir ses droits, il perdroit infailliblement sa fortune.

Ah! ne puis-je pas vous accompagner, lui dis-je? — Impossible, mon amour; faites attention à votre situation. J'étois très-avancée dans ma grossesse. — Sans l'imprudence de mon oncle, ajouta-t-il, d'avoir négligé de se faire rendre ma petite fortune, ceci n'arriveroit pas. Suivit une scène touchante, ma chère *Louise*, qu'une ame sensible comme la vôtre peut mieux comprendre qu'il ne m'est aisé de la décrire; le ressouvenir m'en est si pénible, que je vais abréger mon récit. Mistris *Rivers* revint de la ville; instruite de ce qui faisoit couler mes larmes, elle y joignit les siennes. « Je ne vois point, dit-elle,

de néceſſité auſſi abſolue au départ d'*Henri*, huit mille livres ne peuvent faire tort à la fortune de M. *Rivers*, mais hélas ! ſon parti eſt pris, & il faut que nous obéiſſions ; ne vous laiſſez pas accabler, ma chère amie, je ne vous abandonnerai pas un inſtant, *Henri* peut ſe repoſer ſur mes ſoins ; & quand même l'ange de la mort s'empareroit de moi, vous ne reſteriez pas ſans reſſource.

Après qu'*Henri* eut vu pluſieurs fois ſon oncle, il fut décidé qu'il partiroit par le premier vaiſſeau qui devoit mettre à la voile au bout de trois ſemaines. L'heure fatale arriva. — Hélas ! l'agonie que j'éprouvai en lui diſant adieu, n'étoit que l'avant-coureur de ce que je ſouffris enſuite. Miſtriſs *Rivers* ne pouvoit me calmer ; le preſſentiment horrible que

nous ne nous reverrions plus, me poursuivoit sans cesse : nous ne pûmes dire un mot en nous séparant; la douleur muette nous ôta tout pouvoir, excepté un dernier, — un dernier embrassement.

A présent, ma chère *Louise*, *Marie* vous informera de ce qui vous reste à savoir, je n'ai ni la force de vous le réciter, ni le courage de l'entendre. En disant ces derniers mots elle s'éloigna lentement, & *Marie* continua.

« Peu de tems après le départ de M. *Henri Rivers*, son oncle vint faire visite à ma maîtresse, & parut avoir tout oublié ; mais, hélas! à peine deux mois s'étoient-ils écoulés depuis l'absence de mon jeune maître, que son domestique revint en deuil en Angleterre, apportant l'horrible nouvelle que son maître avoit été

attaqué de la fièvre trois semaines après leur embarquement, & qu'après quelques jours de délire il étoit expiré dans ses bras ; que pour lui, ayant trouvé un vaisseau qui revenoit en Angleterre, il s'y étoit embarqué avec ce qui avoit appartenu à son maître. Malheureusement mistriss *Rivers* étoit à la ville lorsqu'on apprit ce fatal événement, qui lui étant annoncé sans précaution, l'affecta au point de la faire tomber dans des évanouissemens qui durèrent deux jours, & furent suivis de convulsions. Ma maîtresse, qui n'étoit pas accoutumée à être si long-tems sans la voir, devint inquiette, & se détermina à se rendre à la ville ; mais ces deux amies étoient destinées à ne plus se revoir. En arrivant à la porte de M. *Rivers*, ce fut le domestique de son

mari qui lui ouvrit la porte ; la surprise lui ôta la faculté de parler pour quelques instans ; mais elle ne fut que trop tôt instruite de son malheur, par les réponses équivoques qu'elle reçut.

Ce coup soudain fit une telle impression sur ma chère maîtresse, qu'elle resta totalement privée de l'usage de ses sens, & fut transportée, par l'ordre de M. *Rivers*, dans une maison du voisinage, où, le lendemain matin, elle accoucha d'une fille morte. Le soir même de ce jour vit fermer les yeux de son aimable bienfaitrice, pour ne plus se rouvrir que dans la compagnie des anges ses semblables.

J'allois une fois le mois dans la maison du Comté de *Kent* pour voir ma maîtresse ; comme mon mari vivoit dans la Cité, je voyois rarement mistris *Rivers*, excepté à la campa-

gne; je ne fus donc informée de ces fâcheux évènemens que par M. *Bennet*, qui vit dans les papiers-nouvelles la mort de miſtriſs *Rivers*. Le cœur oppreſſé, nous nous rendîmes à la maiſon de ville, où j'appris l'état effrayant dans lequel étoit ma maîtreſſe; je volai pour la voir. Il y avoit alors huit jours qu'elle étoit privée de l'uſage de ſa raiſon, & l'on craignoit qu'elle ne reſtât dans ce cruel état, ſi même l'on pouvoit parvenir à ſauver ſa vie.

Je ne la quittai pas pendant ſix ſemaines, à la fin deſquelles ſes forces parurent revenir; mais ſes ſens étoient dans la même ſituation, & elle ne paroiſſoit pas ſe rien rappeller du paſſé.

M. *Rivers* envoya chercher un jour mon mari; « — M. *Bennet*, lui dit-il,

je ſuis très-touché de l'état dans lequel eſt *Marie*, je crois qu'il vaudroit mieux que vous vous chargeaſſiez tout-à-fait d'elle; ſa fortune, de vingt mille livres ſterlings, eſt dans les fonds, j'y en ajouterai autant; avec ce revenu vous pourrez vivre tous enſemble dans quelque province éloignée.

Je ne doute point de vos ſoins pour elle; ſi vous acceptez ma propoſition, je vous autoriſerai à toucher ſon argent. » Mon mari accepta, après m'avoir conſultée. Nous vendîmes nos meubles, louâmes notre boutique, ce qui, joint au peu que nous avions, forma à-peu-près mille livres ſterlings de plus. Nous nous retirâmes à quarante milles de la Capitale, nous entendions rarement parler de M. *Rivers*; il avoit inſiſté ſur ce que

mon mari se chargeât absolument du ménagement de la fortune de ma maîtresse.

Au bout de six mois de séjour dans la province, M. *Bennet* commença à me flatter de l'espoir de voir revenir sa raison, elle parloit davantage, & pleuroit des heures entières. Heureusement il ne se trompa pas; à la fin de la première année de notre résidence, elle étoit aussi parfaitement dans son bon sens qu'actuellement; elle se ressouvint de la mort de son mari, mais n'apprit que par nous celle de mistris *Rivers*. Mon mari, transporté du retour de sa santé, écrivit les détails de sa guérison à M. *Rivers*. Il reçut en réponse une lettre de complimens froids, dans laquelle il disoit qu'il étoit bien-aise de ce qui pouvoit intéresser le bien-

être de *Marie*, mais qu'elle avoit causé trop de trouble à sa famille pour qu'il desirât jamais de la voir.

Ma maîtresse étoit dans un si bon état, que nous ne nous fîmes aucun scrupule de lui montrer cette lettre. « Hélas! dit-elle, je lui pardonne sa dureté; si *Henri* ne m'eût jamais connue, il auroit encore son neveu; s'il n'eût été irrité contre lui à raison de son mariage, il n'eût pas consenti à ce voyage; — heure fatale! mistriss *Rivers* perdue! mon enfant.... tous, tous partis! il ne reste plus que moi pour souffrir; je crains même de témoigner mes desirs, crainte qu'on ne doute du retour de ma raison. » Sûrement, ma maîtresse chérie, dis-je, en fondant en larmes, nous ne sommes pas si cruels! » Ne pleurez pas, *Marie*, dit-elle, je ne suis pas in-

grate ; mais je ne puis plus reſpecter M. *Rivers* ; ſi je pouvois ſuivre ma volonté, non-ſeulement il ne me verroit plus, mais il n'entendroit jamais parler de moi ; je n'ai d'amis que vous, pourquoi ne nous pas éloigner davantage de lui ? » Faites-nous part de vos ſouhaits, calmez votre chagrin, dit M. *Bennet*, & nous irons par-tout où vous voudrez. — » Vous êtes toujours bon, mon aimable ami, répondit-elle. » Alors elle nous parla de ce déſert, & du deſir qu'elle avoit d'y faire bâtir une petite maiſon. » Là, dit-elle, éloignée du bruit & des embarras du monde, mon chagrin pourra s'adoucir, & me laiſſer le tems de me préparer pour une vie plus heureuſe. « Enfin elle mit tant d'inſtance dans ſa demande, que mon mari y conſentit prompte-

ment, & nous vînmes nous établir à *Kendale*. Après avoir acheté le terrein, nous fîmes bâtir ce *Cotage*, qui fut habitable au bout d'un an. Je ne dois pas oublier de vous dire que j'avois laiſſé ordre dans la maiſon où nous demeurions avant, que s'il venoit quelques lettres pour nous, de les envoyer à Londres à la perſonne qui étoit chargée de nous faire paſſer nos rentes, & qui nous les feroit parvenir; mais depuis plus de quinze ans que nous ſommes ici, nous n'avons pas reçu un mot de M. *Rivers*. Mon mari n'a vécu que quatre ans dans ce *Cotage*; ma maîtreſſe, comme vous le voyez, eſt auſſi tranquille qu'on peut l'eſpérer, vû ſa ſituation; mais il eſt clair que ce n'eſt que la religion ſeule qui lui

a appris à ſupporter ſes chagrins avec modération. »

Ici *Marie* finit ſa narration ; ſa maîtreſſe avoit preſqu'atteint le *Cotage*, ſes compagnes étant reſtées loin derrière elle, pour l'empêcher d'entendre un récit qui ne pouvoit qu'ajouter à ſes peines. « Eh bien ! *Louiſe*, dit-elle, les voyant s'approcher, croyez-vous à préſent que j'aie eu des raiſons ſuffiſantes de fuir le monde pour cet endroit paiſible ? » En vérité, Madame, répondit-elle, ſi je jugeois de l'humanité par quelques individus que j'ai connus récemment, votre éloignement me paroîtroit digne d'envie ; car, quoique je n'aie que dix-ſept ans, que je ne ſois ſortie du couvent que depuis ſix ſemaines, j'ai fait un ſi dégoûtant eſſai

essai de la société, que je ne désirerai jamais de me retrouver dans le grand monde. Mais, Madame, si vous voulez bien me le permettre, je vais vous instruire, autant que je la suis moi-même, de mon histoire infortunée, — infortunée, puis-je dire avec justice, n'ayant jamais eu le bonheur de recevoir une bénédiction paternelle, ni d'éprouver les doux soins d'une tendre mère, — une innocente, abandonnée même dans son berceau.

Je ne me rappelle rien d'antérieur à l'âge de cinq ans, où l'on me sépara d'une honnête villageoise qui avoit été ma nourrice : les pleurs que je versai en la quittant furent accompagnées des siennes, qui couloient encore avec plus d'abondance ; mais une femme qu'on avoit chargée de

moi, m'arracha à ſes embraſſemens, & me mit dans une chaiſe-de-poſte, qui nous conduiſit à une auberge où nous nous arrêtâmes pour dîner. Nous continuâmes notre voyage deux jours de plus, à la fin deſquels nous nous embarquâmes pour Calais; où nous ſéjournâmes un jour; de-là, nous nous rendîmes à *Abbeville*, où l'on me mit au couvent. — Le jour qu'on me remit entre les mains de l'Abbeſſe, il y avoit dans ſon parloir une jeune Angloiſe à-peu-près de mon âge, qui étoit ſur le point de prendre congé d'une aimable mère qui retournoit en Angleterre. Pour moi, j'étois ſi en colère de ce qu'on m'avoit ôté ma nourrice, que je me ſéparai de la femme qui m'avoit amenée avec une indifférence qui fut remarquée par la dame dont la fille ſe dé-

ſeſpéroit d'être obligée de la quitter. — *Julie*, mon amour, dit-elle d'une voix tremblante, regardez cette jeune perſonne, ce ſera pour vous une charmante compagne ; apprenez d'elle à avoir du courage ; je ſuis ſûre qu'elle quitte des parens affectionnés, cependant elle eſt réſignée ; en diſant cela elle joignit nos mains. En vérité, Madame, lui dis-je, ſi j'avois eu une maman à quitter, je ſerois auſſi affligée que *Miſs*, mais je n'en ai point ; je n'avois qu'une pauvre mère nourrice, & ils me l'ont ôtée ; auſſi à préſent ils peuvent me mettre où ils voudront. — La Comteſſe *de Melville*, c'étoit le nom de cette Dame, demanda à l'Abbeſſe quelle étoit ma famille ? Elle lui répondit que j'étois orpheline, que je m'appellois *Louiſe Villars*, & que je dépendois abſolument de

bontés de mon tuteur, qui avoit payé ma penſion pour huit ans d'avance. « J'ai peur, dit-elle, qu'elle ne ſente déjà, quoique jeune, le malheur d'être dépendante; mais elle trouvera toujours une amie en moi. » La Comteſſe applaudit à ce ſentiment généreux, & demanda que je fuſſe élevée avec *Julie*. J'ai ſu depuis que ces Dames avoient été dans le même couvent, & que leur ancienne amitié avoit toujours ſubſiſté, quoique l'une eût pris le voile, & que l'autre fût retournée dans ſon pays, où elle s'étoit mariée; elle étoit mère d'un fils & de *Julie*. Le père de ces enfans, par une notion mal entendue, craignant qu'ils ne fuſſent gâtés à la maiſon, inſiſta ſur ce qu'ils fuſſent envoyés dans des penſions; en conſéquence le fils fut placé à *Eton*. La

Comteſſe, malgré la diſtance, aima mieux confier ſa fille chérie à ſon amie, que de la mettre à une école publique de penſion, d'autant plus que, quoique madame de *Saint* (l'Abbeſſe) fût très-attachée à la religion catholique, elle étoit perſuadée que tous ceux qui ſervoient Dieu religieuſement, quoique leur culte différât, étoient auſſi sûrs de leur ſalut qu'elle-même.

La jeune *Julie*, en entendant que ſa mère demandoit que je fuſſe ſa compagne, paſſa ſes bras autour de mon col : non, dit-elle, elle ſera ma ſœur, & comme elle n'a point de maman, elle aura la mienne; ne voulez-vous pas bien, Madame? L'aimable Comteſſe nous prit dans ſes bras : oui, mes chers enfans, je ſerai mère de toutes deux; en vérité,

Louiſe, il faudroit qu'une ame fût bien dure, ſi ſa figure ne l'adouciſſoit pas. — Pendant qu'elle parloit, je m'étois emparée d'une de ſes mains, & je la remerciai autant que mon petit cœur plein de gratitude pût me le permettre.

Après s'être dit adieu bien des fois, la Comteſſe & *Julie* ſe ſéparèrent. Nous fûmes très-chagrines pendant quelque tems; mais à la fin notre douleur fut adoucie par le tems, & nous devînmes inſéparables; nous étudions, jouions & dormions enſemble. Avant mon arrivée au couvent on n'avoit ſeulement pas commencé de m'apprendre à lire; mais j'appris avec une facilité & une vîteſſe qui enchantoient madame de *Saint*, qui ne nous faiſoit pas ſentir ſa ſupériorité, mais nous traitoit

avec une tendresse vraiment maternelle.

Huit années s'écoulèrent avec une rapidité indicible ; la Comtesse, pendant ce tems-là, vint souvent voir sa famille. Exacte à sa promesse, elle m'honoroit d'une amitié d'autant plus flatteuse, qu'elle ne m'oublioit jamais dans les préfens qu'elle faisoit à *Julie*. A la fin de ces huit années, elle emmena *Julie* en Angleterre, pour voir son père. Notre douleur fut si vive en nous séparant, que la Comtesse demanda que j'accompagnasse *Julie*, promettant de nous ramener toutes les deux dans un mois. Je vous accorderois bien volontiers ce que vous demandez, dit madame de *Saint*, mais j'attends de jour en jour des nouvelles de ses amis ; si l'un d'eux arrivoit en son absence, com-

ment pourrois-je l'excuſer? La Comteſſe convint de la juſteſſe de ce raiſonnement, &, après avoir promis le prompt retour de *Julie*, nous nous dîmes adieu.

Ce que l'Abbeſſe avoit prévu arriva. La ſemaine ſuivante parut la même perſonne qui m'avoit amenée; on me fit venir au parloir, mais je n'avois aucun ſouvenir d'elle. — « Eh bien! *Louiſe*, me dit-elle, comment êtes-vous? vos amis ne vous oublient pas; j'apporte quatre années de penſion de plus, ils vous donnent de grandes preuves d'amitié, j'eſpère que vous les mériterez. » Comme mes notions d'amitié n'alloient pas au-delà des marques que je pouvois en recevoir de Lady *Melville*, je m'écriai: comment ſe porte ma chère maman? — & quand *Julie* reviendra-

t-elle? — Maman! *Miſs*, dit-elle en hésitant. Madame de *Saint* prit la parole, & lui apprit que j'appellois sœur une jeune demoiselle du couvent, dont la mère m'avoit permis de la nommer maman. Après cet éclaircissement, cette femme reprit son air de conséquence, observant que de jeunes personnes ne devoient pas être si prêtes à faire des questions, & qu'elles devoient attendre que leurs aînées leur disent ce qu'il étoit à propos qu'elles sçussent. « Croyez-moi, Madame, lui dis-je avec hauteur, si je vous eusses reconnue, je ne me serois pas donnée la peine de faire cette question; si ma *Julie* & sa mère étoient ici, je m'inquiéterois fort peu de ce qui se passe au-delà des murs du couvent. » Madame de *Saint* me donna un coup-d'œil de

désapprobation, & m'ordonna d'aller dans mon appartement. « Restez, miss, dit mistriss *Masters*, (c'étoit le nom de cette femme) gardez-vous de l'ingratitude, elle a fait souffrir cruellement votre famille. » En vérité, Madame, vous m'accusez injustement, je suis extrêmement reconnoissante de l'heureuse situation dont je jouis; mais vous devez m'excuser si je préfère des amis que je connois à ceux qui ne m'ont jamais honoré de leur présence. « Cela suffit, miss, répondit-elle, n'en parlons plus. Quel progrès avez-vous fait dans vos études? » Madame de *Saint* l'informa que je parlois parfaitement bien le François & l'Italien, que je touchois du clavecin, & dessinois passablement. Mistriss *Masters* eut l'air étonnée, surtout les deux derniers talens men-

tionnés lui parurent exiger plus de dépense que mon tuteur n'en vouloit faire. — Point du tout, dit l'Abbesse, nous l'enseignons nous-mêmes, & elle apprend avec une facilité qui rend nos leçons un plaisir; je lui ai trouvé le caractère le plus doux, & je suis très-fâchée qu'elle ait dit quelque chose qui vous ait déplu. La bonté avec laquelle parloit madame de *Saint* m'arracha ce que jamais l'insolence n'auroit obtenu; mes pleurs, retenues par l'orgueil, coulèrent en abondance, & je dis : « Dès que je me suis conduite de manière à exiger des excuses aux yeux d'une personne aussi judicieuse que madame de *Saint*, je suis convaincue que j'ai tort; pardonnez-moi, Madame, m'adressant à maîtris *Masters*, les bontés de cette

Dame & de quelques autres m'ont gâtée, mais je ferai mon poſſible pour apprendre à être plus humble. » Ma ſoumiſſion la dérida : « Je ne doute pas, dit-elle, qu'on ne vous faſſe un ſort agréable ſi vous le méritez. » Lorſqu'elle eut fini ſes arrangemens avec l'Abbeſſe, je fus très-contente de la voir partir. « Je ſuis très-fâchée, me dit madame de *Saint*, que vous ayez offenſé miſtriſs *Maſters*, elle peut croire qu'on ne vous inſtruit pas aſſez de vos devoirs, & penſe peut-être vous faire changer de couvent ; & en vérité, *Louiſe*, je ſerois affligée de me ſéparer de vous. » Ce peu de mots me fit rentrer à l'inſtant en moi-même ; l'idée de quitter mes véritables amis me peignit mon imprudence dans le jour le plus défavorable,

& je lui promis que ſi cette femme revenoit, je me conduirois avec la plus grande circonſpection.

La Comteſſe ramena ſa fille au tems preſcrit. *Julie* embraſſa l'Abbeſſe à la hâte, & courut à mon appartement pour me chercher. Après bien des careſſes mutuelles, je l'informai de la conduite de miſtriſs *Maſters* à mon égard. « En vérité, répondit la vive *Julie*, je n'ai pas été plus heureuſe que vous, car, de tous les mortels originaux, je ſuis sûre que mon père eſt le plus étrange; il a la goutte à un degré ſi violent, qu'elle ajoute encore à ſa mauſſaderie naturelle; lady *Melville* ſupporte tout avec la patience d'une ſainte, excepté lorſque ſa mauvaiſe humeur regarde mon frère ou moi. Mon frère, *Louiſe*, eſt le plus charmant garçon que j'aie

vu, il a quatre ans de plus que moi, & entre dans sa dix-septième année; mais je ne puis vous le décrire; que son portrait parle pour lui. En disant cela elle me montra une miniature de lord *Gray*, sur laquelle nous fixions nos observations lorsque madame de *Saint* entra. « *Julie*, dit-elle, à peine m'avez-vous demandé de mes nouvelles; l'empressement de voir votre amie vous a fait oublier toute espèce de complimens; comment aimez-vous le séjour d'Angleterre? » Réellement, Madame, je n'en sais rien, je n'y ai rien vu, à l'exception de ma famille; la goutte de mon papa retenoit maman à la maison, & il étoit de si mauvaise humeur, que si j'étois gaie, il disoit que j'étois un lutin, que le couvent même ne pouvoit corriger; si j'étois

ſérieuſe, il prétendoit que j'avois l'humeur boudeuſe des Nones qui ſoupirent après le monde, qu'elles n'ont quitté que dans un moment d'impatience. Mon frère, lord *Grey*, n'étoit pas plus heureux que moi; s'il liſoit, il étoit un pédant; — s'il étoit gai, un étourdi; — s'il étoit grave, mon père ne doutoit pas qu'il ne pensât à quel jeu il pourroit perdre ſon bien, car il ſavoit parfaitement qu'à *Oxford* on s'occupoit beaucoup plus de jeux de haſard & de billard que de littérature. Je ne ſais combien de tems *Julie* auroit continué, ſi madame de *Saint* ne l'eût interrompue en lui diſant gravement: « Songez que vous parlez de votre père, lady *Julie*. — Mais quel eſt ce portrait? » Mon frère, Madame, dit-elle en le lui préſentant; comme il commencera

ſes voyages dans trois ans, je ne doute pas que nous ne le voyions, & je ne veux pas que quelqu'un de la famille de *Louiſe* lui ſoit étranger; je lui ai apporté cette reſſemblance, afin qu'elle le connoiſſe auſſi-tôt qu'elle le verra. « Votre père a bien raiſon, répondit madame de *Saint*, en ſouriant, de dire que le couvent ne peut vous corriger; vous êtes toujours la même étourdie. »

Je paſſerai ſous ſilence trois années, pendant leſquelles il n'arriva rien de remarquable dans le couvent. Lady *Julie* s'attendoit tous les jours à ce qu'on vînt la chercher; pour moi, ma penſion étant payée pour quatre ans, je ſavois qu'il me reſtoit au moins une année ſans entendre parler de perſonne: ſi *Julie* fût reſtée, j'aurois été très-tranquille; mais la crainte

de la perdre m'affligeoit ſenſiblement.

Enfin le moment redouté arriva. La Comteſſe *de Melville* vint à *Abbeville*, accompagnée de ſon fils, qui devoit aller à Paris, mais qui avoit obtenu la permiſſion de s'arrêter en chemin pour voir ſa ſœur; lady *Melville* ſe propoſoit de retourner en Angleterre avec ſa fille dans trois ſemaines; pour n'être pas ſéparée de ſon fils, elle loua une maiſon pour ce tems. *Julie* quitta le couvent le lendemain de ſon arrivée; nous étions ſi affligées de nous ſéparer, que lady *Melville*, à force d'inſtances, obtint de madame de *Saint*, que les jours où elle ne pourroit venir avec *Julie* au couvent, je les paſſerois à ſon Hôtel.

Nous uſâmes amplement, lady *Julie* & moi, de cette permiſſion; nous ne

fûmes pas un moment sans être ensemble. A ma première visite lady *Melville* étoit sortie, & *Julie* me présenta son frère. « *Augustus*, dit-elle, recevez votre seconde sœur; quoique la dernière connue, qu'elle ne soit pas la dernière dans votre amitié. » Il me salua respectueusement, en disant : « Votre requête, *Julie*, est bien facile à accorder; tout ce que je demande, c'est que miss *Villars* daigne m'honorer de son amitié. » N'étant pas accoutumée de converser avec des hommes, je ne pus que balbutier : « Vous me faites honneur, Mylord, — & je restois en silence. » Lady *Melville* entra, & remarqua que j'avois l'air grave. « En voici la raison, Madame, dit *Julie* : elle est honteuse devant mon frère; je sais que moi-même, quand je fus en

Angleterre, après avoir passé des années sans voir d'autres hommes que nos vieux réjouis de prêtres qui disent la messe aux Nones, je n'osois regarder mon père en face, &, ajouta-t-elle, parlant à l'oreille de son frère, ses coups-d'œil noirs ne m'enhardissoient pas. » Paix, dit la Comtesse, je voudrois que *Louise* eût un peu de votre vivacité, elle s'affecte trop d'être forcée à se séparer d'une petite extravagante comme vous; mais, ma chère enfant, dit-elle en me regardant, il y a à croire que vos amis vous rappelleront bientôt auprès d'eux : si, à votre arrivée en Angleterre, les choses ne se passoient pas à votre satisfaction, vous trouverez réalisé dans lady *Melville* le tendre nom dont vous m'avez honorée précédemment. — Lord *Gray*,

qui étoit à une fenêtre avec *Julie*, vint nous joindre, & je ne pus remercier la Comteſſe que par un regard qui, s'il exprimoit ce qui ſe paſſoit dans mon ame, devoit être plein de la reconnoiſſance la plus reſpectueuſe. « Savez-vous, Madame, dit lord *Gray*, que vous poſſédez un tréſor ſans vous en douter; le portrait de miſs *Villars!* » c'eſt bien ſans m'en douter effectivement, Auguſtus. — Eh bien! Madame, quand vous retournerez à *Weſt-park*, jettez les yeux ſur cet inimitable portrait de l'eſpérance, & ſi vous ne convenez pas que j'ai raiſon, je me ſoumets à ne donner jamais davantage mon opinion en fait de reſſemblances. » En vérité, dit-elle, je m'en ſouviens actuellement, il ne peut pas en exiſter de plus frappante. Il faut abſolument

que *Julie* & *Louiſe* ſe donnent réciproquement leurs portraits avant notre départ; celui de *Louiſe*, *Julie*, vous rappellera combien l'air compoſé ſied bien à une jeune perſonne, & je me flatte que le vôtre fera ſouvenir à *Louiſe* qu'elle a une ſœur. »

Lady *Melville* nous conduiſit le même jour chez le Peintre, qui promit de finir en quinze jours nos miniatures. Comme il faiſoit beau, nous préférâmes à la voiture le plaiſir de marcher. A la porte de notre maiſon nous fûmes abordées par deux Gentilshommes Anglois, de la connoiſſance de la Comteſſe; ils lui témoignèrent le plus grand deſir de voir lord *Gray* avant ſon départ, & elle les engagea à entrer pour prendre le thé. « Auguſtus, dit lady *Melville*, je vous amène deux perſonnes que

vous ſerez bien-aiſe de voir, lord *Caſtlebrook* & M. *Danvers*. » Lord *Gray*, après leur avoir marqué combien cette rencontre lui étoit agréable, leur dit : — « Meſſieurs, permettez-moi de vous préſenter à mes ſœurs. » J'avois toujours, dit M. *Danvers*, entendu parler de lady *Melville* comme poſſédant l'humanité la plus extenſive; la renommée eſt juſte cette fois-ci, car il n'y a que le deſir de conſerver la paix parmi les hommes, qui ait pu la déterminer à enfouir auſſi long-tems dans un cloître deux pareilles divinités. » — Je vis que la rougeur qui me monta au viſage à ce compliment, réfléchiſſoit ſur les joues de *Julie*, & que la timidité dont elle ſe moquoit le matin s'étoit emparée d'elle le ſoir.

Ces Meſſieurs reſtèrent chez lady

Melville juſqu'au moment de mon retour au couvent. Quand cette dame ordonna qu'on tînt la voiture prête pour me reconduire, ils parurent très-ſurpris. Pardon, Madame, dit M. *Danvers*, eſt-ce que cette jeune Demoiſelle ne vous accompagnera pas en Angleterre? Non, dit-elle, ſes amis deſirent qu'elle reſte encore quelque tems en France.

Je ſortis peu après avec une des femmes de la Comteſſe & lord *Gray*, qui voulut m'accompagner juſqu'à la porte du couvent.

À peine le lendemain eus-je rendu mes devoirs à madame de *Saint*, qu'on vint m'avertir que le carroſſe m'attendoit. J'y montai avec empreſſement, & embraſſai *Julie* au bout d'un quart-d'heure. Lady *Melville* étoit un peu indiſpoſée; & avoit re-

commandé qu'on la laissât tranquille. Lord *Gray* & sa sœur déjeûnoient. Je ne sais, dit *Julie*, comment je pourrai vivre loin de vous dans ce pays de brouillards où nous allons, puisque dans celui-ci, où l'on respire un air si pur, je puis à peine exister en votre absence. » L'attachement, lui répondis-je, ma chère *Julie*, rend tous les climats agréables, vous aurez lady *Melville*; mais moi, que me reste-t-il, quand vous emportez, en vous en allant, tout ce qui pouvoit me rendre la vie désirable! « Vous êtes injuste, dit lord *Gray*, de réserver pour l'Angleterre ces tendres sentimens, conservez-en une petite portion pour le Continent, & ils vous seront payés avec intérêt. — » J'estimerai toujours, Mylord, tous ceux qui appartiennent à *Julie*, n'importe le

le pays qu'eux ou moi habiteront. » Heureux ; miſs *Villars*, ceux qui poſſèdent votre eſtime ; mais doublement fortunés ceux qui, comme *Julie*, peuvent ſe flatter d'avoir quelque part dans votre affection ! Lady *Melville* vint nous joindre, & l'on annonça lord *Caſtlebrook* & M. *Danvers*, qui paſsèrent la journée avec nous. Le premier étoit ſi ému lorſqu'il adreſſoit la parole à *Julie*, que nous nous en apperçûmes malgré notre inexpérience. Lorſque nous fûmes ſeules, j'en fis la remarque. « Cela eſt vrai, dit *Julie*, je l'ai obſervé, & je ſuis fort aiſe de ce qu'il a encore trois ans à voyager ; je ſerois fâchée de me trouver ſouvent avec un auſſi aimable homme, peut-être m'aviſerois-je de l'aimer ſérieuſement, tandis que, de ſon côté, il pourroit bien

arriver qu'il se fît un pur jeu de galanterie; mon frère m'a dit ce matin qu'il comptoit faire son tour d'Europe avec lui; pour M. *Danvers*, il est à la fin du sien : que pensez-vous de lui, *Louise?* car je suis sûre qu'il est très-occupé de vous; hier soir, quand vous fûtes partie, il demanda à maman votre nom, & de quelle famille vous étiez : elle lui répondit à la première question, mais pour la seconde, elle dit qu'elle n'avoit pas l'honneur de la connoître; c'est une aimable enfant, ajouta-t-elle, & je desirerois ardemment qu'on la rappellât en Angleterre, car *Julie* laissera son cœur au couvent. « Y a-t-il long-tems qu'elle est en France, dit M. *Danvers?* » Environ onze ans; elle en avoit cinq; *Julie* & elle ont été confiées le même jour à madame de *Saint*.

Il remercia poliment la Comteſſe des éclairciſſemens qu'elle vouloit bien lui donner. A préſent, *Louiſe*, croyez-vous qu'il n'avoit pas quelque raiſon pour faire toutes ces queſtions? — J'eſpère que non, lui répondis je, cet homme a un air d'aſſurance qui m'eſt déſagréable; d'ailleurs, me voyant avec vous, il peut imaginer que j'ai de la fortune; quand il ſaura le contraire, je ſuis bien sûre qu'il ne trouvera plus que je vaille la peine d'occuper ſes penſées.

Enfin, ma chère Dame, je me rendis tous les jours, pendant une quinzaine, chez lady *Melville*, & nos voyageurs Anglois n'en laiſsèrent pas paſſer un ſans lui faire viſite. Un matin je trouvai la Comteſſe & *Julie* ſeules. « *Louiſe*, dit-elle, je viens de recevoir une lettre qui vous regarde,

je penſe qu'il vaut autant que je vous en diſe le contenu devant *Julie ;* j'imagine que vous n'avez point de ſecret l'une pour l'autre : mais voilà la lettre ; elle étoit conçue à-peu-près en ces termes :

« Je ne ſais, Madame, comment m'excuſer de l'embarras que je vous cauſe ; mon ignorance abſolue relative à la famille de miſs *Villars*, plaidera pour moi ; votre intimité avec l'Abbeſſe me fait eſpérer que vous pourrez obtenir d'elle l'adreſſe de ſes parens ; je me rendrai chez eux pour leur demander la permiſſion de mettre ma fortune & ma perſonne aux pieds de l'aimable *Louiſe*. »

Eh bien ! *Louiſe*, dit la Comteſſe, qu'en penſez-vous ? vous pourriez convaincre miſtriſs *Maſters*, quand elle reviendra, que vous êtes pourvue

ſans avoir eu beſoin de ſon aſſiſtance; M. *Danvers* a une fortune conſidérable, & je crois qu'il n'y aura aucun inconvénient, quand vous la verrez, à lui faire part de cette propoſition avantageuſe.

« Croyez, Madame, que je ſens fortement ma malheureuſe dépendance; malgré cela je ne voudrois pas changer mon ſort, en payant d'ingratitude la généroſité de M. *Danvers*; car je crois connoître aſſez mon cœur, pour être ſûre que je ne puis l'eſtimer. Pardonnez ma hardieſſe, Madame, ſi j'oſe vous ſupplier de ne jamais mentionner cette affaire à miſtriſs *Maſters*, qui certainement ſaiſiroit avec empreſſement cette occaſion de ſe débarraſſer de moi. Quant à M. *Danvers*, lorſqu'il ſaura que perſonne, excepté vous, ne s'intéreſſe

à moi, au-delà de me donner le nécessaire, j'espère qu'il oubliera la petite prévention qu'il a en ma faveur. « Ne vous affligez pas, ma chère enfant, répondit-elle, dès que vous ne l'aimez pas, il n'en sera plus question ; je lui répondrai le mieux que je pourrai. — J'ai une autre proposition à vous faire. Comme mistriss *Masters* prétend que vous dépendez absolument de votre tuteur, je le débarrasserai de cette charge, & me croirai leur débitrice ; je prierai l'Abbesse d'en parler à mistriss *Masters*, car elle ne sait pas où leur rien adresser. En vérité, cette manière de payer tant d'années d'avance pour votre pension, a l'air mystérieuse ; il semble qu'ils craignent d'être connus s'ils paroissoient plus souvent, ou qu'ils tirassent sur leurs Banquiers. »

Ah! Madame, il y a une demi-heure que je n'aurois pas cru poſſible que lady *Melville* me comblât de plus de faveurs que je n'en avois reçu d'elle; mais comment pourrois-je vous remercier de ce dernier bienfait, de cette offre généreuſe? — En ne diſant mot, dit-elle, & vous joignant à moi pour deſirer l'arrivée prompte de miſtriſs *Maſters*, & qu'elle acquieſce à ma propoſition. Je n'ai pas vu madame de *Saint* aujourd'hui; je vais y aller, & lui parler de tout ceci. »

Lord *Gray* & ſon ami *Caſtlebrook* parurent peu de tems après; le premier avoit l'air occupé. Qu'avez-vous, Auguſtus, dit *Julie*? » Un grand mal de tête, répondit-il; mais cela paſſera peut être. L'air, dit lord *Caſtlebrook*, le diſſiperoit: voulez-vous que

nous faisions un tour de jardin? — « Je pense que cela me feroit beaucoup de bien, si ces Dames vouloient nous honorer de leur compagnie. » — Allons donc, dit *Julie*, nous acceptons, si vous nous promettez de revenir en bonne santé. Lord *Castlebrook* donna aussi-tôt la main à *Julie*, lord *Gray* me donna la sienne, & nous nous rendîmes dans un jardin délicieux attenant à la maison.

Je remarquai, en donnant la main à lord *Gray*, qu'il trembloit excessivement; *Julie* & son compagnon marchoient gaiement en avant. Hélas! Mylord, lui dis-je, j'ai peur que vous ne vous trouviez plus incommodé, je vais appeller *Julie*. — « Un moment, je vous en conjure, charmante miss *Villars*; pardonnez-moi, — pardonnez la précipitation avec la-

quelle je vous ſupplie de me dire ſi *Danvers* a été aſſez heureux pour obtenir votre approbation? » — « Il l'eſt bien plus, Mylord, dis-je avec confuſion, en ne l'obtenant pas; l'approbation d'une infortunée comme moi doit être bien peu de choſe pour qui que ce ſoit. »

« Mille graces, charmante *Louiſe*, je renais, je reſpire enfin! Je n'envierois pas à *Danvers* la poſſeſſion de l'univers entier, ſi je pouvois obtenir une petite part dans ces affections tendres & vives qui étincellent dans vos yeux; alors je ſerois *ſuprêmement* heureux. » N'en dites pas davantage, Mylord, répondis-je, en retirant ma main qu'il preſſoit de ſes lèvres, vous oubliez ce que vous me devez, & ce que vous vous devez à vous-même; ſi c'eſt-là l'eſpèce de galanterie que

j'ai ouï dire ſe pratiquer dans le grand monde, réſervez-la, je vous prie, pour en faire uſage auprès de quelqu'un qui ſera plus accoutumée que moi à entendre ce langage; ne croyez pas que les bontés dont me comble madame *de Melville* autoriſent ſon fils à ſe conduire d'une manière qui ne convient ni à ſon rang, ni au ſort dont il doit jouir un jour. » — « Cruelle *Louiſe*, que parlez-vous de bontés; j'avouerai à ma mère, à l'univers entier, l'affection inaltérable que je vous ai vouée. »

Lady *Julie*, qui avoit gagné le bout de l'allée, retournoit pour venir à nous : « Allons, Mylord, lui dis-je, hâtons-nous de rejoindre votre ſœur. » « Pardonnez-moi auparavant, dit-il, & ne me haïſſez pas. » — « Promettez-moi de ne plus m'offenſer, &

votre pardon eſt accordé. » « Accordez-moi ſeulement une grace, je vous promettrai tout ce que vous voudrez, & je tiendrai ma parole avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe. » — « Parlez, Mylord: » — « C'eſt de ne pas vous marier avant un an. » — « Je crois que je ne riſque rien à vous faire cette promeſſe, lui répondis-je en ſouriant, puiſque je dois reſter au moins ce tems-là au couvent. »

Nous joignîmes lord *Caſtlebrook* & *Julie*, & nous nous hâtâmes de retourner à la maiſon, l'heure du dîner approchant.

La Comteſſe rentra peu après, apportant nos miniatures. « Portez-les, mes chers enfans, dit-elle, juſqu'au moment où vous vous reverrez; je me flatte qu'il n'eſt pas éloigné. » Nous les paſsâmes au col l'une de

l'autre, non ſans ſoupirer à l'idée de notre ſéparation.

M. *Danvers* parut ; il cherchoit à me parler, ce que j'évitai avec grand ſoin.

Je fis ſigne à *Julie* que j'avois quelque choſe à lui dire. Au moment où j'allois prendre congé, elle dit à la Comteſſe : « Voudriez-vous, Madame, me permettre de coucher ce ſoir au couvent, je n'ai pas encore fait la moitié de mes adieux à quelques perſonnes pour leſquelles j'ai le plus grand reſpect. » — Volontiers, dit cette mère indulgente, revenez de bonne-heure avec *Louiſe* demain matin.

Auſſi-tôt que nous fûmes ſeules, j'ouvris mon cœur à *Julie*, & lui dis que j'étois déterminée à informer lady *Melville* de ce qui s'étoit paſſé entre

ſon fils & moi. « Eh bien! répondit-elle en riant, que voulez-vous qu'elle diſe à cela? je ſuis convaincue qu'elle ſeroit auſſi heureuſe de vous voir lady *Gray*, qu'*Auguſtus* lui-même; mais mon père eſt un étrange mortel; ainſi je vous conſeille de laiſſer paſſer cette année que vous lui avez accordée, il ne vous enlevera pas du couvent; ſi ma mère étoit inſtruite, elle croiroit peut-être, par un devoir mal-entendu, être obligée de le dire à mon père, qui ne manqueroit pas de rendre le pauvre garçon très-malheureux, pour s'être aviſé de faire un choix qu'il n'auroit pas autoriſé au travers de ſes lunettes.

Nous causâmes la meilleure partie de la nuit; & dès le matin nous nous rendîmes chez lady *Melville*. « *Louiſe*, dit-elle, j'ai ſuivi vos intentions, j'ai

rendu votre refus à M. *Danvers* le plus poliment poſſible ; mais j'ai peur que vous n'en ſoyez pas débarraſſée à ſi bon marché ; il ne peut pas croire que je ne connoiſſe pas vos amis, & il regarde ce que je lui dis à cet égard comme un prétexte dont je me ſers pour ne pas favoriſer ſes prétentions. »

« Quand je ſerai au couvent, Madame, après votre départ, l'abſence le guérira d'une paſſion ſi mal placée. » L'arrivée de lord *Gray* mit fin à cette converſation. « J'ai reçu ce matin des lettres de votre père, dit lady *Melville*, il vous croit à Paris, Auguſtus, & je penſe qu'il eſt tems que vous en preniez le chemin. » Mon père, ma chère Dame, oublie combien il eſt difficile de ſe ſéparer de ceux qu'on aime. En diſant cela il baiſoit la main de la Comteſſe. — « Il nous attend,

dit-elle, dans une ſemaine au plus tard, & vous lui déplairiez beaucoup ſi vous ne partiez pas avant nous; que penſez-vous du jour de demain? nous nous mettrons en chemin le lendemain. « Je ſuivrai vos volontés, Madame, dit *Auguſtus* en ſoupirant, il faut ſeulement que je prévienne lord *Caſtlebrook*; nous faiſons la route enſemble. »

Lord *Gray* partit le jour fixé; la veille, en me reconduiſant au couvent, il me ſalua reſpectueuſement: « Adieu miſs *Villars*, dit-il, honorez quelquefois de votre ſouvenir un homme à qui votre image ſera toujours préſente. » — « Adieu, Mylord, je vous ſouhaite toute ſorte de bonheur, lui dis-je, en ſonnant à la porte du couvent, qui me fut ouverte au moment même; il ſe jetta dans la

voiture, & retourna à la maiſon.

J'eus ſoin de me rendre plus tard le lendemain chez la Comteſſe, pour donner à ſon fils le tems de partir; il l'étoit effectivement une heure avant que j'arrivaſſe. *Julie* étoit ſeule, ſes yeux étoient encore remplis de larmes. « J'ai bien ſouffert aujourd'hui, dit-elle, mais ce ſera bien autre choſe demain : comment pourrai-je me réſoudre à me ſéparer de la ſœur de mon cœur? Le pauvre *Auguſtus* étoit bien affecté; l'incertitude de votre ſituation, la crainte de ne vous pas trouver libre à ſon retour, tout conſpire à le tourmenter : au nom du ciel, ma chère enfant, penſez à lui avec bonté, & ſi vous aimez la ſœur, ne haïſſez pas le frère, partagez votre amitié entr'eux. » Bon Dieu! dis-je en l'interrompant, eſt-il poſſible que

vous encouragiez la désobéissance & l'ingratitude? vous avouez vous-même l'incertitude de ma situation, & vous m'engagez à encourager lord *Gray* à se conduire de manière à aliéner à jamais l'affection de ses parens! Je suis honteuse pour vous, *Julie;* repoussez cette folie enfantine, & que les instances de votre frère, guidées par une passion de jeune homme, ne vous fassent pas oublier ce que vous devez à votre famille & à l'honneur »

« Injuste *Louise*, quand même les soupirs d'*Augustus* m'auroient engagé à m'écarter un peu de mon devoir, si vous étiez sa sœur, & moi *Louise*, n'en auriez-vous pas fait autant? J'ai été quelque tems témoin de son trouble, & lui ai arraché son secret, en lui promettant de le garder inviolablement, & de servir sa passion de

tout mon pouvoir, ce que j'exécuterai certainement. »

Nous paſsâmes la journée enſemble, &, dans les courtes abſences de lady *Melville*, *Julie* ne ceſſoit de plaider pour ſon frère; je ne voulus jamais lui promettre d'aimer ſon frère avec tendreſſe. « Mais, ma chère Dame, que tous les ſecrets de mon cœur vous ſoient découverts; je vous avouerai, continua *Louiſe* en rougiſſant, que ſi la fortune m'étoit favorable, je préférerois lord *Gray* à tous les humains; de plus, je l'aurois dit à *Julie*, ſi je n'euſſes craint que ſon extrême amitié pour ſon frère ne lui permît pas de lui cacher une choſe qu'elle auroit imaginé pouvoir contribuer à ſon repos. »

Le lendemain matin me ſépara de lady *Melville* & de *Julie*; le ſouvenir

de ce moment m'eſt encore pénible; nos voix, étouffées par nos ſoupirs, pouvoient à peine articuler : « adieu *Julie*, — adieu *Louiſe*. » La Comteſſe, toujours bonne, nous rappelloit que miſtriſs *Maſters* ne tarderoit pas d'arriver, & qu'alors elle ne doutoit pas qu'elle n'acceptât ſes offres, qu'alors nous pourrions vivre enſemble le reſte de nos jours : enfin, elles montèrent en voiture, je cachai mon viſage pour ne les pas voir partir. Les efforts de madame de *Saint*, pour me calmer, furent vains, il fallut laiſſer le cours libre à mes larmes.

Ma bonne amie arriva à bon port en Angleterre; elle m'écrivoit ſouvent, & lorſqu'elle parloit d'*Auguſtus*, c'étoit ſans aucune particularité, ſachant bien que l'Abbeſſe décachetoit les lettres de toutes les Penſionnaires.

Près de dix mois après leur départ on me demanda au parloir; j'obéis; &, à ma grande surprise, j'y trouvai mistris *Masters*, que je n'attendois au plutôt que dans deux mois. « Dieu de bonté! s'écria-t-elle en me voyant entrer, comme elle est grandie! c'est une femme formée! » Me souvenant combien je lui avois déplu à sa dernière visite, je l'abordai avec le plus grand respect, ce qui lui fit observer que mes manières étoient changées en bien, ainsi que ma personne; elle ajouta qu'il étoit en son pouvoir de me laisser trois ans de plus au couvent, ou de m'emmener avec elle en Angleterre; que comme j'avois l'air de savoir me conduire, elle croyoit qu'elle choisiroit le dernier parti. Madame de *Saint* lui fit part du desir que la Comtesse avoit de m'avoir avec

elle, ajoutant qu'elle partageroit également ſes ſoins entre ſa fille & moi.

« Je ne ſais que répondre, dit miſtriſs *Maſters*, mais j'en parlerai au tuteur de *Louiſe*, & s'il approuve la propoſition, nous en ferons part à cette Dame; pour vous, miſs *Villars*, tenez-vous prête à quitter le couvent demain matin, je viendrai vous prendre, & auſſi-tôt que je me ſerai repoſée, nous partirons pour l'Angleterre. Je ne pus répondre que par une révérence; mais auſſi-tôt qu'elle fut ſortie, mes pleurs ſe firent paſſage : Hélas! dis-je, où cette femme va-t-elle me mener? vous voyez, Madame, qu'il n'y a point d'eſpoir qu'elle me laiſſe vivre avec lady *Melville*; de plus, c'eſt à cauſe de l'amitié que vous me marquez qu'elle hâte notre départ : Dieu! dans quelle

ſecrette & horrible place me conduit-on! plût au ciel que je puſſe mourir pour lui échapper, & à celui qu'elle appelle mon tuteur, dont je ne me forme pas une meilleure idée que d'elle-même, que je ne puis ſouffrir. « Vous êtes injuſte, ma chère enfant, de penſer auſſi défavorablement de quelqu'un que vous ne connoiſſez pas, & d'en juger par les manières d'une femme mal née, dont le défaut d'éducation prouve qu'elle n'eſt qu'une ſervante. Penſez que le Tout-Puiſſant vous a placé ici dans vos premières années, & que vous y avez été heureuſe; qu'avez-vous fait pour douter de ſa protection? continuez à être vertueuſe, & vous n'avez rien à craindre. » — Le ſecret qu'ils mettent dans leur conduite, ma chère Dame, eſt ce qui m'allarme; pourquoi ne

jamais nommer ceux dont je dépends? Si leurs actions pouvoient supporter la lumière, je suis portée à croire qu'ils ne se cacheroient pas si soigneusement. »

Vous savez, ma chère *Louise*, que lady *Melville* sera toujours prête à vous donner un asyle; de plus, afin de calmer absolument vos craintes, si quelque chose vous empêchoit de profiter de son offre, revenez dans cette paisible habitation, vous n'y trouverez pas la grandeur, mais bien le contentement. A présent, ma chère *Louise*, préparez-vous à recevoir mistris *Masters*; elle ne doit pas s'appercevoir de la répugnance que vous avez à la suivre, cela ne pourroit que vous faire tort dans son opinion. Ici, tirant son porte-feuille, voilà, continua-t-elle, un billet de banque que j'ai reçu en

paiement : à tout évènement il vous mettra en état d'aller trouver la Comteſſe, ou de venir me joindre.

Il eſt inutile, ma chère Dame, que je vous entretienne des remercimens à l'Abbeſſe, & de mon affliction en la quittant. Miſtriſs *Maſters* fut exacte à l'heure donnée ; les larmes abondantes que je verſai en voyant fermer ſur moi la porte du couvent, étonnèrent ma conductrice, qui s'écria : Bon Dieu ! quelle ſurpriſe ! une fille de dix-ſept ans pleurer en ſortant d'une *Nonnerie !* vous regrettez ſûrement quelque choſe de plus engageant que la compagnie de ces femmes, & encore de vieilles femmes. « Oui, Madame, lui dis-je, piquée de la manière dont elle me traitoit, nous avions la paix, l'harmonie, & confiance les unes dans les autres. »

« Et

« Et vous n'en avez pas beaucoup en moi, j'imagine; après ce qu'on a fait pour vous, Miſs, une autre conduite répondroit beaucoup mieux à l'éducation qu'on vous a donnée; ſi vous vous en alliez avec votre lady *Melville*, je ſuis sûre que vous ne pleureriez pas. « J'ai l'honneur, Madame, répondis-je, de connoître parfaitement lady *Melville*, & quoique je vous doive mon entretien pendant tant d'années, je n'ai pas le même plaiſir à votre égard. » « Bien, bien; ſi c'eſt-là tout, nous nous connoîtrons davantage; mais ſéchez vos yeux, car nous ſommes preſque à la maiſon. » Miſtriſs *Maſters* demeuroit dans une des principales auberges de la ville; j'avois évité de mentionner mes ſorties du couvent, crainte de l'offenſer. Un bon dîner nous attendoit, &

miſtriſs *Maſters*, après avoir beaucoup mangé, & bu plus de vin qu'il ne convenoit à une femme, proteſta qu'elle étoit encore fatiguée, & que, ſi je l'excuſois, elle iroit faire ſa méridienne; je l'engageai à ne pas ſe gêner pour moi, & à me donner la permiſſion de faire un tour dans le jardin que je voyois des fenêtres. « Allez, enfant, dit-elle, je ne dormirai pas long-tems. » Je dirigeai mes pas vers le jardin; ſi je les euſſes laiſſé ſuivre leur inſtinct naturel, ils m'auroient ramenée au couvent.

Un boſquet terminoit l'allée où je me trouvai; je m'y aſſis pour réfléchir à ma ſituation, lorſque je fus interrompue en entendant quelqu'un marcher, &, à mon grand étonnement, je vis paroître M. *Danvers*.

« Suis-je aſſez heureux, dit-il,

pour jouir encore une fois du plaiſir de voir miſs *Villars* ! plaiſir ſans lequel j'étois déterminé à ne pas quitter la France ; ce moment me paye amplement dix mois paſſés à le rechercher. » « J'eſpérois, Monſieur, répondis-je, que ce que vous avoit dit lady *Melville* de mon défaut de naiſſance & de fortune, vous auroit guéri d'une paſſion auſſi mal placée, & dont l'objet ne peut vous donner en échange qu'un ſentiment de reconnoiſſance pour vos offres généreuſes. »

« Cruelle miſs *Villars*, répondit-il, ſans votre partialité pour lord *Gray*, vous me feriez juſtice, & j'oſe dire que vous la feriez à vous-même ; ma fortune eſt égale à la ſienne, & ma paſſion pour vous ne peut être égalée ; c'eſt elle qui m'a fait reſter pendant dix mois dans cette auberge,

où je savois que tous ceux qui venoient au couvent laissoient leurs chevaux, &, par ce moyen, j'avois l'espoir d'apprendre quelque chose sur votre famille, ou même de vous voir avant que vous quittassiez ce pays. « Croyez-moi, Monsieur, lui dis-je, mon amitié pour lady *Melville* & son aimable fille, est la seule cause de ce que vous appellez ma partialité pour son fils; d'ailleurs, quand je l'estimerois, je n'aurois de compte à en rendre à personne; mais comme celle qui est chargée de ma conduite ignore mes sorties du couvent, accordez-moi la grace de ne pas faire paroître devant elle que vous me connoissiez auparavant. » « Quelque dure, dit-il, que soit cette condition pour une personne qui a le bonheur d'avoir connu miss *Villars*, je m'y soumets;

j'ai eu soin hier de me faire présenter à votre gouvernante, c'est d'elle que j'ai appris qu'elle venoit chercher une jeune personne du nom de *Villars*, qui étoit au couvent depuis douze ans, & qui n'en étoit jamais sortie pendant ce laps de tems; j'ai jugé de-là qu'elle ne savoit pas vos visites à lady *Melville*; en conséquence j'ai gardé votre secret dans mon sein. »

Son air d'assurance me fit repentir d'être sortie de mon cloître pour voir *Julie*, parce que je me trouvois forcée d'avoir obligation à un homme que je ne pouvois estimer. Comme il finissoit de parler, je me levai pour retourner à la maison, le remerciant de ses intentions généreuses, & le priant en même-tems de cesser de poursuivre un objet qui ne pourroit jamais répondre à sa passion. »

[redacted]

vement la peine de ne pas pouvoir confier à perſonne ce qui ſe paſſoit dans mon ame ; mais j'aimai mieux éprouver cette contrainte, que de m'ouvrir à une femme que je ne pouvois pas regarder comme mon amie.

Elle ne me laiſſa pas long-tems dans ma rêverie ; tout en bâillant elle proteſta qu'elle étoit coupable de la plus grande impoliteſſe : je fus réellement aſſez vaine pour croire que ſes excuſes me regardoient ; mais je fus bientôt convaincue de mon erreur, car, ſe levant & ajuſtant ſon bonnet, elle continua ainſi : — Il faut que vous ſachiez, enfant, que notre hôteſſe me demanda hier ſoir la permiſſion de faire prendre le thé avec nous à un Gentilhomme Anglois ; comme on eſt toujours bien-aiſe de voir ſes compatriotes, j'acceptai avec empreſ-

ſement, & en verité je ne m'en repents pas, car c'eſt un homme très-agréable; il m'a promis de venir ce ſoir, & je ſerois bien fâchée d'avoir l'air aſſez mal élevée pour oublier mes engagemens. « Pardonnez-moi, Madame, lui dis-je très-déconcertée de les voir déjà ſi intimes, ſi je vous repréſente que, comme ce Monſieur vous eſt étranger, il ſeroit peut-être plus à propos de rompre votre engagement de ce ſoir, que de le tenir. « Bon! vous êtes une petite prude; mais il ſeroit ridicule de ſe fâcher contre vous, le tems vous apprendra à vivre. » « J'eſpère que je n'apprendrai jamais que ce qui pourra s'accorder avec la prudence & avec la dignité de mon ſexe. »

« Belle hiſtoire que la dignité, s'écria-t-elle, & elle commença à fre-

donner un air. J'ignore combien de tems elle auroit exercé ſa voix, ſi l'on n'eût pas annoncé M. *Danvers*. Mais, avant de vous rendre compte de cette entrevue, je veux vous donner quelqu'idée de la perſonne de miſtriſs *Maſters* : elle avoit l'air âgée de quarante-quatre ans, paroiſſoit avoir été aſſez belle, ſans cependant avoir eu rien d'agréable; peut-être auſſi que l'enluminure répandue ſur tout ſon viſage, & ſon extrême corpulence, qui lui ôtoit toute apparence de délicateſſe, me firent former un jugement haſardé.

Elle reçut M. *Danvers* comme s'il eût été une ancienne connoiſſance, & la ſoirée ſe paſſa très-gaiement entr'eux; pour moi je remerciai mon ignorance de ce qu'elle appelloit ſavoir-vivre; il eſt vrai qu'elle m'em-

pêcha de briller dans leur converſation, mais elle me ſauva le déſagrément de comprendre pluſieurs choſes incompatibles avec la modeſtie d'une femme, & avec le ſens qu'on accorde aux hommes; au moins je jugeai à leurs éclats de rire & leurs regards ſignificatifs, que c'étoit un échantillon de cette eſpèce d'eſprit qu'on déſigne ſous le nom de double-entendre. M. *Danvers*, dans le cours de la ſoirée, dit qu'il étoit obligé de retourner en Angleterre ſous peu de jours, & demanda la permiſſion de paſſer l'eau avec nous. Miſtriſs *Maſters*, qui ne paroiſſoit pas aimer à rien refuſer, lui accorda au même moment ſa demande; pour moi, je ne valois pas la peine d'être conſultée. Le jour ſuivant nous arrivâmes à Calais, & le lendemain j'eus le plaiſir de mettre

les pieds sur ma terre natale. Malgré ma longue absence & le peu de connoissance que mon jeune âge me permettoit d'avoir d'aucun pays quand je quittai le mien, je ne pus le voir sans une espèce de vénération agréable; chaque objet me faisoit plaisir, & , excepté mes compagnons de voyage, je remarquois sur tous les visages de ceux que je rencontrois, les traits de la bienveillance & de la vertu.

Mistriss *Masters* avoit déclaré formellement son aversion pour coucher avec personne, mais elle me permettoit d'être dans sa chambre. La nuit que nous passâmes à Douvres on ne put nous donner une chambre à deux lits; je me contentai, ne pouvant faire mieux, d'une chambre attenant celle de ma conductrice: pour elle, elle

étoit ſi enchantée des ſoins que lui donnoit M. *Danvers*, qu'elle oublioit le ſoin de ſe conduire décemment; ainſi il n'eſt pas étonnant qu'elle ne pensât pas à moi.

On convint de ſe lever de bonne-heure le lendemain, afin de pouvoir gagner Londres le même jour. Miſtriſs *Maſters* me dit qu'elle comptoit y ſéjourner un jour, & de-là ſe rendre dans le Nord de l'Angleterre : c'eſt-là, ajouta-t-elle, que je réſignerai ma charge. « Quoique je n'euſſes pas grande idée de mon tuteur, je penſois qu'il n'exiſtoit aucun individu qui ne fût préferable à elle. Pour *Danvers*, je commençai à le regarder comme ces hommes dont les caractères m'avoient frappée dans mes lectures, qui ſoudainement tranſportent la paſſion la plus violente d'un objet

à un autre, & je me regardai comme heureuse d'être débarrassée de ses importunités. En nous séparant le soir, mistriss *Masters* me pria de me tenir prête pour six heures au plus tard : nous ferons, ajouta-t-elle, seize milles avant le déjeûner, par ce moyen nous arriverons de bonne-heure dans la Capitale. »

En arrivant dans ma chambre je fermai ma porte au verrouil, & regardai par-tout avec soin; car, quoique je crusse que *Danvers* m'avoit abandonnée, je ne laissois pas de le craindre. Des réflexions qui n'étoient point agréables, s'emparèrent de moi au moment où je mis la tête sur l'oreiller, & m'empêchèrent de dormir; d'ailleurs, accoutumée à la plus profonde tranquillité, le bruit de l'auberge ne contribua pas peu à me tenir

éveillée ; je ne fermai les yeux qu'après avoir entendu ſonner deux heures. Je dormois profondément lorſque j'entendis la ſervante frapper à ma porte, pour m'avertir qu'il étoit tems de ſe mettre en route ; comme c'étoit dans le mois de Novembre, où les matinées ſont très-ſombres, elle m'apporta une lumière, en me recommandant de parler bas, parce qu'il y avoit dans la chambre voiſine une Dame très-malade : la perſonne qui eſt avec vous, ajouta-t-elle, m'a grondée de vous avoir fait lever ſi tard ; elle eſt prête, & eſt déjà deſcendue. »

Je me dépêchai le plus qu'il me fut poſſible, & me rendis dans le parloir. Le domeſtique de M. *Danvers* étoit à la porte : « Miſtriſs *Maſters* eſt dans la chaiſe, Miſs, me dit-il,

& mon maître eſt déjà monté à cheval. Je m'élançai dans la voiture, en demandant pardon à miſtriſs *Maſters* de l'avoir fait attendre ; elle étoit enveloppée dans une grande peliſſe, & paroiſſoit ou à moitié endormie, ou de très-mauvaiſe humeur ; comme elle ne fit point de réponſe à mes excuſes, je reſtai en ſilence juſqu'au moment où je fus tirée de ma rêverie, en entendant au loin une cloche ſonner cinq heures : Bon Dieu ! Madame, lui dis-je, je croyois que vous ne vouliez partir qu'à ſix heures, & il n'en eſt que cinq à préſent ; elle ne fit aucune réponſe ; une eſpèce d'horreur s'empara de moi : — Au nom du ciel, Madame, pardonnez-moi ſi je vous ai offenſée, & parlez-moi. En lui faiſant ces inſtances j'avois pris ſa main : il eſt impoſſible,

dit une voix qui me parut celle de *Danvers*, de garder le silence quand une aussi belle créature demande qu'on le rompe. A mon extrême confusion, je trouvai que *Danvers* étoit mon compagnon.

Fin du premier Volume.

LOUISE,

OU

LA CHAUMIÈRE

DANS LES MARAIS.

SECONDE ÉDITION.

LOUISE,

OU

LA CHAUMIERE DANS LES MARAIS;

PAR MISS....

Traduite de l'Anglois, à Londres.

SECONDE ÉDITION.

TOME SECOND.

A LONDRES,

Et ſe trouve à Paris,

Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Meſgrigny, rue des Poitevins, N°. 13.

M. DCC. LXXXVIII.

LOUISE,

OU

LA CHAUMIÈRE

DANS LES MARAIS.

LA ſurpriſe m'ôta pour quelques inſtans la faculté de m'exprimer; à la fin les larmes vinrent à mon ſecours, & je n'épargnai aucune eſpèce de prière pour l'engager à retourner ſur ſes pas. Mes inſtances furent vaines: il preſſoit continuellement le poſtillon pour le faire avancer. Quand je vis que la douceur ne réuſſiſſoit pas, je lui fis les reproches les plus amers, dans leſquels je n'épargnai pas Miſtriſs *Maſters*, que je regardois comme de moitié dans le complot. — Arrêtez,

dit-il, en ſouriant ; elle n'a aucune part dans toute cette affaire : j'ai pris ſa calèche & ſon mantelet, & je crois ſincèrement qu'elle n'eſt pas plus contente que vous de ce qui s'eſt paſſé ; mais j'eſpère, ma chère enfant, que le temps me procurera mon pardon, & qu'une vie entière d'aſſiduité & de tendreſſe effacera ma faute ; que j'obtiendrai même de ce cœur dur le retour de mon extrême affection. Je ne répondis rien, ſentant bien que ce ſeroit en pure perte, ainſi que d'eſſayer de me faire entendre par des cris, le chemin étant abſolument déſert.

Après deux heures & demie de route, ce déteſtable homme s'appercevant que j'étois très-affoiblie, me fit des excuſes de m'avoir menée ſi loin ſans arrêter, ajoutant que dans une demi-heure nous ſerions au

terme de notre voyage, & que nous trouverions une maiſon où je ſerois maîtreſſe abſolue.

A ces mots, tout eſpoir m'abandonna. Juſques-là j'avois imaginé que le jour commençant à paroître, nous pourrions rencontrer quelqu'un à qui je ferois connoître ma ſituation. Privée de ce que je regardois comme ma ſeule reſſource, la frayeur s'empara de moi, & je tombai ſans ſentiment au fond de la chaiſe. Je ne ſais combien de temps je reſtai dans cet état. *Danvers* jugea néceſſaire de baiſſer les glaces de la chaiſe, & de me ſupporter dans ſes bras. L'air me fit revenir. Il étoit ſi occupé des ſoins qu'il me donnoit, qu'il ne fit pas attention à deux hommes à cheval qui paſſoient. Regardant ce moment comme le ſeul qui me reſtoit pour

tenter ma délivrance, je fis uſage de toutes mes forces, & criai avec la plus grande violence. *Danvers*, qui ne s'attendoit pas à ces cris, croyant mes facultés épuiſées, ſe hâta de fermer les glaces, maudiſſant ſa tendreſſe, & ce qu'il appeloit mon feint évanouiſſement. Malgré ſes efforts pour m'en empêcher, je redoublai mes cris, & entendis un moment après une voix qui diſoit au poſtillon d'arrêter, & lui demandoit ce qui occaſionnoit les cris qu'il avoit entendus. *Danvers* baiſſa la glace, ordonnant, en jurant, au poſtillon d'avancer. Toutes ſes menaces n'empêchèrent pas l'étranger d'ordonner plus fortement au poſtillon d'arrêter; & comme je continuois à demander du ſecours & de la protection, il lui préſenta un piſtolet. *Danvers* alors perdit toute

patience, tira sur l'Etranger; mais heureusement le manqua. Je m'apperçus, dans le même moment, qu'il avoit encore un autre pistolet; & avec un courage dont je ne me croyois pas capable, je m'en saisis, & le jettai par la portière; ce qui augmenta tellement la rage de *Danvers*, que je suis convaincue que, s'il eût été en son pouvoir, il m'eût sacrifiée avec autant de plaisir qu'il en auroit eu à se défaire de celui qui travailloit à ma délivrance. Ce digne homme tenoit toujours son pistolet à la main, mais sans paroître vouloir en faire usage. J'imagine que cette marque d'humanité m'avoit pour objet, puisqu'étant enfermée dans la chaise, je courois autant de risque que *Danvers*. Celui-ci ordonna à son Domestique de lui donner ses armes, ce qu'il ne put

exécuter, ſon cheval ayant eu peur, & l'ayant jeté dans un foſſé. Ce miſérable *Danvers*, voyant qu'il ne pouvoit plus rien par la violence, aſſura à l'Etranger que j'étois ſa ſœur, que je m'étois enfuie avec ſon Valet-de-Chambre ; & que m'ayant pourſuivie juſqu'à *Douvres*, il avoit été aſſez heureux pour m'atteindre avant que je me fuſſe embarquée pour *Calais*. Je ne lui donnai pas le temps de pourſuivre, & profitant du peu de forces que m'avoit laiſſée cette ſcène d'horreur, je m'élançai de la voiture, & tombant ſur mes genoux, je ſuppliai l'Etranger de m'accorder ſa protection juſqu'à *Douvres*, où nous trouverions la Dame qui étoit chargée de moi, & qui devoit me conduire dans le Nord de l'Angleterre, où réſidoient mes amis. Je lui appris,

du mieux qu'il me fut possible, comment j'avois été trompée. L'Etranger ne me donna pas le temps de finir; il mit pied à-terre, & me releva; ensuite, s'adressant à *Danvers*, il lui dit qu'il alloit me conduire à *Douvres*; que si ce qu'il avoit avancé étoit vrai, il pouvoit se servir de son cheval, & nous accompagner, que pour lui il monteroit avec moi dans la chaise. *Danvers*, qui regarda cette offre comme une insulte, lui répondit : « — Vous pourrez payer cher la victoire que vous venez de remporter : donnez-moi votre nom, & le lieu de votre résidence, afin que je puisse vous remercier comme le mérite le service que vous m'avez rendu ». — Je n'ai point de demeure fixe, répliqua l'Etranger. Quant à mon nom, il vous est inutile de le savoir, par la

raiſon que je ne vous fournirai jamais l'occaſion de m'ôter la vie pour vous avoir empêché de commettre un acte de violence & d'injuſtice. Je remercie la providence de m'avoir fourni l'occaſion de préſerver l'innocence. Au reſte, je ne tire aucune gloire de votre défaite. Si j'étois aſſuré que la rencontre que vous paroiſſez deſirer tourneroit en ma faveur, croyez que, quoi que puiſſent dire de ma façon de penſer, à cet égard, les gens d'honneur de ce ſiècle, je ne me permettrois pas d'envoyer au Créateur une ame auſſi peu faite pour ſa préſence que la vôtre l'eſt dans ce moment. — Tout en parlant, il m'aidoit à monter en voiture, où il me ſuivit, ordonnant poſitivement au poſtillon de me reconduire où il m'avoit priſe, & à ſon Domeſtique

femme m'a nommé les Parens de Miſs *Villars*; mais nous ne devons pas nous en rapporter à elle ſeule. Voulez-vous m'accompagner chez Lord *Danford*? — Volontiers, répondit-il. Je vous prie auparavant, dit M. *Belmont*, d'excuſer notre abſence auprès de ces dames. La vue de *Marie* & de *Louiſe*, me rendroit incapable d'exécuter l'affaire pour laquelle je ſors. Ciel! de quelle nature peut être cette affaire? dit Lord *Melville*: rien qui doive vous allarmer ſur mon honneur; je vais ſeulement chercher la réponſe de Lord *Danford*: j'imagine que vous ne croyez pas que je veuille lever la main contre le frère de mon père, — quoiqu'il ſoit le plus grand miſérable qui ait jamais exiſté.

Lord *Melville* ayant prévenu les dames, ils partirent avec Miſtriſs *Maſters*,

Pendant le chemin, M. *Belmont* informa le jeune Lord de ce que Miſtriſs *Maſters* lui avoit dit, concernant *Louiſe*; il n'étoit pas encore ſorti de ſon étonnement, lorſqu'ils arrivèrent à la porte de Lord *Danford*, qu'on fut du temps à leur ouvrir, malgré les coups de marteaux répétés. A la fin un homme parut l'effroi peint ſur ſa figure. — Oh! Monſieur! — Milord.... Que lui eſt-il arrivé, dit M. *Belmont*?

Oh! Monſieur, il s'eſt tiré lui-même un coup de piſtolet! Dieu juſte, dit M. *Belmont*, ayez pitié de lui. — Mais appellez du ſecours, il n'eſt peut-être pas trop tard. — Il n'y a pas de reſſource, Monſieur, répondit le Domeſtique, il y a un quart-d'heure que nous avons entendu le coup; j'ai couru en haut, il étoit déjà mort: cette lettre étoit ſur ſa table. « Comme

elle s'adreſſoit à M. *Belmont*, il la mit dans ſa poche, ordonnant encore qu'on fût chercher du ſecours qui ſe trouva inutile, la balle ayant traverſé la tête. Ces Meſſieurs entrèrent dans un parloir : l'agitation où étoit M. *Belmont* lui ayant fait publier la lettre qu'il avoit reçue, Lord *Melville* l'en fit ſouvenir, eſpérant y trouver quelques ecclairciſſemens, M. *Belmont* l'ouvrit, & lut ce qui ſuit :

« Vous ne ſerez pas étonné de l'action dont je vais me rendre coupable quand vous apprendrez tous les crimes que j'ai commis. Il n'y a que Miſtriſs *Maſters* qui puiſſe vous en rendre compte. Faites-la arrêter, — elle a été mon principal Agent ; tout ce que je puis vous dire, c'eſt que la

fortune de Miſtriſs *Rivers* devoit vous appartenir à ſa mort. — *Louiſe* que j'ai eſſayé de ſéduire, eſt ma nièce, & votre fille. S'il étoit poſſible que des atrocités telles que les miennes, puſſent s'expier; les horreurs que j'ai éprouvées depuis nombre d'années, auroient eu cet effet; mais c'eſt en vain, je fuis les maux préſens, certain qu'il ne peut y avoir où je vais, de tortures plus cruelles que celles de ma conſcience.

DANFORD ».

Malheureux homme! dit M. *Belmont*, votre mort & votre vie ſont également affreuſes; puiſſe le Ciel vous être plus miſéricordieux que vous n'oſez l'eſpérer!

Terrible, en vérité, dit Lord *Melville*; mais mon cher Monſieur, quit-

tons cette ſcène d'horreur : votre épouse vous attends ; hâtez-vous de la rendre heureuſe, ainſi que ma chère *Louiſe*. La vue de deux perſonnes auſſi chéries, vous fera oublier Lord *Danford*.

Quoique j'aie la plus vive impatience, dit M. *Belmont*, de preſſer *Louiſe* contre mon cœur, en la béniſſant, il faut prendre les plus grandes précautions : cette nouvelle annoncée ſans ménagement, pourroit lui être fatale ; mais retournons à la maiſon, leur vue me calmera.

Il donna ſes ordres à un Domeſtique ; puis, s'adreſſant à Miſtriſs *Maſters*, il lui dit : « vous mériteriez d'être abandonnée à la ſévérité de la loi ; mais en conſidération de ce que vous avez découvert la vérité, & par pitié pour mon Oncle, ſur les crimes

duquel je veux jetter un voile ; vous êtes libre, je veux vous donner le temps du repentir : rendez-vous tous les ſix mois chez mon Intendant, en Ville, il vous donnera une ſomme ſuffiſante pour vous mettre au deſſus du beſoin : ne me répondez pas, & que je ne vous voie jamais ».

« Ces arrangemens terminés, ces Meſſieurs rejoignirent les dames qui les attendoient depuis quelque temps. L'émotion de leur ame étoit viſible ſur leur figure. Qu'avez-vous, mon cher Henri, dit Miſtriſs *Belmont* ? j'étois ſûre que vous ne pourriez aller chez Lord *Danford* ſans éprouver la plus grande peine. Au nom du Ciel ! ne le voyez pas davantage ; qui ſait quels complots ſon ame atroce peut avoir en réſerve ».

Ne craignez rien, *Marie*, le mal-

heureux! ſes complots ſont finis : avant que nous euſſions gagné ſa maiſon, il avoit terminé ſa vie, en découvrant auparavant la vérité concernant *Louiſe* & vous.

Pendant ce diſcours, les yeux de M. *Belmont* ſe jettoient alternativement ſur *Marie* & ſur *Louiſe*. Il fut frappé de la reſſemblance exacte des traits de la dernière, avec ceux de ſon épouſe, — & brûloit d'impatience de leur faire partager ſon bonheur.

Miſtriſs *Belmont* reçut en ſilence la nouvelle de la mort de Lord *Danford*. Ses yeux expreſſifs ſe levoient vers le Ciel, & ſembloient implorer pour lui la miſéricorde qu'il avoit négligé de demander pour lui-même.

Dites-moi, je vous en conjure, dit *Louiſe* d'une voix tremblante, appartenois-je à *Danford*; oui, répon-

dit M. *Belmont*, qui eut beſoin de faire uſage de toute ſa fermeté, pour répondre à cette queſtion. Votre père étoit ſon proche parent.

« Ciel miſéricordieux! dit *Louiſe*, une queſtion de plus, & j'ai fini. A peine put-elle articuler.... qui étoit ma mère » ?

Un Ange ſouffrant, qui oubliera ſes chagrins en recouvrant une pareille Fille... Parlez, dit Miſtriſs *Belmont*, qui juſqu'à ce moment avoit écouté avec la plus profonde attention : après les viciſſitudes que nous avons éprouvées récemment, pouvez-vous douter de notre courage?

Exercez-le donc, *Marie*. — Un bonheur vous attend, — un bonheur bien au deſſus de vos eſpérances les plus étendues... — *Louiſe* eſt... — Votre fille! — Mon enfant! — l'en-

s'appercevant que j'avois pleuré, me conseilla de me défaire de ces vapeurs mélancoliques ; car, ajouta-t-elle, Lord *Danford* est tellement ennemi de la tristesse, que s'il se surprend seulement en disposition de réfléchir, il dissipe ses idées dans le même instant par la société & le vin. — Hélas ! répondis-je, il viendra un temps où ces deux ressources ne lui seront d'aucune utilité. Enfant ! s'écria-t-elle en m'interrompant, faites-moi grace de ces beaux sentimens religieux ! nous sommes tous aussi bons que nous le pouvons !

Au bout de quatre jours de route, nous arrivâmes au Château de *Danford*. Il m'est impossible de décrire l'agitation que j'éprouvai au moment où l'on entra dans l'avenue : le respect, le devoir, l'affection, la peur, s'em-

paroient de moi tour-à-tour. M'étant perſuadée fortement, d'après la manière dont m'avoit parlé Miſtriſs *Maſters*, que Lord *Danford* étoit mon père ; la vue d'une fille abſente depuis ſi long-temps, me diſois-je en moi-même, réveillera dans ſon ſein la nature qui y dort depuis tant d'années, & j'oublierai ce ſecret pénible dans ſes bras.

Eſpoir vain & flatteur ! combien d'heures déſagréables tu fais paſſer en les adouciſſant par d'agréables perſpectives, qui rarement ſe réaliſent !

Nous arrivâmes à la porte, qui s'ouvrit au même inſtant. J'eus beſoin d'avoir recours au flacon de ſel de Miſtriſs *Maſters*, pour me donner la force de la ſuivre dans la maiſon où je ne fus pas plutôt entrée, que je m'apperçus qu'elle y étoit de quelque

conséquence, par les égards que lui marquoient les Domestiques. « — Où est Milord, dit-elle ? fait-il que je suis arrivée ? — Non, Madame, lui répondit un des gens ; mais je vais l'en avertir. — Non, non, je veux le surprendre ». — Elle me fit une légère excuse de me laisser seule, & ordonna qu'on me conduisît dans le parloir.

Je restai seule une heure. A la fin, Mistris *Masters* vint me dire de la suivre. Nous traversâmes une file considérable d'appartemens somptueux avant d'arriver à celui où étoit Lord *Danford*. Voilà Miss *Villars*, Milord, dit Mistris *Masters*. Ses yeux n'eurent pas plutôt rencontré les miens qu'il tressaillit, changea de couleur, & les détourna promptement comme d'un objet qui lui étoit désagréable.

Permettez, Milord, dis-je, (en

fléchiſſant le genou) de vous remercier des bontés que vous avez depuis tant d'années pour une fille infortunée, qui, quoiqu'elle ne puiſſe pas trouver de mots pour exprimer ſa reconnoiſſance, la prouvera par ſes actions. Je me flatte que vous n'aurez jamais de raiſon de vous repentir de votre généroſité ».

« Levez-vous, dit-il, enfant ». — La pâleur qui avoit couvert ſon viſage, en m'appercevant, fit place à la rougeur la plus vive «. — Vous ne me devez point de remercîmens ; & je ne puis, dans ce moment, vous recevoir comme je le devrois ».

Le Comte étoit bel homme, & paroiſſoit entre 50 & 60 ans. Il avoit l'air très-noble, & l'œil ſi perçant, que, quand il me fixoit, je ne pouvois me défendre d'être embarraſſée, craignant

qu'il n'apperçût quelque défaut en moi. Sa confuſion égaloit la mienne, & trois jours ſe paſsèrent avant que nos regards puſſent ſe rencontrer avec aſſurance.

Combien le trouble viſible du Comte, en voyant la preuve innocente d'une faute expiée depuis long-temps, me paroiſſoit aimable ! mais en même temps il étoit pénible pour mon ame ſenſible de penſer qu'un père me regardoit de l'œil du repentir.

Au bout de quelques jours, la gravité de Lord *Danford*, & ma timidité diſparurent : je m'appliquai à étudier ſes goûts avec la plus grande aſſiduité. Je mis en uſage, pour l'amuſer, tous les petits talents que je poſſédois ; je chantois, lui liſois, & jouois du clavecin une demi-heure l'après-

dîné, moment qu'il avoit choisi pendant qu'il se reposoit sur un sopha. Je m'apperçus bientôt qu'il me regardoit, non-seulement avec amitié, mais même avec affection : quoique me trouvant heureuse d'avoir autant gagné sur l'esprit de Lord *Danford*, je ne pouvois m'empêcher de souffrir de quelques petites familiarités qui se passoient entre lui & Mistriss *Masters*; & qui me firent juger que sa conduite n'étoit pas aussi irréprochable que je l'avois cru d'abord.

Un jour, après souper, il me dit : « Eh bien *Louise*, ton petit cœur a-t-il pardonné à *Danvers* ? Ne rougissez pas; *Masters* m'a tout dit : s'il m'avoit fait des propositions avant que je vous eusse vue, j'aurois promptement accepté son offre; mais à présent je pense que vous devez être la maîtresse de

votre ſort ». — Tout en parlant il m'avoit pris la main, & je le remerciai, en portant la ſienne à mes lèvres : — « Petite enchantereſſe, continua-t-il, j'étois déterminé à vous haïr, mais vous m'avez forcé à paſſer d'une extrémité à l'autre ».

Je lui marquai le deſir que j'avois de faire part de mon bonheur actuel à Madame de *Saint*, & à la Comteſſe de *Melville*. Le Comte de *Danford* m'apprit que Lord *Melville* étoit à *Bath*, que lui-même comptoit y aller dans quelques ſemaines, que je l'y accompagnerois, & que je ſurprendrois agréablement mes amis. Comme mon parti étoit pris de regarder ce qu'il deſiroit comme une loi pour moi, je me ſoumis, & obtins ſa permiſſion d'écrire ſeulement à Madame de *Saint*; mais je n'ai jamais reçu de réponſe.

Un jour un Domeſtique lui apporta une lettre ; en regardant l'adreſſe, il devint pâle ; ſes mains trembloient, & il fut quelque temps ſans pouvoir l'ouvrir. Je ne ſais s'il s'apperçut du changement qui ſe faiſoit en lui ; mais il m'ordonna de me retirer, & de retourner dans une demi-heure.

Quand je revins, il me dit : « j'ai reçu une lettre déſagréable, *Louiſe*, en ce qu'elle me forcera à vous éloigner pour quelque temps : mais vous n'irez pas loin, & votre abſence ne ſera pas longue, j'en ſouffrirois trop. *Maſters* partira la première pour tout préparer. Je vous conduirai moi-même dans votre retraite, qui n'eſt qu'à ſix milles de diſtance ; &, comme un avare, je volerai tous les jours ſur le temps pour viſiter mon tréſor ».

Je

Je lui demandai quand il désiroit que je partisse : « Il n'y a rien de pressé, répondit-il ; je crois que nous n'avons rien à craindre cette semaine ; j'attends quelques jeunes étourdis ; & c'est par compassion pour eux que je veux leur cacher une aussi dangereuse créature que vous ».

Si ce compliment m'eût été fait par toute autre personne que Lord *Danford*, il m'auroit déplu ; mais persuadée que je le devois à l'amitié naissante d'un père, qui peut-être un jour me reconnoîtroit sans rougir, mon amour-propre fut flatté ; & le changement subit que mon apparence avoit produit dans le Comte, en changeant son aversion en affection, me fit presque croire que je la méritois.

Mistriss *Masters* reçut, avec un

dégoût apparent, la nouvelle de son départ. Elle n'osa rien dire; mais ses regards indiquoient, que si elle se fût permis de parler, ce n'auroit pas été de la manière la plus douce.

Nos adieux furent courts. Milord devoit me conduire auprès d'elle au bout de trois jours. Je ne l'avois pas encore vu aussi gai qu'après qu'elle fut partie; & le jour se passa avec toutes les apparences du plaisir de son côté, & du mien avec le plus grand désir de plaire.

Les jours suivans furent également agréables. Vingt fois au moins j'étudiai le mouvement de ses lèvres, m'attendant à tout instant qu'il s'avoueroit pour mon père, & qu'il me découvriroit un secret qui devoit lui être pénible à garder.

Hélas! avec quelle amertume mon

eſpoir fut-il déçu quand, après le dîné, il ſe repoſa à l'ordinaire ſur le ſopha, & je me mis au clavecin : — « N'en jouez pas ajourd'hui, *Louiſe*, dit-il ; votre voix eſt plus mélodieuſe que l'inſtrument : aſſeyez-vous à côté de moi ; faites-moi entendre cette voix, & en retour je vous dirai un ſecret ; mais, auparavant, dites-moi ſi vous pouvez oublier la négligence avec laquelle vous avez été traitée pendant tant d'années ; une négligence que rien, pas même le ſacrifice de toute ma fortune, ne pourroit expier ». — Je ne le laiſſai pas continuer : n'affligez pas mon ame, lui dis-je, Milord, par cette condeſcendance ; c'eſt à moi à paſſer ma vie à tâcher de détruire toutes les traces de la mauvaiſe opinion que vous vous étiez formé de moi. Aſſez heureuſe pour obtenir

votre approbation, je ne me souviens de rien que de vos bontés, & combien peu j'en suis digne.

— « Charmante créature! laissez-moi sceller mon pardon, en pressant contre mon cœur le seul objet qui lui ait fait éprouver une sensation délicieuse; sentiment qui lui étoit étranger depuis bien des années. Oui, *Louise*, depuis votre naissance jusqu'au moment de votre arrivée, je n'ai connu aucun plaisir, il renaît dans mon ame, & je le réaliserai entre tes bras.... ». En disant cela, il m'embrassa avec une ardeur qui fut si loin de me plaire, que mon cœur, qui, le moment d'avant, s'étoit, pour ainsi dire, élancé pour rencontrer le sien, se renferma dans mon sein; je fus couverte de confusion, & très-alarmée.

— « Qu'avez-vous, ma chère enfant,

me dit-il, s'appercevant que je tremblois : vous repentez-vous d'avoir pardonné » ? - Non, Milord ; & tombant à genoux, je continuai ainſi : « Dites-moi, je vous ſupplie, qui je dois pardonner, & découvrez-moi le ſecret promis ? Diſſipez, je vous en conjure, les nuages qui m'environnent ».

- « Qui vous devez pardonner ! répéta-t-il, en me preſſant encore dans ſes bras ; votre amant ! celui dont le cœur, la vie & la fortune ſont à vous ».

- « Ciel ! mon amant ! répétai-je, en héſitant & quittant mon humble poſture ; que voulez-vous dire, Milord » ?

- « Je veux dire, répondit-il, que vous avez été trop long-temps dépendante, & que dorénavant vous ſerez la maîtreſſe de ma fortune : je ne

demande qu'à vivre de vos ſourires, & à repoſer ſur votre ſein ». — Il eſſaya encore de me prendre dans ſes bras; mais j'évitai ſes embraſſemens. « Pourquoi, lui dis-je, Milord, me forcer à oublier les obligations que je vous ai, & à vous déclarer que je mépriſe également votre fortune & les moyens infâmes par leſquels vous voudriez me la faire obtenir ».

Mon agitation étoit ſi grande, que je ne ſais ce qu'il répondit : il me reprit dans ſes bras, &, malgré mes cris, eſſaya de prendre des libertés auxquelles je ne peux penſer ſans rougir.

— « Arrêtez, Milord, lui dis-je (en me ſaiſiſſant d'une paire de ciſeaux), à moins que vous ne vouliez ajouter ma mort à vos autres crimes; car je ſuis décidée à m'ôter plutôt la vie

que de devenir la malheureuse que vous voudriez faire de moi ».

Je ne sais s'il douta de mon courage ; mais il continua son infâme poursuite. Dans ce moment d'horreur, je levai ma main pour me frapper le sein : il se hâta de m'en empêcher, en passant ses bras autour de mon col, & reçut le coup que je destinois pour moi-même. Comme il saignoit beaucoup, il fut obligé de me dégager, quoiqu'en jurant que je ne lui échapperois pas. — « Vous n'échapperez pas non plus, lui dis-je, à la vengeance de ce pouvoir suprême qui a conduit ma main ce soir. Sortez, Milord, de ce délire ; si l'honneur & la vertu ne peuvent rien sur vous, qu'au moins notre intime parenté vous retienne ».

— « Parenté ! répéta-t-il, en deve-

nant pâle comme la mort. Quelle eſt la malheureuſe qui peut vous avoir fait ce conte? Mais ſortez, & redoutez ma vengeance ». En diſant cela, il me jetta la clef de la porte, que je ne m'étois pas apperçue plutôt être fermée à double tour.

Je quittai la chambre à l'inſtant, & l'entendis ſonner avec violence; vraiſemblablement pour faire panſer ſa bleſſure.

Quoique ma terreur fût extrême, la peur d'être expoſée à de nouvelles inſultes, me détermina à quitter la maiſon le plus ſecrètement poſſible, avant qu'il eût le temps de ſe remettre aſſez pour pouvoir m'en empêcher.

Je deſcendis dans le jardin par un eſcalier dérobé, & ſortis par une porte de derrière qui donnoit ſur le grand-chemin, en me recommandant

de prendre ſon cheval en main, & de ſuivre la chaiſe. Nous laiſsâmes *Danvers* frappant du pied de rage.

Mon premier ſoin fut de rêmercier l'Etranger, autant que mon trouble put me le permettre. Pour lui, l'air occupé profondément, les yeux fixés ſur mon viſage, il me regardoit fixement avec toutes les marques de l'extrême douleur, ſans me faire de réponſe. Craignant qu'il ne fût incommodé, je le tirai de ſa rêverie, en lui demandant comment il ſe trouvoit. « Parfaitement bien, dit-il; mon abſence a été occaſionnée par votre extrême reſſemblance avec un Ange, qui n'a fait que peu de temps l'ornement de ce monde. Le Ciel, voyant qu'elle poſſédoit plus de perfections qu'il n'appartient à l'humaine nature, la rappela dans ſon pays

natal ». — Pendant qu'il parloit, une larme s'échappa, malgré ſes efforts pour la retenir.

Il me demanda enſuite mon nom, quelle étoit ma famille, & dans quelle partie de l'Angleterre je devois me rendre. Je l'informai auſſi brièvement que je le pus, que j'étois orpheline, que j'avois paſſé la plus grande partie de ma vie en France, & que, pour la première fois, j'allois joindre mon Tuteur. Je fus interrompue par le poſtillon, qui nous dit que les chevaux étant trop fatigués pour aller juſqu'à *Douvres*, il demandoit la permiſſion de les changer dans une Auberge qui n'étoit qu'à un quart de mille. L'Etranger y ayant conſenti, nous gagnâmes cette maiſon. En deſcendant de la chaiſe, je me trouvai hors d'état de marcher, & tombai

ſans connoiſſance. Mon généreux protecteur me fit ſaigner, & mettre au lit. Il me dit qu'il iroit ſeul à *Douvres* trouver la perſonne que j'y avois laiſſée, qu'il l'informeroit de ce qui m'étoit arrivé, me l'ameneroit, & viendroit me faire ſes adieux.

Mais, hélas! il étoit décidé que je ne le reverrois plus. Quelque grande que fût l'obligation que je lui avois, je ſentois qu'un pouvoir plus fort m'attachoit à lui : peut-être étoit-ce l'extrême ſenſibilité que j'avois remarquée en lui qui ſympatiſoit avec la mienne, & ſembloit même la ſurpaſſer. Il me parut avoir 40 ans. Au reſte, ſes chagrins pouvoient le faire paroître plus âgé qu'il ne l'étoit effectivement.

Miſtriſs *Maſters* arriva peu de temps après le départ de mon libé-

rateur : elle se plaignoit amèrement de son favori ; mais je crois sincèrement que sa plus grande faute, à ses yeux, étoit son inconstance à son égard. « Vouloir me faire sa dupe, dit-elle, y a-t-il rien de si insolent ? Si j'étois vieille ou laide, je pourrois lui pardonner. J'ai été assez folle pour lui dire le nom de votre Tuteur ; je crains qu'il ne vienne nous tourmenter jusques chez lui ».

Sachant bien qu'il étoit inutile de lui reprocher son imprudence, je me contentai de lui demander où étoit l'homme généreux à qui j'avois tant d'obligations. — Où il est ! dit-elle, il a poursuivi sa route. Je crois que nous n'avons déjà que trop eu de la compagnie des hommes ; j'aurai grand soin dorénavant de n'en laisser aucun nous approcher. Il auroit voulu vous

dire adieu ; mais je l'ai prié de s'en diſpenſer, & m'en ſuis débarraſſée de mon mieux.

Dieu miſéricordieux ! eſt-ce ainſi qu'on reconnoît les obligations dans ce pays ? Plût au Ciel que je n'euſſe jamais quitté le lieu paiſible où j'ai paſſé mes premiers ans, puiſque, quelque courte que ſoit mon exiſtence dans le monde, j'ai déjà été forcée de marquer des égards à l'homme que je déteſtois le plus, & à traiter avec ingratitude celui à qui je dois plus que la vie.

Si vous m'aviez dit Miſs, répondit-elle, que vous aviez des raiſons de haïr M. *Danvers*, tout cela ne ſeroit pas arrivé.

Vous avez raiſon, Madame ; mais votre manque de confiance en moi doit m'excuſer. Vous avez inſtruit M.

Danvers du nom de mon Tuteur, & vous m'avez refuſé toute eſpèce d'éclairciſſement. Je ne ſais ſi elle étoit honteuſe de ſon imprudence, mais elle ne me fit aucune réponſe.

Le jour d'après nous gagnâmes *Londres*, où nous ne fîmes aucun ſéjour, ce qui me fit juger qu'elle n'avoit parlé de s'y arrêter une nuit que par complaiſance pour *Danvers*, dans le temps qu'il avoit part à ſes bonnes graces.

Quand nous eûmes quitté la Capitale, elle devint plus communicative: elle m'apprit que mon Tuteur étoit le Comte de *Danford*; elle ajouta, qu'ayant été aſſez bête pour dire ſon nom à *Danvers*, qui ne manqueroit pas de s'adreſſer à lui, elle croyoit qu'il valoit mieux que nous lui fiſſions part de ce qui s'étoit paſſé, que de le

lui laiſſer apprendre par une autre voie. Comme elle étoit de meilleure humeur qu'à l'ordinaire, je me gardai bien de lui laiſſer entrevoir que je ſentois que cette précaution ne regardoit que ſes intérêts : mais je profitai du moment pour la conjurer de me dire ſi je n'avois pas quelques proches parens à qui je pût rendre mes devoirs. Votre mère, dit-elle, eſt morte en vous donnant le jour. Lord *Danford* eſt le plus proche parent que vous ayez ; mais gardez-vous bien de lui laiſſer appercevoir que vous en êtes inſtruite ; cela ne vous ſerviroit de rien, & je ſerois perdue s'il ſavoit que j'ai abuſé de ſa confiance.

Je la remerciai, & lui promit le ſecret le plus inviolable. Mon cœur étoit oppreſſé ; je retins cependant mes larmes juſqu'au moment où je

me trouvai seule. Alors me jettant à genoux : « Dieu tout-puissant ! dis-je, protégez une innocente infortunée que son parent rougit d'avouer ; c'est sûrement une raison cachée qui fait prendre tant de précautions pour ensevelir ce secret ! Hélas ! je savois que j'étois un enfant de douleur ; je ne vois que trop que j'en suis un de honte. Ma malheureuse mère a payé cher sa faute : si elle m'eût été conservée, nous aurions fui ce monde impitoyable, pour nous retirer dans quelque solitude, où l'enfant qui a fait découvrir sa foiblesse, auroit, par sa tendresse & son respect, adouci la fin de ses jours, & les lui auroit fait passer en paix ».

Le Domestique de l'Auberge étant venu me dire que la chaise attendoit, je fus rejoindre Mistris *Masters*, qui,

quand nous nous verrons ; j'attends ce moment impatiemment ».

Signé JULIE.

P. S. Comme vous n'avez pas donné l'adreſſe de votre habitation, la chaiſe ſera à la principale Auberge de *Kendale*, le premier Mars.

Je ſuis contente de votre aimable amie, dit Miſtriſs *Rivers* ; mais l'amour perſonnel élève en mon ame le deſir que vous fuſſiez abſolument à moi. — « Hélas ! après m'avoir communiqué ce deſir, ma chère Dame, répondit *Louiſe*, puis-je jamais vous quitter ; vous à qui je dois mon exiſtence ! Non, Lady *Melville* eſt généreuſe ; & quand elle ſaura combien ma ſituation eſt heureuſe, elle ne

voudra pas m'affliger en me la faisant changer ».

Je ne souffrirai pas, dit Mistriss *Rivers*, que, pour une considération qui m'est personnelle, vous restiez emprisonnée au milieu de ces montagnes désertes. Croyez-moi, mon enfant, votre voyage ne pourra que vous être utile : l'amitié de Lady *Melville*, pour vous, l'engagera à pénétrer le secret de votre naissance, qui, quand il sera découvert, servira peut-être à éclaircir le nuage qui obscurcit toujours le mérite modeste, quand il n'est pas accompagné de la fortune. Si ce que je vous prédis arrive, votre bon cœur m'est garant que je prendrois une précaution inutile, en vous recommandant de ne me pas oublier. Je suis sûre que, de temps à autre, vous vous rappellerez le *Cottage*, & celle

dont le ſein ſent pour vous une tendreſſe preſque maternelle. Pour remplir les ſoins que ce ſentiment me preſcrit, *Marie* ira à *Kendale* pour acheter les choſes néceſſaires pour vous habiller le mieux que nous pourrons. Elle vous accompagnera au temps preſcrit pour joindre vos amis.

Les remercîmens de *Louiſe* furent mieux exprimés dans ſes yeux que par ſes paroles. Mais comme je ne doute point que toutes les perſonnes du beau ſexe qui me liront n'aient éprouvé la ſatisfaction de voir des yeux où la gratitude brille au travers des pleurs, je me garderai d'eſſayer de décrire ce qui eſt fait ſeulement pour être ſenti. Mais dans le cas où quelques-unes des belles auxquelles je m'adreſſe n'auroient jamais joui des tranſports de la reconnoiſſance d'une

ame ſenſible, je les conjure de ſe hâter de faire quelqu'acte de bienfaiſance; la ſatisfaction qui leur en reſtera embellira plus leur teint que le lait de roſes, ou le *bloom* de Circaſſie.

Marie remplit la promeſſe de ſa maîtreſſe, & revint le lendemain de *Kendale*, avec tout ce qui étoit néceſſaire pour l'habillement. Comme il n'y avoit dans cette Ville ni Couturière ni Marchandes de Modes, ces Dames furent obligées d'en faire les fonctions. Mais en vérité la Nature l'avoit ornée ſi abondamment, qu'elle pouvoit ſe paſſer du ſecours de l'art & de la mode; un ſimple chapeau de paille ſeyoit auſſi bien à *Louiſe* qu'un ballon ou un chapeau parachûte ſur la tête en toilette d'une belle moderne.

Le jour arriva qui ſépara nos deux amies dans le temps où leurs ames, unies par leurs rapports, avoient formé des liens aſſez forts pour rendre la ſéparation pénible. A la fin, elles ſoupirèrent leurs adieux, & *Louiſe*, d'un pas lent, regardant ſans ceſſe derrière elle, perdit de vue le *Cottage* hoſpitalier.

Marie interrompit ſa rêverie, en obſervant qu'elle craignoit qu'elle ne fût fatiguée avant d'arriver à *Kendale*. Non, ma chère Miſtriſs *Bennet*, répondit-elle; vous oubliez combien j'ai marché la nuit que vous m'avez accueillie. Si je retournois chez Miſtriſs *Rivers*, le chemin pourroit me paroître long; mais à préſent il me ſemble que je m'éloigne trop vîte.

Elles arrivèrent à bon port au lieu de leur deſtination, où le vieux jar-

dinier, qui étoit à cheval, & chargé de leurs porte-manteaux, les avoit devancées.

Pouvez-vous m'informer, Madame, dit *Marie* à l'Hôteſſe, s'il n'y a pas ici un carroſſe appartenant à Lady *Melville*?

Le Comte & ſa ſœur ſont arrivés hier ſoir, Madame, répondit-elle; j'imagine que vous êtes la Dame qu'ils attendent; permettez-moi de vous conduire dans le parloir où vous êtes deſirée avec impatience.

L'Hôteſſe leur ayant montré le chemin; l'inſtant d'après vit nos deux jeunes amies dans les bras l'une de l'autre. Leurs tranſports furent ſi grands, que *Louiſe* ne fit pas attention à *Auguſtus*, qui étoit devenu Lord *Melville*. Elle avoua ſa faute, & donna pour excuſe qu'elle ne s'atten-

doit pas à les trouver, & que la Comteſſe l'auroit aſſez honorée en lui envoyant ſeulement ſa voiture.

Comment pouviez-vous, ma chère Miſſ *Villars*, dit-il, imaginer que ma mère ſouffriroit que vous voyagiez ſeule ſi loin, pendant que ſon fils & ſa fille ſont ſi fières d'être chargés de vous conduire ? Etes-vous aſſez diſpoſée à oublier vos amis pour croire qu'ils vous négligeroient à ce point-là ?

Je me rappellerai toujours les bontés de Lady *Melville*, & vos politeſſes, Milord ; mais permettez-moi de préſenter mon amie à Lady *Julie* : c'eſt à elle & à une autre Dame que j'ai tant d'obligations : elles m'ont preſque fait oublier mes malheurs ; & ſans le deſir de ſavoir des nouvelles de Lady *Melville* & de ma chère *Julie*, je n'aurois

pas pensé à changer ma tranquille situation.

Faites-nous grace de votre présentation, dit *Julie*; pendant que vous faisiez vos complimens, je prouvois l'avantage d'avoir reçu une éducation françoise; &, me présentant moi-même, je lui ai dit combien je lui étois obligée, combien je l'aimois; tout cela en moins de temps que vous en avez employé à rougir & à faire vos remercîmens. A l'égard de cette Dâme (prenant *Marie* par la main,) j'ai droit à une petite part dans son affection, vous ayant donné de bon cœur un tiers dans celle de ma mère; ce retour tiendra l'équilibre. « Ma chère Lady, répondit *Marie*, ce n'est pas à moi que les remercîmens sont dûs, mais à mon aimable Maîtresse à qui je ferai les vôtres ».

Quoique

Quoique les perſonnes qui compoſoient notre petite ſociété ſe pluſſent réciproquement, auſſi-tôt après le dîner *Marie* rappela à *Louiſe* que le chemin qu'elle avoit à faire étoit long, que le vieux homme qui l'accompagnoit marchoit lentement, & qu'en conſéquence il falloit qu'elle ſe déterminât à faire ſes adieux.

Permettez-moi, Madame, de vous conduire, dit Lord *Melville* à *Marie*; la chaiſe s'arrêtera où vous voudrez, à quelque diſtance de votre habitation, ſi cela vous eſt plus agréable; mais au moins *Louiſe* aura la ſatisfaction de ſavoir que vous ſerez arrivée chez vous en ſûreté.

Malgré les difficultés que fit *Marie*, nos jeunes amies la forcèrent à accepter l'offre obligeante du Lord *Melville*, qui l'accompagna juſqu'au

Cottage du vieux homme, où, après qu'elle lui eut renouvelé ſes remercîmens, il lui dit adieu.

Ce ne fut pas ſans plaiſir que *Julie* ſe trouva ſeule avec *Louiſe;* elle deſiroit d'être informée plus particulièrement de tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur ſéparation, & de dépoſer dans ſon ſein une confidence réciproque.

« Il y a environ ſix mois, ma chère *Louiſe*, dit-elle, que mon père ſe trouva plus mal. La goutte paroiſſoit vouloir ſe fixer dans ſon eſtomac. Tant pour l'amuſement que pour le changement d'air, nous viſitâmes pluſieurs endroits où l'on prend les eaux; &, en dernier lieu, nous nous arrêtâmes à *Bath;* ce fut-là où nous reçûmes une lettre de Madame de *Saint*, qui nous mandoit votre

ſortie du Couvent, & les inquiétudes qu'elle avoit ſur votre compte. Comme j'avois promis à *Auguſtus* de l'inſtruire de tout ce que j'apprendrois de relatif à vous, je lui fis part de cette déſagréable nouvelle. Le retour de la poſte apporta de ſes lettres à mon père, dans leſquelles il demandoit inſtamment la permiſſion de revenir en Angleterre ; j'imagine que, comme un vrai Chevalier errant, c'étoit dans le deſſein de chercher ſa maîtreſſe. Au lieu de la permiſſion attendue, mon père lui conſeilla de ſe rendre à *Spa*, & ma mère lui écrivit qu'elle deſiroit qu'il nous y attendît.

Les ordres les plus ſtricts furent laiſſés dans la maiſon de ville pour nous faire paſſer, avec toute la diligence poſſible, les lettres qui pour-

roient y arriver pour nous, dans l'eſpérance d'en recevoir des vôtres de jour à autre. *Auguſtus* arriva trois jours après nous à *Spa*; mais ſi pâle, ſi triſte, que ma mère commença à craindre autant pour lui que pour mon père. Lord *Caſtlebrooke* l'accompagna à *Spa*. Vous ſavez qu'il m'avoit marqué quelques attentions à *Abbeville*; & ſes voyages ne parurent pas lui avoir fait oublier ſon premier penchant. Je ne ſais ſi ce fut à raiſon de ſon attachement pour mon frère, ou parce qu'étant naturellement humaine, je craignis de le réduire au même état où étoit *Auguſtus*; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que je l'écoutai avec complaiſance; ce qu'ayant interprèté en ſa faveur, un jour, en mon abſence, il fit ſes propoſitions à Lord & à Lady *Melville*, &

obtint leur consentement pour que je reçusse ses soins. Quelques jours après, le moment que nous redoutions arriva; la goutte s'empara de l'estomac du Comte, & me priva d'un père. Quoique Lord *Melville* fût naturellement sévère, & qu'il n'eût pas autant d'indulgence que bien d'autres parens pour les petites fautes de la jeunesse, il avoit, malgré cela, un excellent cœur; & les regrets que lui donne ma mère ne sont pas feints. Nous étions dans cet état de tristesse quand nous reçûmes votre lettre : en pleurant sur vos malheurs, nous oubliâmes presque les nôtres. Quoique persuadée que vous étiez en sûreté, je crois qu'*Augustus* eut bien de la peine à résister au desir de prendre la poste pour l'Angleterre, où nous ne sommes arrivées que depuis

huit jours ; c'eſt-à-dire, auſſi-tôt que Lady *Melville* fut en état de voyager : elle n'eſt à préſent qu'à 140 milles de nous, dans ſa Terre de *Nottinghamshire* ».

— « Quoiqu'heureuſe & fière, ma chère *Julie*, de votre partialité pour moi, & de celle de Lady *Melville*, je ſuis fâchée, dit *Louiſe*, d'entendre que Lord *Melville* ſe rappelle ce que je me flattois être oublié : votre lettre même me l'avoit fait eſpérer. Ne m'y diſiez-vous pas que vous ne me parleriez plus en ſa faveur ? J'en ai conclu qu'il avoit fait un choix plus digne de lui, & que vous vous repentiez de votre première imprudence : mais je ne veux plus rien cacher à Lady *Melville* ; je lui découvrirai tout, & me retirerai dans mon *Cottage* chéri, juſqu'à ce que Lord

Melville ait, en prenant un plus noble parti, rendu juſtice à ſa famille & à lui-même ».

« Avez-vous fini? dit *Julie*, en riant, que je vous réponde méthodiquement. Premièrement, vous prétendez que vous êtes fâchée que mon frère continue de vous aimer : pardonnez-moi ſi je ne vous crois pas tout-à-fait. Secondement, je vous ai promis de ne plus plaider pour *Auguſtus*; nous ſommes d'accord ſur ce point : il ſeroit joli qu'un auſſi beau garçon qu'*Auguſtus*, avec 14,000 liv. ſterling de rente, ne pût plaider pour lui-même, & qu'il eût beſoin de mon ſecours. Troiſièmement, vous voulez informer de tout Lady *Melville*. Eh bien, ma chère enfant, *Auguſtus* a l'avantage ſur vous, car il lui a tout conté; & vous ſavez que celui qui dit

le premier ſon hiſtoire a toujours raiſon. Enfin, je penſe qu'il vaut beaucoup mieux que vous traitiez mon frère avec bonté, & que (les formes ordinaires remplies) vous deveniez ma ſœur le plutôt poſſible; c'eſt le ſeul moyen d'ôter l'eſpoir à *Danvers*, & d'empêcher qu'il ne cherche querelle à *Auguſtus*. A l'égard de Lord *Danford*, s'il oſe former quelqu'oppoſition, la loi le forcera à vous faire juſtice ».

« Et quand tout le monde y conſentiroit, pardonnez ma fierté, *Julie*, je ne voudrai jamais mettre dans les bras de l'homme que j'eſtime une fille inconnue & ſans fortune ».

« Très-bien, dit *Julie*; je ſavois que vous & moi ne ſerions jamais d'accord ſur cette matière; ainſi il faut que je vous abandonne à de meilleures têtes que la mienne ».

à l'Etre ſuprême qui m'avoit toujours protégée : je commençai ma courſe fatigante.

Il faiſoit un beau clair de lune : tout étoit de la plus grande ſérénité, excepté en paſſant entre les buiſſons où le cris des hiboux interrompoit le calme de la nuit, & faiſoit avancer mes pas tremblans.

Je fis quelques milles avant que la peur me permît de penſer à rien. Je ne ſavois où j'allois : je n'avois d'autre habillement que celui que j'avois ſur moi, qui, heureuſement, ſe trouvoit être un habit de voyage, étant montée à cheval le matin avec Lord *Danford*. Je me rappellai, avec ſatisfaction, que je ne manquois pas d'argent, ayant dans ma poche un billet de banque de 50 liv. ſterling, que m'avoit donnée Madame de *Saint*, & 10 guinées qui

me restoient de l'argent dont m'avoit fait présent Lord *Danford*, pour m'habiller à l'Angloise.

Pendant quelques heures, j'évitai avec soin les maisons, craignant d'être poursuivie, & forcée à retourner. Mais à la fin l'extrême fatigue me détermina à entrer dans le premier *Cottage* que je rencontrerois, & à demander le chemin d'une Ville où je pourrois trouver une voiture pour gagner *Landres*, où je comptois me rendre chez Lady *Melvile*.

Mais, hélas ! j'étois déjà dans les Marais : c'étoit en vain que je cherchois à distinguer une lumière qui pût diriger mes pas. Je fus à différentes reprises sur le point de tomber de fatigue & de froid. Et quand j'eus gagné cette petite habitation, si votre humanité ne vous eût pas portée à me

recevoir, je suis convaincue que, quelques instans plus tard, je serois morte de froid.

Louise pleura, & reçut les remercîmens de *Mistris Rivers*. Vous ne croyez plus, j'imagine, dit-elle, que ce méchant homme soit votre père. Quelque vérité fatale est cachée sous ce voile secret? mais ce seroit déshonorer la nature humaine de penser qu'elle pût produire un pareil monstre, si, comme les apparences l'indiquoient, il vous appartenoit de si près. Il est beaucoup plus probable que vous êtes réellement une orpheline, qu'il est chargé de votre fortune, qu'il craint de s'en dessaisir, & que ce que vous a dit *Masters* n'étoit que pour prévenir les questions.

Je serois absolument de votre avis, dit *Louise*, si l'homme qu'il éprouve

au seul nom de parenté n'avoit confirmé mon terrible soupçon.

Terrible en vérité, dit Mistriss *Rivers*; mais éloignez cette idée : il faut écrire à Lady *Melville*, lui faire part de vos malheurs : elle pourra vous aider à faire expliquer ce mystère par Lord *Danford*. En attendant vous êtes en sûreté dans ce *Cottage*, & vous y posséderez toutes mes affections. — Quel bien cette apparence de mal a produit ! Aurois-je pu imaginer que je bénirois, comme je le fais dans cet instant, le moment où j'étois égarée dans ces Marais, & prête à y périr; mais le trésor que j'y ai trouvé me fait oublier les peines que j'ai eues.

Louise, suivant l'avis de son amie, écrivit à Lady *Melville* tout ce qui lui étoit arrivé depuis sa sortie du Couvent; l'informant en même temps

qu'elle n'étoit plus au pouvoir du Comte. « Si je pouvois, ajoutoit-t-elle, diſſiper la mélancolie de ma bienfaitrice, & percer le voile obſcur qui m'environe, je ſerois parfaitement heureuſe ».

Quoique *Louiſe* fît mention de ſa nouvelle amie, elle ne la nomma pas, celle-ci l'en ayant priée, afin que, ſi M. *Rivers* vivoit encore, aucune trace ne pût lui faire juger qu'elle exiſtoit.

Si la fortune d'*Henri*, dit Miſtriſs *Rivers*, peut être recouvrée, ou bien ſi l'amitié dont m'honoroit Miſtriſs *Rivers* l'avoit engagée à me mettre ſur ſon teſtament, il y a plus de droits que moi; contente de ce que j'ai, je ne veux pas lui rappeler une créature auſſi infortunée. J'ai encore une autre raiſon, *Louiſe*, continua-t-elle;

pour n'être pas nommée. Lady *Melville* croiroit peut-être devoir, par honnêteté, venir vous chercher elle-même : or, je vous avoue que la compagnie, excepté celle des personnes dont les infortunes réclament mon humanité, me prive d'une portion du temps que je désire employer autrement.

On envoya la lettre pour la mettre à la poste à *Kendale*, où l'on donnoit une adresse pour y faire parvenir la réponse.

Six semaines passèrent sans en recevoir ; la septième enfin apporta la lettre suivante :

« COMMENT, ma chère *Louise*, votre long silence m'a fait souffrir : votre lettre dissipe mes inquiétudes ; mais

que j'ai été peinée en lisant les détails de ce que vous avez éprouvé ! Quelles bénédictions sont dues à la personne que vous appellez votre bienfaitrice ! Si l'obligation que nous lui avons pouvoit se reconnoître par des richesses, nous ne serions pas coupables d'ingratitude : mais si l'extrême reconnoissance peut seule payer cette dette, *Louise* & sa *Julie* étudieront toute leur vie les moyens de l'acquitter.

« Vous serez étonnée, sans doute, de nous savoir à *Spa*. Il y a environ deux mois que nous y accompagnâmes mon père, que nous avons eu le malheur d'y perdre. *Augustus* vint nous joindre huit jours avant sa mort : & le père, dont nous redoutions la sévérité pendant sa vie, nous a laissé, par la tendresse qu'il nous a marquée

dans ſes derniers momens, une raiſon éternelle de le regretter. Nous ſerons en Angleterre preſqu'auſſi-tôt que cette lettre. Lady *Melville* vous demande avec empreſſement : à cet effet, elle enverra ſa voiture vous prendre à *Kendale*. Si la Dame à qui vous devez tant vouloit nous faire la grace de vous accompagner, l'obligation ſeroit double.

» Elle eſt triſte ; notre maiſon n'eſt pas celle de la joie. Lady *Melville* ſympatiſera avec elle, & *Louiſe* & ſa *Julie* la forceront à donner à leurs jeunes cœurs une portion de ſon chagrin, qui ſera moindre, en étant partagé.

» Comme je vous ai offenſée, en plaidant la cauſe de votre amant, je vous promets que cela ne m'arrivera plus. Je vous en dirai la raiſon

Louiſe n'attendit pas une ſeconde permiſſion pour ſe retirer; elle ſe hâta de ſe rendre dans ſa chambre. — « Pourquoi ma cruelle étoile, dit-elle, me force-t-elle à refuſer l'aimable Lord *Melville* ? Pourquoi nous ſommes-nous connus ? Mon cœur déjà affligé n'avoit pas beſoin de cette augmentation de maux; car ſi j'acceptois ſon offre généreuſe, peut-être le temps diſſiperoit le charme qui, dans ce moment, aveugle ſes ſens. Sentant mon infériorité, il faut me ſoumettre à être contente, ſans jouir de ſon affection; mais je ne pourrois jamais ſoutenir d'en être haïe ».

Telles étoient les réflexions de *Louiſe*, lorſque tout-à-coup elle ſe détermina à faire part de ſa ſituation à Miſtriſs *Rivers*, à demander des

conſeils à cette bonne amie, & à les ſuivre fidellement. Elle écrivit au moment même ; & lorſqu'elle eut fini, elle ſentit que ſon cœur battoit plus aiſément : elle fut rejoindre ſes amies, après s'être compoſée de ſon mieux.

La troiſième poſte lui apporta la lettre ſuivante :

MA CHÈRE ENFANT,

« Par les doux liens de l'affection, cimentés par l'infortune, tu es à moi, *Louiſe* ; tu me tiens lieu de celle que mes peines privèrent de la vie avant qu'elle pût ſentir les tendres étreintes des bras d'une mère ; avant que la larme maternelle, ou le ſouvenir toujours actif, aient pu me retracer en elle les traits chéris de ſon père. En me ſoumettant à la providence, je ne

puis me refuſer à l'attente impatiente du moment de notre réunion, & je vénère ce pouvoir qui n'erre jamais, qui, dans ſa ſageſſe, a retiré de ce monde de misère mon enfant dénué de ſecours. Abſorbé dans la douleur, perdue pour le monde, comment aurois-je pu la guider au milieu des dangers de cette vie ! Vous ſeule, *Louiſe*, m'avez forcée à étendre l'intérêt au-delà des murs de mon *Cottage*; votre bonheur occupe mes penſées, & des heures dévouées auparavant à la contemplation. Votre jeuneſſe, votre inexpérience, ont beſoin d'un guide. Où pourriez-vous en trouver un plus sûr que dans le bonheur qui vous recherche ? Je ſais que vous aimez Lord *Melville*. Pourquoi vous rendez-vous volontairement malheureuſe en le refuſant ? Pourquoi planter

des épines dans le sein de Lady *Melville*, & de votre amie *Julie* ? Je sais que vous avez une haute idée des bontés qu'on a pour vous : est-ce là un retour honnête pour celles que vous avez reçues de cette aimable famille ? Un moment de réflexion dissipera vos scrupules : en contribuant à leur bonheur, vous faites le vôtre.

« Je ne doute point que Lady *Melville* ne force votre Tuteur à faire connoître votre extraction. Si, dans cette découverte, quelque circonstance vous paroissoit pénible, je vous conjure de dissiper promptement votre affliction, en pensant qu'il n'y a pas de bonheur parfait. C'est offenser le Très-Haut que de se dépiter contre ce qui ne peut s'éviter. Ne recevez pas ses faveurs avec un cœur ingrat.

Pardonnez-moi, ma chère *Louiſe*; je me flatte que vous n'aurez pas beſoin de cet avis; mais je veux vous précautionner contre ce qui peut arriver de pire. Dans Lady *Melville* vous trouverez une mère; en moi, une amie ſympatiſante, & un ami plus tendre encore dans Lord *Melville*. Je vous parle avec franchiſe, ſentant que votre bien-être eſt eſſentiel à la tranquillité de mon ame. J'ai eu tant de difficultés à l'y établir! Si vous n'étiez pas épris l'un de l'autre, je ſerois la dernière à vous preſſer d'entrer dans un état dont la félicité conſiſte dans l'union des ames: l'éclat des richeſſes trompe, & l'on eſt trop promptement raſſaſié des plaiſirs qu'elles donnent, pour qu'ils puiſſent durer. Cette chimère s'évanouit vîte; & l'ame qui avoit compté ſur un

bonheur ſi peu fondé, eſt obligée d'en chercher un autre. Quand Lord *Melville* n'auroit point de fortune, il eſt jeune, ſenſible, & d'une belle figure; mais ce qui eſt bien ſupérieur à ces avantages, il eſt vertueux, & vous aime paſſionnément: vous partagez ſes ſentimens. Dans une telle poſition, quand vous n'auriez tous deux que les moyens néceſſaires d'exiſter, je ſerois la première à vous conſeiller de faire ſuivre du don de votre main le choix de votre cœur. Banniſſez donc, mon aimable enfant, ce géant d'orgueil; il franchit d'une enjambée le bonheur qui, ſe voyant ainſi laiſſé en arrière, jettera un regard où ſe peindra le deſir impuiſſant, & pouſſera un ſoupir qui n'aboutira à rien.

« Je vous ai dit franchement mon

opinion, ma chère enfant; peut-être même trop franchement; mais mon cœur conduit ma plume, & le bonheur futur de *Louiſe* me paroît la lueur de contentement qui manque à derniers jours de

MARIE RIVERS ».

Louiſe lut avec délices la lettre de ſon amie, tant à raiſon de l'avis qu'elle lui donnoit, que par amitié pour elle. Son cœur étoit diſpoſé à ſuivre ce conſeil. — Eh bien! dit-elle, en baiſant la lettre, & la preſſant contre ſon ſein; je veux me perſuader que cette permiſſion eſt celle d'une mère. Charmante idée! — Je ſerai à Lord *Melville*, & je tâcherai par mes ſoins & ma tendreſſe de lui faire oublier la diſproportion que le Ciel avoit miſe entre nous. Oui, généreux

Auguſtus, je ne veux plus forcer mes traits à porter la marque de l'indifférence; je payerai ta paſſion d'une ardeur égale à la tienne, tempérée ſeulement par la délicateſſe du ſexe & la reconnoiſſance.

Louiſe auroit vraiſemblablement parlé ſeule plus long-temps ſi elle n'eût apperçu de ſa fenêtre Lady *Melville*, qui ſe promenoit avec *Julie* à quelque diſtance de la maiſon. Elle ſe hâta de mettre ſon chapeau, dans l'intention de les joindre; mais elles avoient trop d'avance pour qu'elle pût les atteindre ſi-tôt; & les allées, qui étoient ſerpentantes, rendoient la recherche plus difficile. Après avoir marché quelque temps inutilement, elle rencontra ſoudainement Lord *Melville* ſeul; ſes yeux étoient fixés ſur un portrait qu'il paroiſſoit conſidérer

fidérer avec la plus grande tendreſſe. Si cette rencontre imprévue déconcerta *Louiſe*, Lord *Melville* ne parut guère moins confus ; mais remettant la miniature dans ſon ſein, il rompit le premier le ſilence. — Ce bonheur étoit inattendu, aimable Miſs *Villars* : ma mère s'étoit privée, & nous auſſi ; du plaiſir de vous voir partager notre promenade, en diſant que vous étiez occupée à lire les lettres que vous veniez de recevoir. Elle vient de me quitter avec *Julie* pour aller viſiter quelques-uns de ſes pauvres penſionnaires. Quand elles m'ont laiſſé, je n'avois pas idée d'être ſi amplement dédommagé de leur abſence. » — En vérité, Milord, répondit *Louiſe*, je ne m'attendois pas à vous trouver ſeul, & ſuis très-fâchée d'avoir dérangé votre contemplation ». Pour

parler vrai, la jalouſie, toujours aux aguets pour donner de la peine aux cœurs des Amans, avoit trouvé le chemin de celui de *Louiſe*, & ſe hâta d'y entrer. « — Je ſuis, dit Lord *Melville*, toujours deſtiné, ma chère *Louiſe*, à vous cauſer du chagrin par ce qui me donne le plus de tranſport : la compagnie de ma mère & de ma ſœur m'eſt agréable ; mais la vôtre ſeule, charmante *Louiſe*, me feroit preſqu'oublier qu'il eſt ſorti des mains du Créateur d'autres êtres que vous ».

« J'imagine, répliqua *Louiſe*, que les hommes ſe ſont ſi fort accoutumés à faire des complimens, qu'ils les diſtribuent quelquefois aux dépens de leur ſincérité ».

« Injuſte ſoupçon, répondit-il ; vous ſavez que je trouverois ma vie & ma fortune bien employées pour

vous procurer du contentement ! — Si vous refuſez de la partager avec moi cette fortune, je l'abandonnerai. Oui, *Louiſe*, ſi vous me haiſſez, mon pays, mes parens, mes amis, ma fortune, je laiſſerai tout, accompagné ſeulement d'un objet qui, quoiqu'il n'ait qu'une légère reſſemblance avec vous, me rendra content d'un ſourire ».

» J'ai toujours regardé, Milord, dit *Louiſe*, comme le plus grand malheur pour vous & votre famille, la partialité dont vous m'avez honorée ; mais je la payerois trop cher en acceptant un cœur partagé. Cette perſonne qui, peut-être ignorant la moitié de vos vertus, ne peut vous voir ſans ſourire ; ſourire que vous avouez être aſſez puiſſant pour éloigner le chagrin de votre ſein, que

ne pourra-t-elle pas produire ? Le temps changera l'eſtime en amour, & alors vous ſerez parfaitement heureux ».

Louiſe auroit continué, ſi des ſoupirs qu'elle vouloit contraindre ne lui euſſent coupé la voix. Elle chercha à cacher ce qu'elle ſentoit pour ſon Amant, en voulant le quitter; mais s'appercevant de ſon émotion, il lui prit la main, en diſant : « Ne me fuyez pas, *Louiſe*; je ne vous ai jamais offert un cœur partagé. Je prends le Ciel à témoin que mon bonheur eſt concentré en vous ſeule : il conſiſte à vous regarder avec tranſport, quand vous êtes préſente, & à contempler en votre abſence votre image chérie ; c'étoit mon occupation quand vous m'avez rencontré ».

En diſant cela, il tira de ſon ſein

le portrait qu'elle reconnut pour être le ſien. « Voyez, *Louiſe*, dit-il, ſi l'aimable ſérénité répandue ſur ce viſage angélique, n'eſt pas ſuffiſante pour bannir les ſenſations pénibles, & faire d'une ame le ſiége de l'harmonie. Il n'y a perſonne qui ne convînt de cette vérité; à plus forte raiſon, que doit-il me faire éprouver à moi qui ai examiné avec tranſport, des heures entières, chaque trait en particulier? Le premier moment où je vous vis me fit ſentir que vous étiez néceſſaire à mon bonheur, & me détermina à engager le Peintre, qui fit votre portrait pour ma ſœur, à en faire deux au lieu d'un. Je partis triomphant de mon ſtratagême qui m'avoit mis en poſſeſſion d'un tréſor, eſpérant vainement que le temps viendroit où je pourrois renouveler pour l'ori-

ginal le culte que j'offrois tous les jours à ſon image.-Vain & malheureux eſpoir! ma paſſion n'eſt tolérée qu'en ma qualité de fils & de frère de deux amies pour leſquelles vous avez la plus haute eſtime ».

« Vous m'accuſez injuſtement, répondit *Louiſe*; mon eſtime pour Lord *Melville* eſt indépendante de mon amitié pour ſa mère & ſa ſœur, & ma malheureuſe perſpective dans cette vie eſt bien plus ſon ennemie que mes ſentimens ». — « Aimable condeſcendance! Mais ſi j'étois aſſez fortuné pour éclaircir ce qui vous met ſi mal à l'aiſe, pourrois-je eſpérer que vous daigneriez partager une fortune à laquelle je n'attache de prix qu'autant que vous l'accepteriez? Promettez-moi de ne pas refuſer un homme qui vous adore. — Je ne ſais

que vous répondre, Milord, dit *Louise* : si vous réussissez, & que ma naissance soit assez honnête pour ne pas vous causer de blâme, je, je.... — Point de conditions, dit Lord *Melville*, en l'interrompant; à qui ne feriez-vous pas honneur? Banniſſez ces notions humiliantes, qui, j'en ſuis convaincu, n'ont aucun fondement ».

Julie parut dans ce moment; ſi ce ne fut pas à la ſatisfaction de ſon frère, ſa préſence fut d'un grand ſecours à *Louiſe*, qui commençoit à s'appercevoir que ſa ſituation devenoit embarraſſante, & que ſa langue, oubliant les leçons que ſa raiſon lui avoit faites, étoit prête à n'obéir qu'à ſon cœur. — « En vérité, dit *Julie*, en riant, vous êtes deux charmantes créatures; j'aurois cru que vous auriez

eu l'honnêteté de m'avertir de ce rendez-vous, j'y aurois amené mon *Stréphon*, & nous aurions fait une partie quarrée, nous aurions raisonné tous ensemble si joliment, d'amour, de flammes, de traits décochés; mais vous avez préféré un *duo*, quoique vous fussiez bien que ma vivacité eût été d'un grand secours pour rendre le concert plus gai ».

« Le rendez-vous, ma sœur, ainsi qu'il vous plaît de l'appeler, est purement accidentel, dit Lord *Melville*. Miss *Villars* vous cherchoit, j'ai été assez heureux pour la rencontrer, & l'ai priée de me permettre de l'accompagner ».

« Et réellement vous me cherchiez! par-tout sans doute où je ne pouvois être : il y a plus d'une demi-heure que nous sommes à la maison.

Nos deux jeunes amies changèrent de ſujet, & parlèrent de choſes indifférentes, juſqu'au retour de Lord *Melville*. — « J'ai eu le plaiſir, Miſs *Villars*, dit-il, en entrant, d'accompagner votre amie auſſi loin qu'elle me l'a permis : elle s'eſt excuſée de me laiſſer aller juſqu'à ſon habitation, en diſant que le chemin étoit impraticable en voiture, & que d'ailleurs le vieux homme étoit une garde ſuffiſante. Comme le vice cherche des routes plus fréquentées que celle de ces montagnes arides, & que j'ai vu que je lui ferois plaiſir en m'en allant, je lui ait fait mes adieux, en ne concevant pas que des femmes puiſſent avoir aſſez de courage pour vivre ſeules dans ces Marais déſerts ».

« La choſe eſt très-aiſée & très-poſſible, Milord, répondit *Louiſe*;

les perſonnes vertueuſes n'ont rien à craindre : d'ailleurs, leur habitation eſt ſi fort cachée entre les montagnes, qu'il n'y a qu'une fugitive comme moi qui ait pu la trouver. Pendant deux mois que j'y ſuis reſtée, je n'ai pas vu une créature humaine, excepté les gens du *Cottage*, où vous avez laiſſé Miſtriſs *Bennet*. Le Boucher même qui leur fournit la viande la laiſſe dans cet endroit. Mon amie ne poſsède pas l'abondance ; malgré cela, ſa main & ſon cœur ſont toujours ouverts pour les infortunés ; mais elle ne veut pas vivre avec les heureux : morte pour ſes amis, elle deſire de l'être pour le reſte du monde ; elle m'a honorée de la confidence de ſes malheurs ; mais je n'ai pas la liberté d'en faire part à perſonne, ni de la nommer : il me ſuffit de dire,

que la voir, c'eſt l'admirer; la connoître, l'aimer, & qu'on ne peut s'en ſéparer qu'avec la plus grande peine. Elle eſt ſi décidée à reſter dans ſa ſolitude, que quoiqu'elle ait des raiſons de croire qu'elle pourroit recouvrer une partie conſidérable de ſa fortune, elle aime mieux l'abandonner que de reparoître dans le monde pour qui elle a pris la plus grande averſion ».

» Que toutes ſortes de bénédictions lui ſoient réſervées, répondit Lord *Melville*, & qu'elle ne rencontre jamais perſonne moins diſpoſé que moi à vénérer ſes vertus » !

Nos jeunes amies paſsèrent la ſoirée en cauſant. Le lendemain, ils ſe mirent en route; *Julie* & *Louiſe* dans la chaiſe, Lord *Melville* à cheval; trois domeſtiques les eſcortoient. Il

ne ſe paſſa rien de particulier pendant les trois jours qu'ils furent en chemin pour ſe rendre à *Weſt-Park*, excepté des attentions affectueuſes d'un côté, & de l'embarras, accompagné de rougeur, de l'autre. Lady *Melville* reçut *Louiſe*, de manière à prouver qu'elle faiſoit bien plus de cas du mérite que de la fortune.

Lord *Caſtlebrooke* vint les voir peu de temps après, ce qui ne déplut point du tout à *Julie*, quoiqu'à en juger à ſes paroles, elle eût l'air de l'inſouciance ; mais ſes yeux, guidés ſeulement par la nature, brilloient encore plus qu'à l'ordinaire.

Pour Lord *Melville*, conduit par une paſſion honorable, il ne cherchoit pas à la déguiſer ; il regardoit *Louiſe* avec admiration, & en parloit avec tranſport. Lady *Melville* partageoit

ſon enchantement ; elle examinoit avec ſoin ſon fils & ſa jeune amie, eſpérant s'appercevoir que leur paſſion étoit mutuelle ; mais *Louiſe*, plus ſur ſes gardes que *Julie*, ne donnoit aucune raiſon de croire qu'elle éprouvât plus que de l'eſtime, ſi ce n'eſt que, de temps à autre, un ſoupir rebelle lui échappoit, quand le Comte lui marquoit quelqu'attention particulière.

Nos amans étoient dans cette ſituation, lorſqu'un jour la Comteſſe ſe trouvant ſeule avec *Louiſe*, lui parla dans les termes ſuivans : — « Je vous ai examinée depuis quelque temps, ma chère *Louiſe*, d'un œil inquiſitif : *Auguſtus* vit ſeulement en votre préſence. J'avoue que mon bonheur eſt concentré dans le ſien. Je n'ai pu deviner ſi vous le voyez avec la partia-

lité que je vous desirerois : si cela est, je serai heureuse d'embrasser, comme ma fille, celle qui, depuis long-temps, est en possession de mon affection. S'il en est autrement, quoique déçue, croyez-moi, *Louise*, mon amitié ne vous abandonnera jamais ».

« Ma chère Madame, répondit *Louise*, de quelle manière vous vous adressez à une fille infortunée, qui n'a pour se glorifier que la dépendance où elle est de Lady *Melville* ! Vous dites que le bonheur du Comte dépend de moi. Ah ! Madame, si j'avois de la fortune & de la naissance, mon cœur répondroit promptement aux sentimens du sien. Mais que l'homme que j'estime plus que le monde entier, épouse une fille qui ne connoît pas ses parens ; c'est une idée que je ne puis supporter. Si je

ne manquois que de bien, votre générosité me feroit passer sur cette considération ».

« En vérité, *Louise*, dit la Comtesse, je ne vous croyois pas si orgueilleuse ; mais on forcera Lord *Danford* à avouer de qui vous tenez le jour. Après la bassesse de sa conduite, à votre égard, il n'osera pas vous réclamer ; ou s'il le fait, mon pouvoir est aussi grand que le sien. D'ailleurs, votre âge actuel vous autorise à choisir un autre Tuteur ; c'est ce que vous ferez à notre retour dans la Capitale. En attendant, si vous pouvez voir favorablement *Augustus* ; heureux l'un par l'autre, vous pouvez sourire au monde entier, & mépriser sa calomnie. Mais dans le cas où vous n'auriez pas de goût pour lui, je serois fâchée qu'il nourrît une passion

qui ne pourroit que rendre ſes jours amers ».

« Ah! Madame, dit *Louiſe*, mon cœur eſt au-deſſus de ma ſituation. Si je poſſédois l'Univers, je me trouverois heureuſe d'appartenir à Lady *Melville*. Mais dans ma poſition, combien je ſouffrirois de ſentir moi-même que je ſuis la ſeule tache d'une famille honorable »!

« Penſez à loiſir à cette affaire, *Louiſe*, répondit Lady *Melville*; & qu'une délicateſſe pouſſée trop loin, ne vous prive pas d'un vrai bonheur. Pour le moment, retirez-vous, & calmez une confuſion qui eſt viſible dans vos regards. Je deſirerois qu'*Auguſtus* & *Julie* ne s'apperçuſſent pas de ce dont il a été queſtion entre nous: c'eſt à lui à plaider ſa cauſe; pour moi je me ſuis bornée à vous faire mention de mes vœux ».

Tout étant prêt pour leur départ, ils quittèrent l'Auberge, & arrivèrent ſans accident dans leur maiſon de ville. L'Etranger qui les accompagnoit leur dit qu'il ſe nommoit *Belmont.*

Le jour d'après leur arrivée, *Louiſe* & *Julie*, accompagnées de leurs amans, furent ſe promener au parc. Lady *Melville* ſe trouvant ſeule avec M. *Belmont*, il lui rappela ſa promeſſe de lui donner quelques informations ſur le compte de *Louiſe.* — « Ne croyez pas, Madame, ajouta-t-il, que je ſois guidé par une curioſité impertinente; mais quand j'eus le bonheur de la tirer des mains de *Danvers*, ſon agitation me dit qu'elle étoit une orpheline infortunée. Je deſire lui être utile, le Ciel m'ayant donné une fortune à laquelle tous les enfans de douleurs doivent avoir part ».

« Votre générosité, mon cher Monsieur, dit Milady, exige toute notre confiance; & je vais vous apprendre tout ce qu'elle sait elle-même de sa propre Histoire ».

Elle lui raconta alors tout ce que le Lecteur sait déjà, finissant par l'assurer que rien ne lui donneroit une plus grande satisfaction que de voir *Louise* la femme de son fils.

M. *Belmont* écouta ce narré avec l'attention la plus profonde, & ne l'interrompit pas une seule fois, quoique la compassion & l'horreur se répandissent alternativement sur son visage pendant ce récit.

« J'étois fermement déterminé, dit-il, à quitter Londres demain; mais j'avoue que je serois bien aise de voir, avant mon départ, les doutes de votre aimable amie éclaircis. Je

connois un peu Lord *Danford*, &, avec votre permiſſion, j'uſerai de mon crédit auprès de lui pour en obtenir ce ſecret. L'alliance avec votre fils eſt trop avantageuſe pour qu'il puiſſe s'y refuſer. A l'égard de ſes vues particulières, il ſeroit honteux de les avouer. Je crois qu'il ſera en ville ſous peu de jours; je l'attendrai avec plaiſir, dans l'eſpoir de rendre quelques ſervices à une perſonne qui en eſt ſi digne ».

Lady *Melville* accepta avec remercîmens les offres de M. *Belmont*. La bienveillance, viſible dans toute ſa conduite, écartoit le ſoupçon, & rendoit Milady heureuſe d'avoir trouvé une perſonne qui s'acquitteroit de ſa commiſſion avec honneur & intégrité.

Nos jeunes amies rentrèrent à la

TAYLOR INST. OXFORD

maiſon pour s'habiller. Pendant qu'elles étoient ainſi occupées, Lord *Melville* reçut la lettre ſuivante.

MILORD,

J'ai eu la mortification de vous voir dans le parc avec Miſs *Villars*, ſi occupé de votre heureuſe ſituation, que vous ne m'avez pas apperçu. Comme mon affection pour cette Demoiſelle n'a pas éprouvé la moindre diminution, je ſuis déterminé à n'abandonner mes prétentions ſur elle qu'avec ma vie. — Vous voudrez bien m'informer, par le porteur, du temps & du lieu qui vous paroîtront les plus convenables.

DANVERS.

Lord *Melville*, nous ſommes fâchés de le dire, reçut cette lettre avec plaiſir : il deſiroit depuis long-temps de venger ſur *Danvers* l'affront fait à *Louiſe*. Juſqu'à ce moment l'occaſion ne s'étoit pas offerte ; s'il eût quitté la campagne pour le chercher, ſes amis auroient été alarmés, & ſon plus grand deſir étoit de les voir tranquilles ; mais l'occaſion s'offrant d'elle-même, il n'hésita pas à la ſaiſir, & à répondre dans les termes ſuivans :

MONSIEUR,

Des obligations indiſpenſables me retiennent aujourd'hui à la campagne ; ſans cet engagement j'aurois eu l'honneur de vous voir avant que vous euſſiez reçu ma réponſe. A ſix

heures demain matin, derrière *Montague-Houſe*, nous viderons notre différend.

MELVILLE.

P. S. Lord *Caſtlebrooke* m'accompagnera.

Après le dîner, Lord *Melville* trouva le moment de faire part à ſon ami *Caſtlebrooke* du cartel qu'il avoit reçu, & lui demanda d'être ſon ſecond. Enſuite il ſe rendit chez ſon Notaire pour faire ſon teſtament, dans lequel il donnoit tout ſon argent comptant, qui montoit à 40,000 l. ſterling, à *Louiſe*; & ſes biens-fonds à ſa ſœur, en cas qu'il mourût ſans enfans. Cette affaire arrangée, il retourna parfaitement ſatisfait à la maiſon, & la ſoirée ſe paſſa très-

gaiement entr'eux, excepté M. *Belmont*, dont rien ne pouvoit altérer la gravité.

Lord *Melville* & ſon ami ſe trouvèrent au rendez-vous avant l'heure fixée : ils n'attendirent pas long-temps M. *Danvers*, qui avoit auſſi ſon ſecond. Ces Meſſieurs ſe ſaluèrent, & *Danvers* dit : « Je ſuis très-fâché, Milord, d'être forcé d'en venir à cette extrémité avec quelqu'un que j'ai toujours regardé comme mon ami ; mais vous ſavez que j'ai offert avant vous ma main & ma fortune à Miſs *Villars* ».

« Les excuſes, Monſieur, dit Lord *Melville* froidement, ſont inutiles ; car, en vérité, il ne peut y en avoir pour votre conduite ; ainſi, dans ce moment, il n'eſt pas queſtion de paroles, mais d'actions. En diſant cela,

il reçut ſes piſtolets de la main de Lord *Caſtlebrooke*. Son antagoniſte ſuivit ſon exemple, & tous deux tirèrent ſans effet. *Danvers* fit partir ſon ſecond piſtolet avec auſſi peu de ſuccès : mais Lord *Melville* jetant celui qui lui reſtoit, tira l'épée, diſant à *Danvers* d'en faire autant ». — « Je ne veux pas, dit-il, profiter de l'avantage que me donne le piſtolet qui me reſte. Je me bats pour l'innocence & la vertu : je dois conquérir, n'importe avec quelle arme ».

M. *Danvers* s'étant mis en défenſe, ils ſe battirent comme gens déterminés à s'ôter la vie l'un de l'autre, ou à perdre la leur. A la fin, la fortune qui avoit paru les favoriſer également pendant le combat, leurs coups reſpectifs ayant porté, ſembla incliner pour

pour Lord *Melville*, & il désarma son antagoniste.

En rendant l'épée à *Danvers*, il lui dit : « Nous en avons assez pour le moment ; si vous n'êtes pas satisfait, nous nous retrouverons. — J'en ai en vérité assez, repliqua *Danvers*; j'oublirai bientôt Miss *Villars* ». Il chanceloit en parlant, & si son ami ne l'eût pas soutenu, il seroit tombé.

Lord *Castlebrooke* ne vit pas plutôt la fin du combat qu'il courut chercher le Chirurgien qu'il avoit fait tenir à quelque distance. Il arrêta le sang qui couloit de leurs blessures, & les fit transporter dans sa maison pour les panser. Il les trouva tous deux blessés dangereusement. M. *Danvers* fut mis au lit : pour Lord *Melville*, il le refusa péremptoirement. — « Mes amis, dit-il, seroient plus

alarmés de mon abſence que de me voir dans cet état. Prenez les devants, *Caſtlebrooke*; dites leur que je ſuis bleſſé légèrement; ne dites pas par qui: je vous ſuivrai dans une chaiſe à porteurs ».

Lord *Caſtlebrooke* partit pour ce déſagréable meſſage: il trouva l'aimable famille à déjeûner; il leur apprit le malheur arrivé, avec toutes les précautions imaginables, cachant avec ſoin le danger de la bleſſure.

Il eſt impoſſible de décrire les alarmes de ces Dames. On en jugera, en penſant qu'il n'y eut jamais de fils, de frère, ni d'amant plus chéri. *Louiſe* fixa ſes yeux ſur Lord *Caſtlebrooke*, au commencement du récit, avec une expreſſion qui marquoit évidemment ſes inquiétudes. Mais avant qu'elle pût en entendre la fin, ſes

couleurs s'effacèrent, ſes lèvres tremblèrent, ſa taſſe tomba de ſes mains, & elle s'évanouit. Les pleurs vinrent au ſecours de Lady *Melville* & de *Julie*. L'arrivée de Lord *Melville* ne les raſſura pas; ſa pâleur démontroit qu'il étoit beaucoup plus mal que Lord *Caſtlebrooke* ne l'avoit annoncé. M. *Belmont* ne vit pas cette ſcène ſans émotion: il ſavoit combien les conſolations ſont de peu d'effet ſur les ames profondément affligées; il ſe borna à donner ſes ſoins à Lord *Melville*, ſentant que de ſa ſanté dépendoit le retour de la paix de cette digne famille. Lord *Melville*, qui avoit recueilli toutes ſes forces pour ſe faire porter à la maiſon, ne fut pas plutôt dans ſon lit que ſes bleſſures ſe rouvrirent, ce qui alarma beaucoup le Chirurgien.

On le regarda pendant quelque temps comme étant en danger. Rien de ſi tendre que les ſoins que lui rendoient les Dames : il ne trouvoit jamais ſon oreiller ſi doux que quand *Louiſe* l'avoit placé, & ne refuſoit jamais les breuvages qu'elle lui préſentoit. Son état dangereux lui fit ſentir combien elle lui étoit attachée ; & la crainte de perdre l'homme pour lequel elle avoit formé le deſir d'avoir de la naiſſance & des richeſſes, lui fit oublier ce ſouhait.

Pendant que les choſes étoient dans cet état chez Lady *Melville*, elles étoient encore pires à l'égard de M. *Danvers*, dont les bleſſures étoient accompagnées d'une fièvre ardente, qui faiſoit craindre pour ſa vie. Il pria inſtamment ſes Médecins de ne lui pas cacher leur opinion ; mais,

quoiqu'ils le fiſſent dans les termes les plus ménagés, il ne pouvoit pas manquer d'en être alarmé. Il envoya chercher ſon Notaire pour mettre ordre à ſes affaires, & le pria d'écrire, ſous ſa dictée, la lettre ſuivante :

A Miſs LOUISE VILLARS.

« Quoique sûr de l'horreur que vous éprouverez, en recevant cette lettre, je me flatte cependant que votre colère fera place à une ſenſation plus douce, en apprenant que l'homme que vous haïſſez va bientôt expier ſes folies par la perte de ſa vie. Croyez-moi, quand je dis que je vous aimois, je vous aimois honorablement ; & quand je vous enlevai de *Douvres*, je n'avois d'autre intention que de m'unir à vous par les liens les plus

sacrés, si vous y eussiez consenti. Je ne sais quelles auroient été les conséquences d'un refus. Désespéré de vous avoir vu m'échapper, j'écrivis à Lord *Danford*, qui me répondit que vous l'aviez abandonné, & qu'il ne savoit où vous étiez. Mais en voilà assez sur ce chapitre : le seul but de cette lettre est de vous souhaiter tout le bonheur que vous méritez dans votre alliance avec Lord *Melville*, & qu'il soit aussi pénétré de ce que vous valez que le malheureux

DANVERS.

P. S. Je me réjouis d'apprendre que Lord *Melville* est mieux. Que ma mort ne l'inquiette point, j'en suis seul coupable.

Cette lettre ne fut pas plus écrite

qu'il la donna à un Domestique de confiance pour la remettre à Miss *Villars*. Elle étoit seule quand elle la reçut. — « Une lettre pour moi, dit-elle! si c'est de ma charmante amie, elle m'apportera la paix ». En regardant l'adresse, elle fut convaincue qu'elle n'étoit point de Mistriss *Rivers*, dont elle connoissoit parfaitement l'écriture. La curiosité la lui fit ouvrir précipitamment; mais, en la parcourant, ses sens sembloient suspendus, & l'étonnement muet se répandit sur ses traits. A la fin, elle tressaillit, s'écriant: « Grand Dieu! à quoi suis-je réservée! Combien d'infortunes j'ai éprouvées & fait éprouver aux autres! sans que mon cœur, trop dur, puisse succomber sous le poids de ses calamités! Par-tout où je vais, je répands la désolation: mes amis même sont

enveloppés dans la deſtruction qui m'environne. Généreux *Auguſtus*, dans quel chagrin vous ai-je plongé! Lady *Melville*, *Julie*..... Tous, tous..... doivent me maudire »!

Comme elle parloit plus haut qu'à l'ordinaire, ces derniers mots furent entendus de M. *Belmont*, qui liſoit dans la chambre voiſine. Il jeta ſon livre, & ſe hâta d'entrer dans l'appartement de *Louiſe*. — « Qu'avez-vous, Miſs *Villars*? dit-il, en entrant; votre voix m'a alarmé. Etes-vous malade? — Non, Monſieur, répondit-elle, je me porte bien, trop bien: mais laiſſez-moi, je vous en conjure. Je vous reſpecte, vous honore; c'en eſt aſſez pour que quelques-uns de mes malheurs vous pourſuivent ».

« Calmez-vous, répondit-il, ne vous affectez pas à ce point; je ſuis

— Mais à propos, je venois vous dire que le dîner eſt prêt. Fi donc, *Louiſe*, ne perdrez-vous jamais cette mauvaiſe habitude de rougir : je ſuis fâchée de voir que vous avez ſi mal profité d'une éducation Françoiſe. Vous avez apporté de France autant de mauvaiſe honte que ſi vous euſſiez été élevée dans un village du Nord. Au nom du Ciel, défaites-vous de cette timidité avant notre arrivée à Londres : ſans cela, je vous entendrois célébrer ſous le nom de la belle *Campagnarde*. Si vous vouliez m'imiter, je ne fais aucun doute que nous ſerions le *ton* l'hiver prochain, & que nous aurions le délice inexprimable de donner la jauniſſe aux belles qui oſeroient s'oppoſer à nos conquêtes ».

« J'aimerois bien mieux, ma chère ſœur, répliqua Lord *Melville*, que

vous priſſiez *Louiſe* pour modèle ; le nom de belle *Campagnarde* eſt préférable à celui de coquette mortifiée, accident que j'imagine être ſouvent le cas de vos ſœurs du *ton* ».

« Bien dit, Sir *Gravité*, répondit *Julie* ; vous voudriez être le ſeul à jouir de nos ſourires ; mais nos charmes ſont faits pour briller en grand, & charmer le monde entier de leur éclat. »

— « Heureuſement, dit *Louiſe*, que mon éclat eſt trop foible pour avoir une influence ſi étendue ; ſans cela, je ſerois expoſée à recevoir des complimens auxquels je ne pourrois répondre ».

— « Voilà, dit *Julie*, malgré cette apparence de modeſtie, un compliment bien demandé : chargez-vous en *Auguſtus*, car je ne me ſens pas diſpoſée à en faire ».

Ces Dames acceptèrent chacune un bras de Lord *Melville*, & ſe hâtèrent d'aller dîner. Le temps étoit arrivé où Lady *Melville* & ſa famille partirent pour Londres, époque que cette Dame avoit avancée, en ſe propoſant, s'il étoit poſſible, de ſe procurer quelqu'éclairciſſement ſur la naiſſance de celle dont elle vouloit faire ſa belle-fille ».

Le deuxième jour de leur route; *Louiſe* & *Julie* étant à la fenêtre d'une Auberge à regarder les différentes eſpèces de Voyageurs, un homme, qui alloit monter à cheval, tourna la tête de leur côté pour donner quelques ordres à ſon Domeſtique. *Louiſe* l'ayant reconnu, s'écria : « Ciel miſéricordieux! c'eſt le généreux Etranger qui m'a ſauvée de *Danvers*! Rencontre fortunée! — Puis ſe tournant vers

Lady *Melville* : — Avec votre permiſſion, Milady, je ſerois bien aiſe de lui renouveler mes remercîmens, & de m'excuſer de mon ingratitude apparente à ſon égard ».

Lady *Melville* ne fit d'autre réponſe que de ſonner, & d'ordonner au Laquais qui vint, de prier l'Etranger de ſe rendre auprès d'elle. Mais *Auguſtus*, avec une vivacité égale au deſir qu'avoit marqué *Louiſe*, vola dans la cour, & ſaluant gracieuſement l'Etranger qui alloit partir, le pria de vouloir bien s'arrêter un moment pour une Dame à qui il avoit rendu un ſervice ſignalé, & qui avoit la plus grande envie de le voir. L'Etranger deſcendit de cheval au même inſtant, & ſuivit ſon conducteur dans le parloir où étoient les Dames. Lady *Melville* lui dit : « J'eſpère, Monſieur,

que vous nous pardonnerez la liberté que nous avons prise de vous retenir ; mais *Louise* ayant reconnu son Libérateur, nous n'avons pu résister au desir de vous remercier ».

« Et moi, continua *Louise*, je ne pouvois soutenir l'idée qu'une personne à qui j'ai tant d'obligations, pût continuer à croire que j'aurois été assez ingrate pour éviter de lui dire adieu au moment même où il m'avoit été d'un si grand secours ».

« Vous ne me devez point de remercîmens, ma chère Dame, répondit l'Etranger ; le petit service que j'ai été assez heureux de vous rendre ; fut plus que payé lorsque je vous vis en sûreté, & en bonne santé. La prudence de votre compagne étoit peut-être louable, en ce que je lui faisois des questions qu'elle pouvoit regarder comme indiscrettes. »

« L'obligation que je vous avois, repliqua *Louiſe*, & la ſituation dont vous m'aviez tirée, demandoient certainement une réponſe à toutes les queſtions qu'il vous plaiſoit de faire ».

— L'Etranger ſalua en ſigne de remercîmens, & la converſation devint générale.

« Si vous allez à Londres, Monſieur, dit Lady *Melville*, vous nous honoreriez en faiſant la route avec nous ».

« C'eſt un honneur que j'accepte avec grand plaiſir, dit l'Etranger; mon ſéjour à Londres ſera court; je ne ferai qu'y paſſer pour me rendre ſur le continent. Je ſuis déjà reſté en Angleterre plus long-temps que je ne me propoſois. La ſituation où j'ai trouvé un de mes proches parens

en eſt cauſe, & m'a empêché de ſortir d'un Royaume que rien n'auroit pu m'engager à revoir ſans les derniers ordres d'un ami mourant ».

« Cependant, vous êtes Anglois? dit Lord *Melville*. — Je le ſuis, & m'en glorifie, répondit-il; mais j'ai perdu dans ma patrie le ſeul objet qui pouvoit me rendre cher tous les pays. Depuis ce temps, j'ai conſtamment évité le mien. Quand j'ai rencontré la première fois votre jeune amie, j'arrivois. Sa reſſemblance frappante à la perſonne dont la mémoire ne ceſſera jamais de m'être chère, m'engagea à faire à ſa conductrice des queſtions qui, je crois, m'ont privé de la revoir. Je demandois dans quelle partie de l'Angleterre elle alloit; quelle étoit ſa fortune. Cette femme m'ayant dit qu'elle étoit

orpheline, la liberté de mes questions la rebuta, & elle me le fit sentir. — Après m'avoir remercié de la peine que j'avois prise, (ce sont ses termes,) elle m'assura que votre habitation étoit à une grande distance, que votre fortune étoit considérable, & que dorénavant sa vigilance empêcheroit que vous n'eussiez besoin du secours des étrangers. En finissant, elle monta dans la chaise pour vous rejoindre, en me disant adieu d'une manière qui me convainquit que tous mes efforts pour vous revoir seroient vains ».

« Quand nous serons dans la Capitale, dit Lady *Melville*, nous répondrons aux questions dont elle a évité l'explication. J'espère que *Louise* ne sera pas sitôt séparée d'un ami qu'elle avoit tant d'envie de voir.

illuſion eſt finie. — Je me hâte d'arriver dans la ſeule région où je puiſſe trouver la paix. Je rends grace au Ciel de ce que Lord *Melville* eſt mieux; ſa mort auroit été pour moi un coup trop difficile à ſupporter: excepté cela, je puis ſouffrir tout le reſte. — Il y a plus, dit *Julie; Danvers* guérira. Ainſi, ma chère enfant, banniſſez toutes ces idées ſombres: le recouvrement de votre ſanté eſt tout ce qui manque à notre ſatisfaction. — Le Ciel doit être obéi, repliqua *Louiſe;* mais comme je ſais que mes ſens ne ſont pas dans leur état naturel, je profite de cet intervalle de raiſon pour vous prier d'écrire à mon amie des Marais. Mandez-lui que je ne forme qu'un deſir, celui de la voir, de recevoir ſa bénédiction, & de lui dire adieu juſqu'au moment où nous

nous retrouverons dans un meilleur monde : mais je ſens que je m'affoiblis, & qu'il faut me hâter de vous dire comment il faut lui faire parvenir la lettre ».

Elle lui donna alors l'adreſſe ordinaire de Miſtriſs *Bennet ;* &, ſentant ſes forces épuiſées, elle eſſaya de prendre du repos. Lady *Melville* profita de cet intervalle pour écrire, & fit partir la lettre par un Exprès.

Louiſe n'eut aucun retour de ſon délire, ce qui leur donna les plus grandes eſpérances ; mais elle étoit ſi affoiblie qu'à peine pouvoit-on l'entendre parler.

L'on fit faire diligence au Courier ; il arriva à *Kendale* trois jours après ſon départ de *Londres*. Il trouva bientôt la Chaumière du vieillard, à qui il remit la lettre.

Le vieux homme pria l'Etranger de ſe repoſer en attendant, l'aſſurant qu'il ne tarderoit pas à lui apporter une réponſe. Il ſe hâta d'arriver chez ſa bienfaiſante maîtreſſe.

« Une lettre pour moi, dit-elle, & par un Exprès! — Que peut-il être arrivé! Elle jera les yeux ſur la ſignature..... Lady *Melville!* Grand Dieu! préſervez ma *Louiſe* »!

Elle la parcourut avec une anxiété que la véritable tendreſſe peut ſeule faire éprouver. « *Mardi*, dit-elle, peut-être dans ce moment notre *Louiſe* eſt un Ange : mais dans la ſuppoſition qu'elle eſt encore vivante, elle a marqué le deſir de me voir, &, en vérité, je partage ce deſir, malgré la réſolution que j'avois priſe de ne jamais quitter ma Chaumière. Si, avec votre complaiſance ordinaire, vous

voulez m'accompagner, nous nous rendrons à Londres. Je lui ſuis chère; elle me l'eſt également; puis-je lui refuſer la légère ſatisfaction de me voir »?

Marie ayant conſenti, elles furent bientôt prêtes, l'habit de deuil qu'elles ne quittoient jamais n'exigeant pas de grands préparatifs.

Le Meſſager les eſcorta, & elles arrivèrent preſqu'auſſi vîte qu'il avoit été en apportant la lettre.

Miſtriſs. *Rivers* avoit été ſi long-temps ſans voir perſonne, que peut-être avoit-elle oublié les complimens d'uſage. Sa première queſtion fut de demander des nouvelles de *Louiſe*. Lady *Melville* lui dit qu'elle étoit un peu mieux, ce qui la combla de joie. Elle deſira qu'on apprît ſon arrivée à *Louiſe*, avec tous les ménagemens

imaginables. *Julie* ſe chargea avec empreſſement de cette commiſſion, & ſe rendit dans la chambre de *Louiſe*, qui étoit aſſez bien pour pouvoir reſter ſur ſon ſéant, ſupportée par des oreillers. M. *Belmont* lui faiſoit compagnie. Ma douce amie, dit *Julie*, j'ai des nouvelles à vous apprendre, qui vous feront le plus grand plaiſir; mais il faut que vous me promettiez auparavant que la ſurpriſe ne vous fera pas de mal. Des perſonnes qui viennent pour vous voir arrivent à l'inſtant. — « Quelles ſont-elles? dit *Louiſe*, d'une voix foible; & pourquoi ai-je beſoin d'être préparée pour leur réception? Je ne connois perſonne qui puiſſe me cauſer autant de plaiſir que celles qui ſont déjà ici, excepté mes amies du Marais, ou Madame de *Saint*; & celles-là

ne se détermineront jamais à quitter leurs habitations. Ainsi, ma chère *Julie*, ne craignez rien; car les gens qui nous sont indifférens ne peuvent nous causer ni excès de joie ni de chagrin ».

» Mais supposons, répondit *Julie*, que quelques-unes de ces amies que vous désirez si ardemment soient ici, pouvez-vous les recevoir avec assez de tranquillité pour ne pas retarder votre guérison? — « Dieu de bonté! répondit-elle, nommez-les, je vous en supplie; si c'est mon amie des Marais, je me reprocherai de lui avoir occasionné cet embarras ».

Oh, repliqua *Julie*, si la vue de ceux que vous aimez tant vous peine, je ne dirai plus rien. — « Non, en vérité, dit-elle; si c'est Mistriss *Rivers*, faites-là entrer; elle m'apportera avec

elle la paix, la ſanté, la conſolation; enfin tout ce qu'il y a de précieux au monde ». S'il en eſt ainſi, dit *Julie*, vous allez la voir. Elle ſortit pour remplir ſa promeſſe.

M. *Belmont* vouloit ſortir. « Ne me quittez pas, dit-elle; laiſſez-moi jouir du plaiſir de voir mes deux Protecteurs dans le même moment ». Elle ne put en dire davantage. La porte s'ouvrit, Miſtriſs *Rivers* & *Bennet*, Lady *Melville* & *Julie* entrèrent. M. *Belmont* ſe mit à la fenêtre pour donner aux Dames le temps de ſe faire leurs premières félicitations. La ſurpriſe & le plaiſir ôtèrent à *Louiſe* le pouvoir de s'exprimer. Elle ne put que tendre ſa main à l'aimable Miſtriſs *Rivers*, qui, la preſſant dans ſes bras, lui dit: « Ma chère enfant, combien je me réjouis de vous voir mieux; juges du

plaiſir que je ſens par l'affection que je vous porte ; elle a été aſſez forte pour me faire rentrer dans un monde auquel j'avois dit un éternel adieu ».

La perſonne de Miſtriſs *Rivers*, quoique belle & élégante, n'avoit point été remarquée de M. *Belmont*, qui, plongé dans ſes rêveries habituelles, laiſſoit ſes yeux errer à l'aventure : mais la voix de cette Dame le tira de ſon inattention, & il s'écria involontairement : « Dieu de merci ! ſuis-je éveillé » ! Cette expreſſion ſoudaine ſurprit les Dames ; elles le fixerent comme de concert ; mais Miſtriſs *Rivers* ne l'eut pas plutôt apperçu qu'elle jeta un cri perçant, & tomba ſans connoiſſance à côté de *Louiſe*. L'honnête *Bennet* ne fut guère moins alarmée ; car, quoiqu'elle eſſayât de ſecourir ſa maîtreſſe, ſes jambes lui refuſèrent

refusèrent leur ſervice, & ſans *Julie* elle ſeroit tombée. M. *Belmont* fut le premier à courir au ſecours de Miſtriſs *Rivers*, dont la ſituation lu prouve que ce qu'il regardoit comme une illuſion étoit réellement pour lui le réveil du bonheur.

« Je ne me trompe pas, dit-il; c'eſt elle! c'eſt ma *Marie*, ma maîtreſſe, ma femme »! Il la prit dans ſes bras, & l'embraſſa avec une ardeur qui la fit revenir : mais ce bonheur étoit trop grand pour ſes ſens affoiblis, car c'étoit réellement ſon *Henri*, ſon amant chéri, ſon mari ſi long-temps regretté. — Elle ne put qu'articuler ſon nom, & retomba ſans connoiſſance. Lady *Melville*, quoiqu'étonnée de cette ſcène, fut la ſeule qui conſerva un peu de préſence d'eſprit : elle ſupplia M. *Bel-*

mont, s'il faiſoit cas de la vie de cette Dame, de la laiſſer un moment. « Si je fais cas de ſa vie, dit-il, Madame; que peut-il y avoir pour moi de cher dans ce monde ſans elle ! C'eſt celle que j'ai perdue depuis ſi long-temps : mon premier, mon ſeul amour » ! Lady *Melville* l'engagea à la placer ſur un ſopha, & fut obligée de lui répéter la prière de ſortir pour un peu de temps. Il obéit avec répugnance.

Miſtriſs *Rivers*, malgré les ſels & les remèdes d'uſage dans ces circonſtances, fut du temps ſans reprendre ſes ſens. Enfin, elle donna quelques ſignes de vie. En ouvrant les yeux, elle regarda autour d'elle, avec une ſollicitude qui marquoit l'émotion de ſon ame; mais ne voyant point l'objet qu'elle cherchoit, elle s'écria : « Dites-

moi, je vous en conjure, qu'eſt devenu mon *Henri ?* ou bien, eſt-ce mon imagination troublée qui me l'a repréſenté ? — Oui, eſpoir céleſte, tu m'environnes, impatient de l'heure où mon ame débarraſſée de ſes liens terreſtres s'élancera pour ſe réunir à la tienne »!

Je vous ſupplie, dit Lady *Melville*, de vous calmer. Vous avez réellement vu votre ami chéri, M. *Belmont*.... « M. *Belmont !* repliqua-t-elle, j'ai sûrement vu mon ami, mon bien aimé *Henri*. — Son image eſt trop profondément gravée dans mon cœur pour que je puiſſe me tromper ».

« Vous ne vous trompez pas, dit le tranſporté *Belmont*, en entrant précipitamment dans la chambre ; nous ſommes tous deux éveillés. Dieux ! pour quel bonheur ! Il eſt ſi

grand qu'il me fait oublier le passé, tant je suis enivré du moment présent. Ma *Marie* est ressuscitée; tout pour moi est transport, transport inexprimable » !

La scène qui suivit mériteroit d'être décrite avec tout le *pathos* dont elle est susceptible. Ils se faisoient mille questions, & oublioient les réponses au milieu des transports qui surnageoient leurs ames. Les larmes de *Louise* (qui vraisemblablement empêchèrent que la surprise ne lui fût fatale) les tirèrent de leurs ravissemens pour s'occuper de celle qu'ils regardoient comme la cause de leur bonheur présent.

Lord *Melville* ne tarda pas à être informé, par M. *Belmont*, de cet évènement fortuné, ainsi que du véritable état de *Louise*, qu'on regardoit comme hors de danger.

« Vous dire, mon cher ami, que je me réjouis de votre bonheur, c'eſt exprimer trop foiblement ce que je ſens dans cette occaſion. Mon cœur vous a toujours avoué pour ſon ami, indépendamment de l'obligation que je vous ai pour le compte de *Louiſe*. Vous n'irez plus chercher le bonheur dans des climats étrangers. — Vous l'avez à préſent chez vous; — & je jouirai de la ſociété d'un homme que je chéris comme un frère ».

M. *Belmont* étoit impatient de rejoindre *Marie*. Lord *Melville* vouloit eſſayer ſi ſes forces lui permettroient de ſe lever, déſirant ardemment de faire une viſite à l'objet charmant qui poſſédoit ſes affections.

Un jour plus tard fut fixé par Lady *Melville* pour l'entrevue des Amans; mais ſon fils, qui ſouffroit avec peine

la contrainte où on le tenoit depuis quelque temps, détermina à tout évènement qu'il verroit *Louise* le lendemain. Il s'habilla aussi bien que sa foiblesse le lui permit, & arriva dans l'antichambre de son appartement. Il fit demander *Julie*, à qui il dit qu'il étoit décidé à voir *Louise*, la priant de la prévenir de sa visite, afin que la surprise ne lui fût pas funeste.

Julie rentra en riant dans la chambre où tous ses amis étoient rassemblés. — « Une visite, une visite, dit-elle, bonnes gens. Un Docteur *Melville*. Avez-vous quelqu'idée de son habileté, *Louise*? Il vient pour vous offrir ses services; il attend votre permission dans la chambre voisine pour vous rendre ses devoirs en personne ».

Louise qui étoit, pour la première fois, depuis sa maladie, assise sur un

ſopha, enveloppée dans une grande robe du matin, pria Lady *Melville* de faire ſes excuſes. « J'avoue, dit-elle, que je ſerois heureuſe de voir Lord *Melville;* mais il m'eſt impoſſible de le recevoir faite comme je le ſuis ». — « Il n'eſt pas queſtion de votre habillement, répondit *Julie;* les Médecins ont le privilège de voir leurs malades en déshabillé; ainſi entrez, Docteur ». Il n'attendit pas une ſeconde permiſſion, & nos Amans ſe revirent.

« Pourquoi ai-je été trompé ſi cruellement, dit Lord *Melville*? votre pâleur m'annonce que vous avez bien plus ſouffert qu'on ne me l'a dit ».

« Il vous étoit très-inutile, dit *Julie*, de ſavoir qu'elle étoit dans le plus grand danger. — Rappelez-vous ſeulement, *Auguſtus*, la première fois

que vous ſerez ſaiſi d'une de ces frénéſies héroïques, qu'il pourroit vous arriver de bleſſer plus cruellement vos amis que vos ennemis ».

« Vous bleſſez en flattant, *Julie*, dit Lord *Melville*; il eſt doux d'être compté pour quelque choſe par ceux qu'on aime; mais ce délice eſt bien diminué quand on penſe qu'on leur a cauſé de la douleur ».

« En vérité, Milord, dit *Louiſe*; j'ai ſouffert cruellement de votre maladie, ſachant que j'en étois la cauſe. A l'égard de la mienne, je la regarde comme un des plus heureux évènemens de ma vie, puiſqu'elle a amené la rencontre de M. *Belmont* avec mon aimable amie ».

M. *Belmont* préſenta ſa *Marie* adorée à Lord *Melville*; & le bonheur général qui régnoit dans cette

sûr que Lord *Melville* ſera bientôt rétabli ».

— « Vous ne ſavez peut-être pas, dit *Louiſe*, que c'eſt moi qui ſuis la cauſe de la mort de M. *Danvers*, & très-probablement de celle de Lord *Melville*. Si mes alarmes ſe réaliſent, ſa mère pourra-t-elle lui ſurvivre ? Voilà donc le retour que cette digne famille aura pour la généreuſe amitié dont elle m'honore » !

« M. *Danvers*, repliqua M. *Belmont*, eſt la ſeule cauſe de ſes maux ; c'eſt lui qui a été l'agreſſeur. Lord *Melville*, à ſon retour, m'a dit contre qui il s'étoit battu : je me flattois que vous l'ignoreriez juſqu'à ſon parfait rétabliſſement. Je vous ſupplie, ma chère enfant, de prendre un peu plus ſur vous, & de ne pas retarder ſa

guériſon, en lui laiſſant appercevoir votre chagrin ».

« Le Ciel m'en préſerve, dit-elle, en ſoupirant; tout ce que je demande, c'eſt que vous découvriez à Lady *Melville* le ſujet de ma douleur. — Dites-lui que je peux, que je ne dois pas la voir. — Je l'ai privée d'un fils, elle ne doit pas me pardonner. Donnez-lui la lettre de *Danvers*, & implorez pour moi ſa pitié ».

« Retirez-vous dans votre chambre, dit-il, & tâchez de vous calmer; je vais inſtruire Lady *Melville* de toute cette affaire; il vaut mieux qu'elle l'apprenne de moi que de vous, dans l'état où vous êtes ».

Il la prit par la main, & la conduiſit à la porte de ſa chambre. Delà il ſe hâta de chercher Lady *Melville*, à qui il fit le récit de ce qui venoit

de se passer. M. *Belmont* n'eut pas besoin d'employer beaucoup d'éloquence pour obtenir de cette Dame sa pitié pour *Louise*, quoiqu'elle fût très-affligée de la situation de son fils: elle avoit l'ame trop généreuse pour en vouloir à la cause innocente de ce malheur. — « Aimable, reconnoissante enfant, dit-elle, qu'a-t-elle jamais pu appercevoir en moi, qui lui fasse redouter ma présence? Me croit-elle assez injuste pour la blâmer de ce qui la peine autant que moi, & dont elle est également innocente. Il ne faut pas la laisser plus long-temps dans son erreur. — Je vais la trouver pour la convaincre que ses soupçons me font injure, & que son bonheur m'est aussi cher que celui de mon fils, qui, j'espère, vivra pour nous dédommager tous deux du tour-

ment que ſa pétulance nous a occaſionné ».

Elle trouva *Louiſe* dans un état qui l'effraya. Ses yeux étoient gonflés à force de pleurer; mais ſes larmes ne couloient plus, & ce ſilence de la douleur, qui refuſe les conſolations, avoit pris leur place. A toutes les choſes tendres que Lady *Melville* put lui dire, elle ne répondit que par des remercîmens ſans ſuite, ajoutant toujours qu'elle en étoit indigne. La Comteſſe l'engagea à ſe mettre au lit; elle eſpéroit que le repos calmeroit ſes ſens : mais cet eſpoir fut vain. Après une nuit paſſée ſans dormir, pendant laquelle elle pleuroit & rioit alternativement, le Médecin qui vint la viſiter le matin, prononça qu'elle avoit la fièvre chaude. Il étoit également impoſſible de cacher ſa maladie

à Lord *Melville*, & de lui en dire la raiſon : on ſe ſervit du prétexte d'un gros rhume, qui l'obligeoit de garder ſa chambre, pour l'excuſer de lui donner ſes ſoins à l'ordinaire.

Les remèdes de toute eſpèce ne firent aucun effet ſur *Louiſe* : la fièvre augmenta au point d'embarraſſer le Médecin. Dans cet état, ſon imagination bleſſée lui faiſoit endurer tous les maux qu'elle avoit ſoufferts auparavant. — Elle ſe croyoit encore au pouvoir de *Danvers*, & imploroit le ſecours de M. *Belmont*. — Un autre inſtant, elle croyoit qu'elle bleſſoit Lord *Danford*, & pleuroit de ce que ſa main trompée avoit épargné ſon propre ſein. Enfin, quand elle étoit plus tranquille, elle chantoit d'une voix ſi perçante, que l'ame la plus dure n'auroit pu l'entendre ſans émotion.

Tout étant dans une ſituation ſi peu favorable, Lady *Melville* avoit bien de la peine à cacher ſa douleur. Le rétabliſſement de *Louiſe* paroiſſoit impoſſible; & ſi ce malheur arrivoit, elle avoit tout à craindre pour ſon fils. A l'égard de *Julie*, elle ne pouvoit pas autant prendre ſur elle que ſa mère; & les graces riantes, qui embelliſſoient ordinairement ſes yeux, étoient effacées par ſes pleurs.

On imaginoit tous les jours de nouvelles excuſes pour dérober à Lord *Melville* la véritable ſituation de ſa *Louiſe*. Comme il ne pouvoit quitter ſon lit, il étoit forcé de paroître s'en contenter, quoique la mélancolie de Lady *Melville*, & les yeux gonflés de ſa ſœur, ne lui fiſſent craindre qu'on le trompât.

Quoique M. *Belmont* ceſsât de

croire que les informations qu'il pourroit ſe procurer de Lord *Danford*, puſſent être d'aucune utilité à *Louiſe*, il ne put ſe déterminer à abandonner cette digne famille, dans un moment ſi critique; il réſolut d'attendre l'événement avec la plus tendre compaſſion pour leur ſituation, accompagnée d'une réſignation que la Religion ſeule peut donner. — Il voyoit *Louiſe* tous les jours, s'agenouilloit auprès de ſon lit, & prioit le pouvoir Suprême de l'épargner. Ses qualités aimables la lui avoient rendue chère; mais encore plus ſes malheurs. Ce ſentiment étoit aſſez fort pour l'avoir décidé à vivre en ſociété, choſe à laquelle il avoit renoncé depuis long-temps.

Un jour que Lady *Melville* & *Julie* étoient dans la chambre de *Louiſe*, à

attendre avec anxiété quel ſeroit l'événement d'un long ſommeil, qu'on craignoit qui ne fût ſon dernier, elle ſe réveilla plus calme qu'elle ne l'avoit été depuis le commencement de ſa maladie ; &, jetant les yeux autour d'elle, elle les reconnut. — « Mes chères, mes meilleures amies, dit-elle, quel embarras je vous donne ! Pardonnez-moi, Lady *Melville* ; & dites-moi, je vous en conjure, ſi Lord *Melville* eſt envie. — Oui, dit-elle, tranſportée de l'entendre parler ſi raiſonnablement ; il vit pour nous récompenſer de nos ſouffrances, & pour me rendre heureuſe par votre bonheur mutuel. — Non, ma chère Madame, répondit-elle, ce temps eſt paſſé ; j'ai été aſſez vaine un inſtant, pour me flatter de cet eſpoir, & pour croire que le ſort ceſſeroit de me perſécuter ; mais cette

de notre famille. Si je n'étois pas auſſi affecté moi-même, je chercherois à vous donner des conſolations; mais cela m'eſt impoſſible; il faut que la douleur ait ſon cours, & il n'y a que le temps qui puiſſe nous réconcilier avec nos pertes. Je vous conſeille de reſter un peu plus de temps aux Indes, ou de faire le tour de l'Europe : les voyages pourront diſſiper une mélancolie que votre retour en Angleterre ne feroit qu'augmenter, & qui ſeroit inutile à celles qui, quand vous recevrez cette lettre, ſeront mortes depuis près d'un an.

» Miſtriſs *Rivers* m'a laiſſé la terre dont vous ſavez qu'elle pouvoit diſpoſer, y mettant la condition que je prendrois le nom de *Belmont*, que vous devez porter auſſi. Je ne ſuis pas content de ce changement; mais

la fortune eſt trop conſidérable pour la perdre pour un nom, d'autant plus que j'attends un titre.

» Je n'ai rien à ajouter, ſi ce n'eſt que je vous conjure de ſupporter votre infortune avec courage, de faire le voyage dont je vous ai parlé; & quand vous aurez recouvré votre tranquillité, vous ſerez bien-venu de

C. BELMONT.

» Je ne lus la dernière partie de cette lettre que deux mois après ſa réception; car je ne fus pas plutôt arrivé à l'endroit qui annonçoit la mort de *Marie*, que je tombai ſans mouvement, comme frappé du tonnerre. Mon généreux Hôte me fit mettre au lit, & ſaigner. Malgré tous ſes ſoins, je fus ſaiſi d'une fièvre violente, & d'un ſi grand tranſport

au cerveau, que ſi l'on ne m'eût pas gardé avec vigilance, j'aurois sûrement mis fin à mon exiſtence. Je reſtai dans cet état ſix ſemaines, au bout deſquelles la fièvre me quitta; mais j'étois ſi épuiſé de chagrins & de maladies, que je fus deux mois de plus forcé à garder la chambre. J'étois abſolument déterminé à retourner en Angleterre auſſi-tôt que mes forces me permettroient de m'embarquer.

» Ce deſſein avorta; mon ami & Hôte, M. *Davis*, ayant gagné la fièvre, à ce que je ſuppoſe, par ſon aſſiduité auprès de moi. Pendant ſa maladie, il ne ceſſoit de me conjurer, par la mémoire de mon père, de ne pas l'abandonner. Cette demande étoit trop ſolemnelle pour que je puſſe m'y refuſer, quand même je ne lui aurois pas été dévoué par les liens de la re-

connoiſſance & de l'affection. Il fut ſix mois avant de recouvrer ſa ſanté. Je recommençai à faire mention de mon voyage ; mais il m'en diſſuada tant qu'il put. Votre oncle, me dit-il, a deſiré que vous recouvraſſiez votre tranquillité avant votre retour : vous en êtes ſi loin, qu'il ſemble que vous avez pris l'habitude de la plus profonde douleur. Une viſite dans votre pays ne la diminueroit pas ; je crains au contraire qu'elle ne l'augmente. Croyez-moi, j'ai eſſuyé des pertes auſſi grandes que les vôtres. Dans ma jeuneſſe, continua-t-il, j'étois dans le commerce ; j'avois épouſé une aimable femme, qui me donna un fils. Quand il eut atteint quinze ans, des pertes immenſes me forcèrent à faire banqueroute. Pour comble d'infortune, avant que mes affaires fuſſent

arrangées, je perdis mon fils. Mon épouse ne put supporter ces calamités réunies; elle succomba sous le poids du chagrin. Guidé par le désespoir, je me rendis à l'armée, espérant que quelque coup favorable me réuniroit à ceux sans lesquels la vie m'étoit odieuse. Mais la paix s'étant faite promptement, je fus obligé de revenir en Angleterre, où je reçus l'offre d'une place lucrative dans les Indes. Je l'acceptai, bien déterminé à ne retourner dans ma patrie qu'au moment où je serois incapable de sentir le chagrin. — Alors je desire que mes restes y soient transportés, pour y reposer à côté de ceux de ma femme & de mon fils. Restez avec moi jusqu'à cet instant. — Je vais mettre ordre à mes affaires des Indes, & je vous ramenerai en Europe. — Nous trouve-

rons en France ou en Italie une habitation agréable. Si je ne vous connoiſſois pas autant, je vous dirois, pour vous engager à cette condeſcendance, que je vous laiſſerois ma fortune. Mais ce que je vais ajouter influera bien plus ſur votre ame : votre compagnie adoucira mes dernières années, & mon paſſage au tombeau en ſera plus tranquille. — Il ceſſa de parler ; les larmes couloient ſur ſes joues, en attendant ma réponſe. — Figurez-vous, *Marie*, un vieillard vénérable qui me demandoit de lui tenir lieu de fils. Pouvois-je refuſer ſes cheveux blancs, ou ajouter une douleur de plus à ſon ame affectée ! — Je lui promis donc d'attendre qu'il eût arrangé ſes affaires, & de reſter avec lui juſqu'à ce qu'il fût fixé en Europe. Nous fûmes forcés

à reſter à *Bengale* deux ans de plus. A la fin, nous nous embarquâmes, & prîmes terre à Breſt. Mon vénérable ami employa tous les moyens poſſible pour me rendre la tranquillité. Quand nous fûmes repoſés des fatigues de notre voyage, il me propoſa d'entreprendre le tour projeté : alors je lui rappelai que je n'étois reſté aux Indes que pour l'obliger, que j'eſpérois qu'il ne s'oppoſeroit plus à mon retour en Angleterre, étant déterminé à rendre mes devoirs au tombeau de ma *Marie*, lui promettant alors de revenir, &, s'il le deſiroit, pour ne le plus quitter. Mon ami ne contrariant plus mon inclination, je voyageai jour & nuit juſqu'à ce que j'euſſe gagné la terre de mon oncle, en *Nottinghamshire*, où repoſoit les reſtes de *Marie*. Lord

Danford étoit alors dans cette terre ; mais, ſans penſer à lui, je me hâtai de me rendre dans le cimetière. — Je connoiſſois parfaitement l'endroit de notre ſépulture ; je me jetai à genoux ſur le marbre noir qui la couvroit. Mes actions devinrent alors trop frénétiques pour être racontées ; & le ſouvenir de ce que j'éprouvai eſt trop douloureux. J'y arrivai à trois heures du matin, & je preſſois encore à ſept la terre de mon ſein, lorſque le Foſſoyeur, arrivant pour remplir ſes fonctions ordinaires, me tira par le bras, en me demandant ce que je faiſois-là. Je me levai précipitamment, cachant du mieux poſſible mon agitation, & fus rejoindre mon Domeſtique, que j'avois laiſſé à deux milles avec les chevaux. Me trouvant un peu plus tranquille, je me rendis chez

chez mon oncle. J'attribuai l'émotion visible avec laquelle il me reçut, à ma présence, qui lui rappeloit ce que nous avions perdu. Pendant les quinze jours que je passai chez lui, à peine me permit-il de rester seul un moment : il ne pouvoit prévenir mes visites régulières à la tombe ; mais sous prétexte de tendresse, il envoyoit toujours quelqu'un pour me déranger. J'observai que tous ses gens m'étoient étrangers ; il m'en donna pour raison, qu'ayant perdu beaucoup d'argenterie, & ne sachant sur qui fixer le vol, il avoit tout congédié. Il ajouta que Mistriss *Bennet* & son mari étoient partis pour les Indes, pour y prendre possession d'un bien qu'on leur avoit laissé, qu'il ne savoit pas dans quel canton. L'ayant toujours regardé comme un ami, je

les abrège. Ainſi, mon fils, prenez ſur vous, & peut-être que la ſoirée de votre vie ſera calme & ſereine ». Il finit par me dire qu'il m'avoit légué toute ſa fortune, qui étoit dans les fonds d'Angleterre; déſira que je m'y rendiſſe pour exécuter ſon teſtament, y faire faire en mon nom le tranſport de ſes effets, y faire tranſporter ſes reſtes, pour être dépoſés à côté de ceux de ſa famille. Mon bon ami mourut deux jours après. Ma douleur fut auſſi forte que ſi j'euſſe perdu un tendre père. Je fus quelque temps hors d'état d'obéir à ſes ordres : à la fin, je me fis embarquer avec deux Domeſtiques. Pour moi, je pris la route de *Calais*, afin de faire préparer la pompe funèbre. Je m'embarquai avec mon Domeſtique, en arrivant à *Calais*. Débarqués à *Douvres*, nous

montâmes à cheval. Ce fut dans cette course que j'eus le bonheur de délivrer *Louise*. Sa mélancolie me toucha d'autant plus que je lui trouvai une ressemblance frappante avec ma *Marie*. Vous savez ce qui suivit nos adieux à l'Auberge, d'où je partis pour chercher la femme qui l'accompagnoit : n'ayant pu parvenir à obtenir d'elle de revoir *Louise*, je continuai ma route jusqu'à la Ville où devoient se faire les obsèques de mon ami. Je l'attendis pendant un mois, & le vis déposer comme il l'avoit desiré.

Je ne dois pas oublier de vous dire qu'à la mort de M. *Davis*, je fis écrire par mon Domestique à Lord *Danford*, ce qui étoit arrivé (étant trop malade pour le faire moi-même), mais sans parler de mon retour en Angleterre. A mon arrivée à *Londres*, je

pris un logement privé, ne desirant pas être dans la nécessité de voir du monde : mon Oncle n'étoit pas dans ce moment dans la Capitale.

Mes affaires me prirent quinze jours à arranger. Au bout de ce temps, je me trouvai posséder 150,000 liv. sterling ; je partis pour *Notinghamshire* ; là, ma chère *Marie*, se renouvelèrent mes sensations douloureuses. — Le bonheur dont j'avois joui dans cet endroit se retraçoit à ma mémoire, & rendoit ma position actuelle plus cruelle. Mon oncle étoit à sa Terre de *Danford*, où je me proposois de l'aller joindre aussi-tôt que j'aurois pu prendre sur moi de quitter le lieu que je croyois renfermer les restes de ma *Marie*.

« J'écrivis à Lord *Danford* que je serois avec lui sous peu de jours ; je lui tins parole. Ma surprise fut

extrême de le trouver gardant le lit, pour une bleſſure qu'il me dit avoir reçu, trois jours avant, d'un voleur dans ſon parc. Cette bleſſure fut regardée pendant quelque temps comme dangereuſe ; je ne voulus pas l'abandonner dans cette ſituation. Quand il commença à être mieux, je lui fis part de l'intention où j'étois de retourner en France, ajoutant que j'étois plus tourmenté en Angleterre, que dans la retraite dont j'avois contracté l'habitude : il parut m'approuver, & je partis. Je rencontrai ſur la route de *Londres* Lady *Melville* & nos jeunes amis. Je demandai à la Comteſſe l'hiſtoire de *Louiſe ;* elle fut aſſez bonne pour me la dire : ce récit me prouva clairement que c'étoit elle qui avoit bleſſé Lord *Danford ;* je réſolus de l'engager à découvrir ſa famille : & je

reſtai pour ſuivre ce projet. Béni ſoit ce retard qui m'a fait retrouver l'objet chéri, perdu pour moi depuis ſi long-temps! — Je ne voyagerai plus : tous les pays ſont devenus pour moi la Patrie & le Ciel ».

M. *Belmont* ayant fini ſon récit, notre petite compagnie ſe ſépara pour la ſoirée, ſe promettant bien de ſe raſſembler de bonne heure le lendemain. Lady *Melville* qui avoit craint que *Louiſe* ne pût ſupporter, dans ſon état de foibleſſe, d'entendre parler ſi long-temps, fut convaincue, au bout de quelques jours, que la vue des perſonnes qu'on aime tendrement eſt le plus efficace des remèdes.

Louiſe fut bientôt en état de quitter ſa chambre ; ſon Amant recommença ſes importunités, qui furent ſecondées avec chaleur par Mr *Belmont*

petite ſociété, fit oublier les bleſſures, les maladies, & tous les autres maux.

« Vous avez bien peu de curioſité pour des Dames, dit M. *Belmont*; vous voyez un mari & ſa femme ſous différens noms, ſans en demander la raiſon ».

« Si je n'euſſe pas craint que la queſtion ne fût indiſcrette, je vous aurois demandé par quelle calamité vous aviez été ſéparés pendant tant d'années, & par quelle étrange fatalité vous vous croyiez morts reſpectivement ».

« Cette hiſtoire, ma chère Dame, répondit-il, eſt ſi obſcure, que je ne peux deviner les motifs de cette cruelle ſéparation; mais il n'y a aucun doute que ce ne ſoit l'ouvrage de mon oncle. Ne treſſaillez pas, *Marie*; ne vous abattez pas, *Louiſe*,

en m'entendant vous dire que Lord *Danford* & M. *Rivers* ſont le même homme. Il n'y a, mon amour, que votre éloignement abſolu du monde qui vous ait pu empêcher de le ſavoir. Il y a à préſent douze ans qu'il fut créé Comte *Danford*... Remettez-vous, *Louiſe*, (la voyant pâle & tremblante); vous m'offenſez par cette apparence de méfiance. Croyez-vous, parce que je ſuis de ſon ſang, que je partages ſes vices? — ou bien que je dois être votre ennemi, parce que je ſuis ſon parent. Non; ma chère enfant, je veux prendre le titre de votre Tuteur, droit que ſa mauvaiſe conduite lui a fait perdre: & le jour où vous vous donnerez à votre digne Amant, vous recevrez une fortune, qui, quoiqu'inégale à ce que vous méritez, ſera un témoignage de mon attachement ».

Epargnez-moi, dit *Louiſe*; je ne puis ſupporter tant de marques de bonté : je n'ai jamais douté de votre protection. Mais, en vérité, je ne puis entendre, ſans horreur, le nom de Lord *Danford*.

Je n'ai pas moins de raiſons que vous de le déteſter, dit M. *Belmont*, car rien au monde, excepté ſes machinations, ne peut avoir cauſé mes malheurs. — Mais, ma chère *Marie*, dites-moi ce qui vous eſt arrivé depuis notre ſéparation, &, à mon tour, je vous informerai de tout ce que votre perte m'a fait ſouffrir.

Miſtriſs *Rivers* obéit; &, avec des graces qui lui étoient particulières, elle commença le même récit qu'elle avoit fait auparavant à *Louiſe*, & dont la répétition devient par conſéquent inutile.

Quand elle eut fini ſon narré, elle fit ſouvenir M. *Belmont* de ſa promeſſe : la compagnie ſe joignit à elle, & il commença ainſi :

« Peindre le moment de nos adieux, ma chère *Marie*, ſeroit une tâche pénible qui affligeroit trop les cœurs compatiſſans de nos dignes amis. Il me ſuffira de dire, que quand la chaiſe eut gagné la maiſon de mon oncle, j'étois ſi abſorbé dans mon chagrin, qu'à peine pus-je prononcer le mot adieu. Pour lui, il me fit ſes adieux avec l'apparence de la plus grande affection, & me répéta les promeſſes qu'il m'avoit déjà faites de vous protéger, ainſi que la petite créature que nous attendions. -- Votre abſence, dit-il, ſera au plus de deux ans. — Si vous euſſiez attendu ce temps pour vous marier, cela auroit

mieux valu ; mais comme c'eſt une choſe faite, comptez ſur mon amitié pour le dépôt que vous laiſſez derrière vous. Avec quantité de proteſtations du même genre, nous nous ſéparâmes, & je partis pour *Portſmouth*, où le vaiſſeau m'attendoit, plein de confiance en ſon honneur & dans l'amitié de ſon aimable épouſe pour vous. J'avois la plus grande idée de la fidélité de *Ruſſel*, le Domeſtique que j'amenois avec moi. — Vous dites que c'eſt lui qui apporta la nouvelle de ma mort, conſéquemment il doit avoir été l'agent du projet diabolique qui a été exécuté après. Arrivé à *Portſmouth*, le Capitaine me reçut très-civilement ; il me pria à dîner. Comme nous devions nous rendre à bord du vaiſſeau dans la ſoirée, je vous écrivis, & donnai ma lettre à

Ruſſel, avec ordre de la mettre à la Poſte. Le Capitaine & moi ayant joint le vaiſſeau, le vent ſe trouvant favorable, on mit à la voile. Sur les minuit, n'appercevant pas *Ruſſel*, je priai le Domeſtique du Capitaine de me l'envoyer. Cet homme vint, l'inſtant d'après, me dire que perſonne m'appartenant n'avoit paru, & qu'on n'avoit apporté aucune malle pour moi. Je fus fâché de m'être ſi fort trompé ſur le compte de ce *Ruſſel*, que j'avois regardé comme le plus honnête des hommes. Il me parut éclair alors qu'il m'avoit volé. Comment eſt-il poſſible que le cœur des humains puiſſe combiner des complots ſi noirs & ſi profonds! car certainement ce vol apparent n'étoit que pour prouver ma mort avec plus de certitude, en vous faiſant voir mes

effets. Le Capitaine me fournit ce qui me manquoit; car je n'avois en linge & en habits que ce qui étoit ſur mon corps. Enfin, nous arrivâmes à *Bengale*. Vous ſavez que j'y ai paſſé mes premières années. Mes anciens compagnons accoururent pour m'y voir, & un vieux ami de mon père inſiſta ſur ce que je priſſe mon habitation chez lui. Je recouvrai ſans embarras ma petite fortune; & je comptois avec impatience les heures, en attendant mon rappel. Un vaiſſeau arriva d'Angleterre, & on m'apporta une lettre. — Je reconnus l'écriture de mon oncle. — Un tremblement me ſaiſit; mais combien mon horreur augmenta en la liſant! Comme je l'ai toujours conſervée dans mon portefeuille, vous allez l'entendre, & juger.

MON CHER NEVEU,

» Je ne ſais comment vous donner des conſolations qui n'ont aucun pouvoir ſur moi, ni vous conſeiller de ſupporter vos malheurs en homme, puiſque moi-même la fermeté m'a abandonné. Il y a quinze jours que j'ai perdu ma chère Miſtriſs *Rivers*. Quelque terrible qu'ait été ce coup, je deſirerois que nos calamités euſſent fini-là. Mais comment vous écrire ce qui l'a ſuivi? Votre *Marie* n'a pu ſupporter cet évènement. Après avoir mis au monde une fille morte, elle expira trois jours après ſon amie bien aimée. Elles s'étoient tant chéries pendant leur vie, que je n'ai pas voulu les ſéparer après leur mort: je les ai fait enterrer toutes deux dans la ſépulture

bien pire, en jouira en partie de mon vivant ! — car Miſtriſs *Rivers* lui a légué la ſienne, en cas qu'elle mourût avant moi.

Je lui demandai, quand il fut un peu plus calme, comment il ſavoit que Miſtriſs *Rivers* eût laiſſé ſon bien à votre épouſe. Je le ſais, dit-il, du Notaire qui a fait le teſtament. Ils m'ont trompé une fois, c'eſt à préſent mon tour ; ils ne réuſſiront pas dans leurs projets, & je ſerai vengé.

Le lendemain, le Notaire & lui ſe rendirent dans mon appartement. Il fut convenu entre eux, qu'il feroit un teſtament abſolument reſſemblant à celui de Miſtriſs *Rivers*, en ſubſtituant ſeulement le nom de votre Oncle à la place de celui de *Marie Rivers*, à qui elle avoit donné toute ſa fortune, à la condition de prendre le nom

de *Belmont*, qui étoit ſon nom de fille.

Le teſtament fut fait, la ſignature de Miſtriſs *Rivers* imitée. *Ruſſel* & moi, ſignâmes comme témoins. Je ne dois pas oublier de vous dire que *Ruſſel* étoit continuellement chez moi, & recevoit des récompenſes conſidérables de votre Oncle, pour ce qu'il venoit lui dire de nouveau concernant votre famille. Je demandai un jour à Milord quel uſage il feroit du teſtament, ſi Miſtriſs *Rivers* lui ſurvivoit: dans ce cas, dit-il, je n'en aurai pas beſoin; mais dans le cas contraire, je ſuis en ſûreté. Il eſt vrai qu'autrefois j'aimois tant *Marie*, que s'il eût été en mon pouvoir, j'aurois mis ma fortune à ſes pieds; mais actuellement, je la hais, je crois, mille fois davantage que je ne l'ai aimée. Alors il m'apprit le projet formé de vous envoyer aux

Indes : une longue ſéparation, continua-t-il, peut produire bien des choſes. — Quoique je n'aie plus aucun deſſein ſur ſa perſonne, de manière ou d'autre, je veux pour jamais détruire ſa paix. — Ce ſera pour moi une vengeance délicieuſe.

Il me diſoit toutes les fois que je le voyois, mille autres choſes du même genre. Enfin, votre départ fut fixé, quoique Miſtriſs *Rivers* fit tout ce qu'elle put auprès de lui pour le faire renoncer à ce voyage ; mais inutilement. Vous vous rendîtes donc à *Portſmouth*, accompagné ſeulement de *Ruſſel*, en qui vous aviez la plus grande confiance. Vous ſavez comme il en abuſa : d'accord avec votre Oncle, il retourna immédiatement à Londres avec vos effets, ſe tint caché pendant deux mois, après leſquels il

parut en grand deuil, avec toutes les apparences de la douleur. Il prétendit que vous aviez été atteint d'une fièvre au bout de quatorze jours de voyage, & que vous étiez mort le troisième jour de cette maladie: que lui, ayant été assez heureux pour rencontrer à Madere, un vaisseau Anglois, il avoit cru devoir en profiter pour revenir, & rapporter ce qui vous avoit appartenu. Ce récit ayant été fait à Mistriss *Rivers* sans aucune précaution, joint aux reproches que lui fit votre Oncle, du chagrin qu'elle témoignoit pour la perte de son héritier, (c'est le nom qu'il se plaisoit à vous donner en lui parlant,) lui causèrent des convulsions qui terminèrent sa vie, cinq jours après qu'elle eut reçu cette nouvelle. Votre épouse, inquiette de ne pas entendre parler de Mistriss *Rivers*, vint à la Ville. *Russel*,

par hasard, lui ouvrit la porte : une scène d'horreur suivit. Pendant quelques momens, elle resta sans mouvement ; ensuite d'une voix presqu'inintelligible, elle fit nombre de questions qui vous concernoient. *Russel*, qui ne l'attendant point, n'étoit point préparé, balbutia quelque chose de maladie. « Votre habit, dit-elle, » d'un air égaré, m'apprend tout ; » — il est mort ». Elle ne put poursuivre, & tomba sans connoissance.

Ici, M. *Belmont* interrompit le narré, se promenant dans la chambre, avec une contenance si fortement affectée par la douleur & la rage, qu'il étoit impossible de dire laquelle de ces deux passions l'emportoit.

Mistriss *Masters* se jetta à ses genoux. — « C'est de *Russel*, dit-elle, Monsieur, que je tiens ce que je viens

de raconter : peut-être a-t-il exagéré. Au nom du Ciel, pardonnez-moi avant que j'achève! —» Continuez, femme, dit-il, ou recevez la punition que vos crimes méritent ». « Votre Oncle, pourſuivit-elle, étoit à la maiſon quand l'accident arriva : il deſcendit au bruit. Je crois qu'il fut fâché de voir votre épouſe dans cet état ; il la fit mettre dans une chaiſe à porteurs, & conduire chez moi : il prit les devans pour m'ordonner de ne pas me montrer à elle ». Par le Ciel, dit-il, ma vengeance eſt plus complette que je ne le deſirois : — elle n'alloit qu'à ſéparer, & non à faire mourir. » Votre épouſe arriva, privée de tout ſentiment : de ſorte que je pus reſter dans ſa chambre ſans crainte d'en être remarquée. Le Médecin qui fut appellé, prononça

qu'elle étoit dans le plus grand danger : elle paſſa la nuit dans des douleurs affreuſes, & accoucha le matin d'une fille. Oh ! Monſieur, vous me pardonnerez tout, quand je vous aurai appris que cette fille n'eſt point morte, comme on vous l'a fait croire : — elle vit encore : — dans Miſs *Villars* vous voyez votre enfant ». Dieu de bonté ! s'écria M. *Belmont*, cela eſt-il poſſible ! ne vous ſervez-vous de ce ſubterfuge, que pour éviter d'expliquer ce qu'elle eſt réellement, ou bien, pour déſarmer ma juſte vengeance contre les auteurs de crimes auſſi abominables que ceux dont Lord *Danford* & vous, êtes coupables. Non, — ſur ma vie, dit Miſtriſs *Maſters*. Rappellez-vous ſon âge ; — examinez ſa perſonne ; n'eſt-elle pas exactement ce qu'étoit Miſs

Emmeli

Clairville, quand vous l'emmenâtes en Ecosse ? M. *Belmont* étoit trop affecté pour répondre : enfin, couvrant son visage d'un mouchoir, il ordonna à Mistriss *Masters* de continuer.

« Votre Oncle fut informé au moment même de cet événement. Il m'ordonna de conduire l'enfant à la campagne chez mes amis, en le faisant passer pour le mien. L'Hôtesse fut récompensée amplement de la part qu'elle avoit eue dans cette affaire. On dit à tout le monde que l'enfant étoit mort : je l'emportai la nuit même de sa naissance, chez mes parens qui demeuroient à quarante milles de Londres. A mon retour, votre Tante étoit morte. Mistriss *Bennet* étant avec votre épouse, je ne pus rester dans la même maison : elle m'auroit sûrement reconnu. J'appris que Mistriss *Rivers* étoit en démence

démence. Votre Oncle, pour empêcher que jamais vous n'en entendissiez parler, donna, sous prétexte d'amitié, 4000 livres sterling à Monsieur *Bennet*, pour l'emmener avec lui en Province; & s'y fixer. Au bout d'un an il écrivit qu'elle étoit beaucoup mieux; mais votre Oncle qui craignoit de la revoir, répondit d'une manière qui eut l'effet desiré; ils changèrent d'habitation, & on en entendit plus parler ».

Par ce moyen, M. *Rivers* satisfit sa vengeance, & jouissoit de la fortune léguée à votre épouse; mais il n'eut jamais un moment de bonheur. Il étoit continuellement dans l'appréhension que vous ne découvrissiez ses fourberies. Si vous eussiez fait votre séjour en Angleterre, la peur l'en auroit fait sortir. Il renvoya

ſes anciens Domeſtiques, me prit avec lui dans la maiſon, fit *Ruſſel* Intendant d'une terre qu'il venoit d'acheter dans le Nord; mais il ne jouit pas long-temps de ce nouvel emploi. Au bout de trois mois, il fut tué en tombant de cheval.

Milord ne me cacha pas le plaiſir que lui fit la mort de *Ruſſel*. « Me voilà débarraſſé, dit-il, du témoins le plus à craindre. Cet homme me cauſoit des allarmes continuelles; ſi je peux parvenir à tenir *Henri* éloigné, je n'ai plus rien à redouter.

Quelques années ſe paſſèrent ainſi. Votre fille (qui a été baptiſée ſous le nom de *Louiſe*), fut miſe au Couvent à l'âge de cinq ans; je la conduiſis en France, payai quelques années d'avance pour ſa penſion, afin d'éviter les queſtions. — Je la fis paſſer pour

orfeline, ſous le nom *Villars*, diſant qu'elle dépendoit abſolument des bontés de celui qui s'étoit chargé de ſa tutelle. Comme les Religieuſes ne ſavoient où nous écrire, nous n'en entendîmes pas parler pendant huit ans, au bout deſquels je retournai en France, pour payer quatre années de plus de penſion, en diſant qu'au bout de ce temps je viendrois la chercher.

A mon retour, votre Oncle me demanda ce que nous en ferions après ces 4 ans; c'eſt une charmante fille, lui dis-je, faites-la paſſer pour votre fille naturelle. — « C'eſt une aſſez bonne idée, répondit-il; mais je la hais ſans la connoître; ainſi dans ce moment, je ne peux me déterminer, il faut attendre que je l'aie vue.

Pendant ce laps de temps, Monſieur, vous ne vîntes qu'une ſeule fois en An-

gleterre : je vous évitai, craignant que vous ne me reconnussiez.

Ces quatre années expirées, je fis souvenir Lord *Danford* de la promesse que j'avois faite de retirer *Louise* du Couvent. Après quelque difficulté, il y consentit. En arrivant à *Abbeville*, je fis connoissance avec M. *Danvers*, ignorant absolument son attachement pour *Louise*. Vous connoissez son attentat désespéré, puisque vous avez été le libérateur de votre fille, je ne vous reconnus point quand vous vîntes à Douvres ; mes réponses sèches provenoient de ce que je savois que Lord *Danford* ne me pardonneroit pas d'avoir fait des connoissances en chemin. J'espérois lui cacher ma première imprudence relative à *Danvers*. Nous joignîmes Lord *Danford* au Castle, nouvelle Terre qu'il venoit d'ache-

ter : je m'apperçus promptement que ſon averſion pour *Louiſe*, avoit fait place à plus que de l'affection ; je lui fis des remontrances, & il me promit de changer de conduite. Il reçut un jour une lettre de vous dans laquelle vous lui annonciez votre arrivée prochaine. Il fut décidé que *Louiſe* & moi nous nous éloignerions en conſéquence, ſous prétexte de faire des préparations pour la recevoir ; il me renvoya. *Louiſe* devoit me joindre deux jours après ; mais depuis ce moment, je ne l'ai pas apperçue.

Vous arrivâtes trois jours après, & trouvâtes Lord *Danford* bleſſé ; vous lui donnâtes des ſoins juſqu'à ſon rétabliſſement ; il m'a dit depuis que votre préſence l'avoit rendu, le ſouvenir des maux qu'il vous avoit faits, lui ayant donné une fièvre continue.

Pendant ce temps, je vous apperçus par hasard, & vous reconnus pour le libérateur de *Louise*; j'en fis part à votre Oncle, sa surprise fut extrême. « Eh bien! Mistriss *Masters*, dit-il, le doigt de Dieu se déclare contre nous, j'ai privé Henri d'une fortune; mais cette perte lui en a fait trouver une plus grande. Cependant nous avons été trop loin pour reculer : il redevint un peu plus calme, vous croyant parti pour la France. On chercha *Louise* avec la plus grande assiduité; mais en vain, il n'en a entendu parler qu'en lisant votre lettre ce matin : je lui ai caché ma démarche, & il ne sait que vous répondre ».

Mistriss *Masters* ayant cessé son récit, M. *Belmont* sonna pour faire prier Lord *Melville* de venir un moment. En entrant dans le parloir, M. *Belmont* lui dit : « Milord, cette

fant chéri que j'attendois quand je partis pour l'Inde!...

Louise & ſa mère, ſans pouvoir parler, étoient dans les bras l'une de l'autre. Il les preſſa alternativement ſur ſon cœur tranſporté. Les larmes vinrent à leur ſecours. — Eſt-il bien vrai, eſt-il bien vrai, dit *Louiſe*, en preſſant les genoux de M. *Belmont*, que je ſois votre enfant? — Répétez-le encore, crainte que mes ſens ne m'aient trompée. — Eſt-il poſſible que cette chère, cette honorée Dame ſoit ma mère?

Oui, mon aimable enfant, je vous le répète, — vous êtes mon enfant; — vous êtes la fille de votre amie chérie.

O joie! ô bonheur! dit *Louiſe*, tombant aux pieds de Miſtriſs *Belmont*. — J'ai une mère,... & quelle mère!

— Béniſſez, béniſſez votre fille tranſportée !....

Miſtriſs *Belmont* ne put que la preſſer en ſilence ſur ſon ſein. Cette étrange découverte les avoit tous rendus immobiles. On ne pouvoit diſtinguer que les ſanglots de toutes les perſonnes préſentes : ils étoient incapables de donner des ſecours à ceux qui en avoient le plus de beſoin.

Lord *Melville*, au bout de quelques minutes, revint aſſez à lui pour quitter la chambre, & envoyer Miſtriſs *Bennet* avec des ſels. Miſtriſs *Belmont* ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'elle courut à elle. Voyez, *Marie*, dit-elle, ne m'aviez-vous pas dit que *Louiſe* me reſſembloit? Oh, elle eſt ma fille!...

Miſtriſs *Bennet* les félicita autant que ſes pleurs purent le lui permettre.

— Oui, dit M. *Belmont*, amie fidelle de ma *Marie*, qui avez partagé ſes heures ſolitaires; vous ſerez également ſa compagne dans les jours heureux, qui, j'eſpère, lui ſont réſervés.

Après quelques inſtans, cette compagnie d'amis devint plus calme. On pria M. *Belmont* de raconter comment tous ces évènemens extraordinaires avoient pu arriver. Il obéit. Ce narré, rappelant leur attention, prévint peut-être les effets trop violens de la joie.

Lord *Caſtlebrooke* demandoit ardemment à *Julie* de fixer le jour de ſon bonheur. — Faites votre cour à *Louiſe*, répondit-elle en riant; — le jour qui la rendra Lady *Melville*, peut-être pourrai-je me laiſſer fléchir.

Marché fait, dit M. *Belmont*, qui les avoit entendus. Qu'en dites-vous, *Louiſe*? *Julie* conſent à épouſer Lord *Caſtlebrooke* le jour qui vous unira à Lord *Melville*. Nommez donc le plus prochain. « A préſent que je ſais, dit *Louiſe*, que ma main ne peut lui cauſer de déshonneur, je la donne ſans être demandée. — Diſpoſez-en, Monſieur, auſſi-tôt que vous le voudrez ».

Lord *Melville* baiſoit avec tranſport la main tendue. Oh, je me rétracte, dit *Julie*; c'étoit le conſentement de *Louiſe* dont je parlois, mais ſous l'autorité de M. *Belmont*.

L'autorité n'a pas été miſe en uſage, dit *Louiſe* en rougiſſant; je la donne d'auſſi bon cœur qu'elle m'a jamais été demandée.

Eh bien, puiſqu'il le faut, je me

donne à vous, Lord *Caſtlebrooke*. Que le Ciel ne vous donne jamais raiſon de vous en repentir!

Les félicitations devinrent réciproques. La joie la plus pure étoit peinte ſur toutes les figures.

Un mois, à dater de ce jour, les jeunes Lords reçurent de M. *Belmont* leurs charmantes épouſes. Il donna 50,000 liv. ſterling de dot à *Louiſe*, & fit préſent de 10,000 à *Julie*, pour rendre ſa fortune égale à celle de ſa ſœur.

Les mariages furent célébrés à la Terre de Miſtriſs *Melville*, où ils reſtèrent quelque temps, après lequel ils furent voir les différentes poſſeſſions de M. *Belmont*.

La Chaumière ne fut pas oubliée, mais embellie & élargie pour recevoir les amis, Miſtriſs *Belmont* ſe propo-

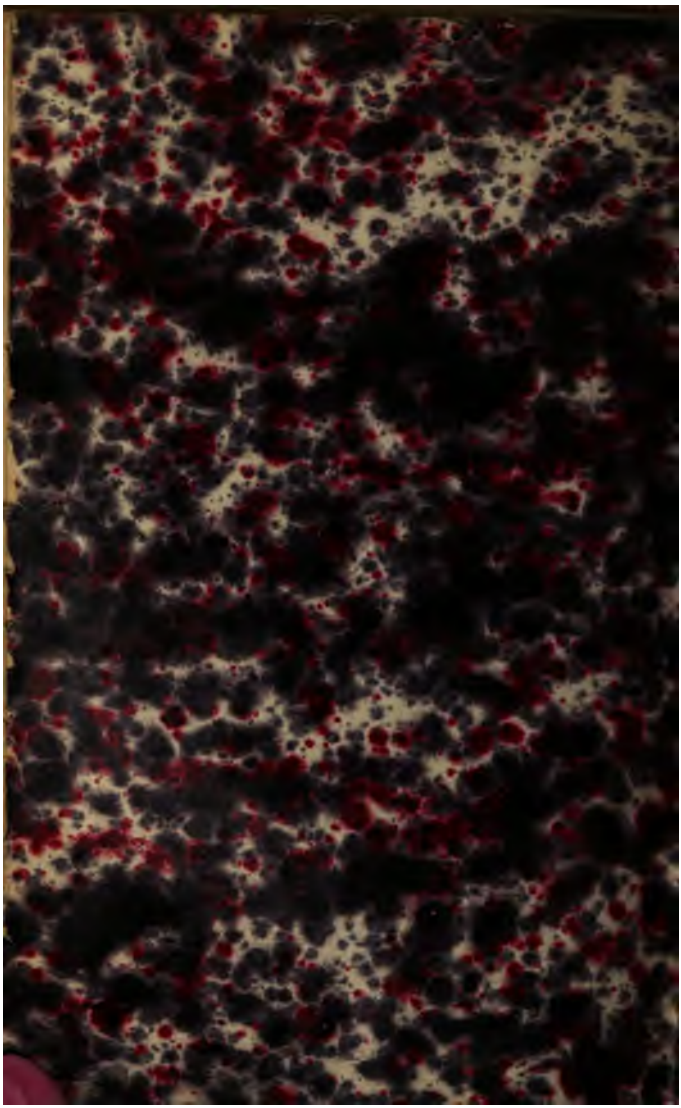
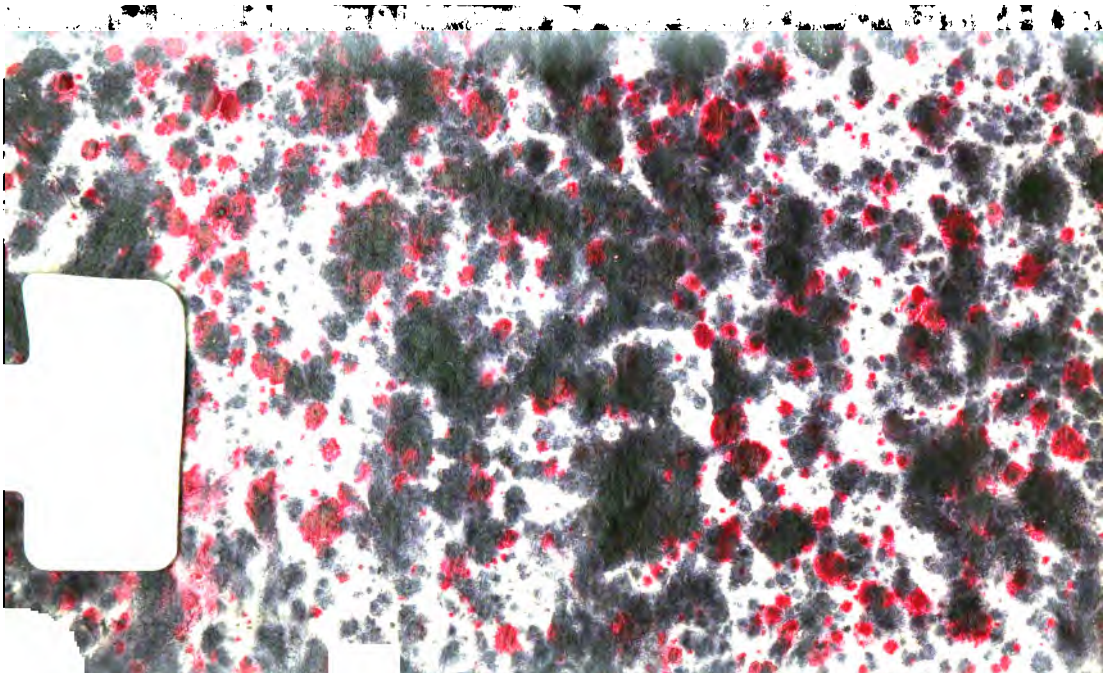
sant d'y célébrer l'anniversaire du jour où *Louise* y étoit arrivée.

On écrivit à Madame de *Saint* un détail circonstancié de tout ce qui étoit arrivé, lui promettant une visite prochaine.

M. *Danvers* s'étoit rendu sur le continent, après la guérison de ses blessures. A son retour dans sa patrie, il épousa une femme aimable, qui fit son bonheur.

Louise, actuellement Lady *Melville*, trouva sa nourrice, par le moyen de Mistris *Masters* : elle lui fit pour sa vie une pension honnête.

La même maison renfermoit ordinairement ce petit cercle d'amis, qui n'étoient jamais plus heureux que lorsqu'ils faisoient le bonheur de tout ce qui les entouroit.

FIN.

920475